This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C. S. R. de Edmond de Fénelon

1820

ANECDOTES

SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE.

T. III.

Jean Benoît Scherer

ANECDOTES

INTÉRESSANTES ET SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE,

TERÉES DE SES ARCHIVES ;

AVEC quelques Anecdotes particulières aux différens Peuples de cet Empire.

PUBLIÉES par un Voyageur qui a séjourné treize ans en Russie.

TOME TROISIÈME.

A LONDRES,

Et A PARIS, chez BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

1792.

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
178700A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1925 L

ANECDOTES

INTÉRESSANTES ET SECRETES

TIRÉES

DES ARCHIVES DE LA RUSSIE.

Un précis de la vie d'Alexis, fils de Pierre Ier, et des causes qui l'ont conduit à sa malheureuse fin, doit naturellement trouver place dans un recueil d'anecdotes russes.

On sait que Pierre Ier partagea d'abord le trône impérial de Russie avec son frère Iwan, Alexiewitsch, et que leur sœur, la princesse Sophie, épuisa toutes

les ressources de son esprit intriguant pour en chasser Pierre, et l'assurer exclusivement à Iwan (sous le nom duquel elle se flattoit de tenir les rênes du gouvernement) et à sa postérité. On lit dans une histoire de Russie (imprimée en Hollande, format petit in-8°.), comme un événement incontestable, que les princesses crues filles d'Iwan avoient pour père un peintre italien qui se trouvoit alors à la cour. Mais la reconnoissance qu'en fit publiquement le Zar, répond suffisamment aux imputations téméraires de l'auteur de cette odieuse rapsodie. De l'aveu de tous les Russes impartiaux, et même de la plupart des courtisans, la couronne appartenoit à ces princesses à l'exclusion de Pierre I.er, qui ne fut, comme tant d'autres potentats, qu'un heureux usurpateur. Ce prince, entraîné dans la plus sale débauche par d'indignes confidens à qui il s'abandonnoit, épousa, à l'âge de 17 ans, la fille du Boyard

Lapuchin. C'est de cette étrange union que naquit, le 18 février 1690, le malheureux Alexis. La bonne intelligence ne régna pas long-temps entre les augustes époux. L'empereur étoit tout entier à ses projets de réforme. La fille de Lapuchin, élevée dans les anciens usages russes, trouvoit la conduite de son mari répréhensible, hérétique et très-damnable. Poussée par les grands, elle lui en fit plusieurs fois des réprimandes, qui ne firent que l'aigrir et aliéner insensiblement son cœur. Menzikoff fomentoit sourdement cette haine, sur laquelle il fondoit l'espérance de donner à la Russie une impératrice de son choix. (Voyez la dernière anecdote du tome 2.) Voilà l'origine des malheurs du Zarewitsch Alexis.

Dans le temps que Pierre étoit à Vienne, Sophie crut la circonstance favorable pour faire éclater une conjuration, dont le succès ne répondit pas à ses vœux. La Zarine, que son mari soup-

çonna d'être complice, fut enveloppée dans cette catastrophe, et enfermée (1698) dans le couvent de Susdal. Il garda auprès de lui le prince Alexis ; mais on ne lui vit point pour ce fils unique ce zèle de réformateur qui l'animoit en faveur de tous ses peuples. Dire qu'il ne pouvoit pas donner à son fils une meilleure éducation que celle qu'il avoit reçue, est une excuse dictée par la plus basse flatterie. Pierre étoit instruit par le malheur, *ce grand maître de l'homme ;* il a montré à l'égard de toute sa nation, qu'il n'ignoroit pas les élémens et les principales parties de l'éducation. S'il avoit véritablement aimé ce fils, s'il n'avoit eu dès-lors le dessein de le priver de la couronne, sa cour lui offroit, surtout parmi les étrangers, de bons gouverneurs auxquels il pouvoit confier son enfance. Au lieu de cela, il le vit avec indifférence s'attacher à ceux des Russes qui étoient le plus mécontens de l'administration,

et même aux prêtres, ses plus fougueux ennemis, qui ne cherchoient qu'à entretenir dans l'ame du Zarewitsch beaucoup d'aversion pour son père et ses réformes. Le Zar lui-même fit imprimer à Kioff, pour l'usage du jeune prince, quantité de livres d'église, qui ne pouvoient que fortifier cette aversion. Cette conduite est inconcevable. Aussi lorsque le Zarewitsch fut parvenu à l'âge viril, ses principes, ses inclinations, ses maximes, donnèrent de l'ombrage à son père, qui s'avisa alors d'avoir recours à des gouverneurs qui devoient, selon son idée, réparer en un jour ce qu'il avoit gâté de longue main. Malheureusement pour Alexis, il eut pour grand gouverneur ce même favori, ce tout-puissant Menzikoff, dont le moindre défaut étoit de ne savoir ni lire ni écrire. La plupart des sous-gouverneurs étoient Allemands. On distinguoit parmi eux le savant Van-Huyssen, conseiller de guerre, qui trouva dans

son élève, outre de la capacité, une application dont il espéra tirer grand parti, quoiqu'il fût dominé par son goût pour les livres ecclésiastiques. Alexis recherchoit la compagnie des prêtres; il aimoit leur conversation et les disputes théologiques dont il sortoit presque toujours vainqueur: il fuyoit la présence de son père, devant lequel on ne parloit que d'affaires de guerre, de marine et de finances.

Menzikoff voyant les progrès d'Alexis sous ses nouveaux gouverneurs, appréhenda qu'ils ne réussissent trop dans leur mission; il résolut d'éloigner Van-Huyssen: il le recommanda à l'empereur avec des éloges si pompeux, qu'on le chargea auprès de la cour impériale d'affaires importantes, dont il s'acquitta à la grande satisfaction de son maître. On conféra à Menzikoff la dignité de prince de l'Empire, et Van-Huyssen reçut le portrait de l'empereur enrichi de brillans; présent

qui excita la jalousie du favori au point qu'il en dépouilla le propriétaire à son retour, en lui demandant avec ironie : *S'il n'avoit pas envie d'aller à Vienne une seconde fois pour le faire nommer électeur.*

Pendant le séjour de Van-Huyssen à Vienne, Alexis eut beaucoup à souffrir des manières dures de Menzikoff. Son père étant presque toujours absent, et son maître étant le plus ignorant des hommes, il perdit en peu de temps le fruit des excellentes leçons de Van-Huyssen. Le Zar ajoutoit une foi aveugle à tous les rapports de Menzikoff, qui eut beau jeu pour achever de dénigrer le Zarewitsch auprès de son père, et de déterminer celui-ci à contracter un nouveau mariage avec celle qui fut depuis impératrice sous le nom de Catherine Ire.

Le Zarewitsch devoit entrevoir dans ce mariage sa dégradation future et son exclusion certaine du trône. Il seroit peut-être absurde de prétendre que Catherine ait ignoré toutes les cabales de

Menzikoff pour l'élever au rang de Zarine ; mais qu'elle les ait approuvées, mais qu'elle ait partagé toutes ses atrocités pour parvenir à ce but, c'est ce que je ne puis me persuader. Eblouie de l'éclat d'une couronne que le seul Menzikoff pouvoit lui procurer, elle jouoit un rôle plutôt passif que concerté avec les mesures violentes de celui qui la lui promettoit, et il lui eût été difficile d'opposer les sentimens d'humanité qui lui étoient si naturels, au caractère féroce et impétueux de son ambitieux protecteur.

Le Zarewitsch, qui voyoit augmenter de jour en jour l'éloignement et le dégoût de son père pour lui, dissimuloit son profond chagrin. Il avoit observé que, dans ces violentes convulsions dont le Zar étoit fréquemment attaqué, et qui menaçoient ses jours, les vœux du peuple et de la cour s'adressoient au ciel en sa faveur plutôt qu'en celle du Zar : il chercha à s'attacher les mécontens, peut-

être pour se faire un parti au besoin. C'est la principale ou, pour mieux dire, la seule faute que l'on ait été en droit de lui reprocher ; encore n'est-elle qu'une suite naturelle et de cette éducation vicieuse dont je viens de parler, et de l'extrémité à laquelle il étoit réduit. Les auteurs contemporains disent que Pierre, en épousant Catherine, s'étoit proposé de forcer par là son fils à adopter ses vues politiques, ou d'appeler un des enfans de Catherine à la succession impériale. Ce dernier point est avéré. Mais cette intention du Zar, d'inculquer ses principes à son fils, ne s'étoit pas jusques alors manifestée autrement que par son second mariage. Sa négligence à cet égard est démontrée par le passage d'une lettre qu'il écrivit à son fils, le 11 octobre 1715. C'est le témoignage de Pierre que j'invoque contre lui-même. Voici ce passage : » Songez à votre mauvais caractère ; com- » bien de fois ne vous en ai-je pas repris

» et même châtié ? *combien d'années ne* » *se sont pas écoulées depuis que j'ai jugé* » *à propos de ne plus perdre de paroles* » *sur cet article avec vous ?* » Est-il étonnant que ce jeune prince, qui avoit continuellement sous les yeux le triste sort de sa mère, abandonné à lui-même et à des sociétés indignes de lui, n'eût aucun attachement pour un père dont il ne recevoit que des marques d'indifférence ou d'aversion ? Il n'eut jamais d'autre grade militaire que celui de simple soldat. Quelque temps avant sa mort, il avoit été fait sergent.

Lorsque le Zar partit pour la malheureuse expédition du Pruth (1711), il le nomma régent de l'empire, moins pour l'honorer que parce que ce poste éminent mettroit toutes ses actions en lumière : telle est du moins la remarque de personnes éclairées qui épioient toutes les démarches du Zar, et qui regardèrent cette foule de co-régens adjoints à Alexis,

tous dévoués au Zar, comme autant d'espions. Cette régence hâta la perte du Zarewitsch; elle le mit à portée de connoître la misère du peuple, qu'il détailla sans détour à son père dans une lettre qui fit fermenter au plus haut degré l'animosité de celui-ci. Une chose l'empêchoit d'éclater: tous les enfans mâles de Catherine étoient morts. Par le conseil de quelques personnes, le Zar envoya son fils en Allemagne, tant pour l'éloigner des Russes que pour lui fournir une occasion de se marier. Le prince se soumit à ce joug contre son gré, mais pour en éviter un plus rude, qui étoit celui du cloître; il espéroit aussi que ce mariage lui assureroit la possession du trône, et influeroit jusques-là sur l'adoucissement de son sort. La princesse de Brunswick-Wolfenbüttel, épouse d'Alexis, étoit le modèle de toutes les vertus. Sa mort prématurée, qui remplit de deuil toute la Russie, arrivée dans le temps que

Catherine accouchoit d'un fils, rompit la digue qui retenoit la haine de Pierre. Il ne garda plus aucun ménagement avec Alexis, et le pressa d'abjurer ses principes, sous peine d'être confiné dans un couvent. Après le baptême du nouveau Zarewitsch, il lui demanda, sans délai, une réponse cathégorique sur l'option qu'il lui avoit laissée. Alexis embarrassé, incertain, n'ayant personne qui pût lui donner un avis sage, se décida pour le froc. Le Zar, qui ne s'appliquoit qu'à réprimer les entreprises et à borner le pouvoir du clergé, crut lui avoir ôté un grand appui, en réduisant son fils à n'être qu'un des derniers membres de ce clergé; il parut satisfait de cette détermination, et partit, à la tête de son armée (1715 et 1716), pour le Mecklenbourg et le Dannemarck, où il apprit la fâcheuse nouvelle de la mort de son jeune fils à la suite d'un coup de tonnerre. Il reçut en même temps des lettres de Menzikoff,

qui lui mandoit que le Zarewitsch devenoit de plus en plus mélancolique, qu'il ne fréquentoit que des gens suspects, et qu'il importoit de le distraire et de lui intimer l'ordre de joindre l'armée où il seroit sous les yeux de son père. Le Zar, qui n'écoutoit que trop les conseils de Menzikoff, écrivit de sa propre main à son fils une lettre par laquelle il lui ordonnoit d'exécuter sa promesse de se retirer dans un couvent ou de changer de conduite, et dans ce dernier cas, de se rendre auprès de lui. Le Zarewitsch ne manqua pas de communiquer cette lettre à ses amis, qui lui représentèrent tout le danger auquel il s'exposeroit en faisant cette campagne, et le disposèrent à prétexter de se rendre à l'armée et à prendre la fuite. Pierre, après beaucoup de recherches, découvrit sa retraite à Naples, et l'engagea à revenir en lui donnant sa parole solennelle qu'il oublioit le passé. Un souverain perfide, un père

barbare, sont des monstres dignes de toute la sévérité de l'histoire. Pierre tenant une fois Alexis dans ses états, le livre aux juges ou plutôt aux bourreaux, le fait interroger et condamner à la mort. Pierre fut atteint de quelques remords après que la sentence eut été prononcée; il hésita long-temps sur le parti qui lui restoit à prendre : mais les obsessions de Menzikoff et de son infame cabale prévalurent. Ce fut le général Weyde qui reçut l'ordre de trancher la tête de l'infortuné Zarewitsch. Sa mort fut suivie de la proscription de toute la famille Lapuchin, et d'un grand nombre de Russes, tant laïques qu'ecclésiastiques et de toutes les classes.

Pierre Ier trouvant que les audiences qu'il donnoit aux ambassadeurs et aux ministres des cours étrangères, consumoient une trop grande partie de son temps, se faisoit suppléer, dans cette

importante fonction, par le prince Menzikoff, qui, pour s'en rendre plus digne, n'oublioit rien de ce qui tenoit à la pompe et à l'appareil. Cette magnifique représentation ne le garantissoit pas des coups de canne, toutes les fois qu'il lui arrivoit de faire une sottise. C'étoit un divertissement pour le Zar de surprendre ce favori entouré de pages et de chambellans, de le faire descendre de son beau carosse attelé de six chevaux, pour lui administrer la correction, et de l'aider ensuite à remonter dans sa voiture.

L'argent étoit tellement rare en Suède après la paix de Nystadt, que cette puissance fut réduite à la nécessité de scier des canons et de les vendre au poids à Pierre Ier, qui ne laissa pas échapper cette occasion d'affoiblir son ennemi.

Après la défaite de Narva, Pierre Ier étoit dans un manque absolu de canons.

Il n'avoit plus la ressource de la Suède, d'où il les tiroit auparavant. Il ne put s'en procurer qu'en faisant fondre les cloches des églises.

On a su, par le rapport de personnes véridiques, que ce fut en Hollande qu'il porta pour la première fois la peine de son libertinage. Madame E. J. Zernischeff lui fit encore depuis éprouver les amertumes de l'amour. Mal en prit à cette dame, car Tatischtscheff et Dévier, maître de police à Saint-Pétersbourg, reçurent ordre de lui faire administrer les battoges: triste vengeance qui n'adoucit point le venin que toutes ces galanteries avoient inoculé au Zar, et qui aggravant les douleurs de la pierre et d'une rétention d'urine dont il étoit attaqué, abrégèrent ses jours. Après sa mort, on lui trouva dans la vessie, une pierre d'un volume considérable.

Lorsque

Lorsque Guillaume III, roi d'Angleterre, voulut déterminer le zar à introduire le nouveau style dans ses états, celui-ci dit qu'il demanderoit à ses astronomes, si par cette opération on pouvoit éviter les jours intercalaires. Les astronomes consultés ayant répondu que cela étoit impossible, il n'en voulut plus entendre parler. Le nouveau style lui sembloit être un système défectueux, par la nécessité où il met nos astronomes d'ajouter un jour à une année sur quatre. De là sa prévention. La manière de supputer des Russes ne lui paroissoit pas plus régulière; mais il auroit cru, en la quittant, ne faire que changer d'erreur.

Un Ministre du Holstein tentoit de le détacher de la grande alliance du Nord (1). Pierre, qui ne goûtoit pas ses raisons, lui dit qu'il craignoit que la nouvelle alliance

(1) C'étoit l'alliance de la Russie, du Dannemarck, de la Pologne et de la Prusse, pour accabler Charles XII.

ne tombât dans une année bissextile. Il réfuta à peu près de la même manière les docteurs de la Sorbonne de Paris, qui entreprenoient de lui démontrer l'uniformité entre les églises grecque et latine. Il paroît que Pierre a reconnu depuis son erreur, puisque, comme on l'a vu dans un des volumes précédens, c'est à lui que la Russie a dû l'introduction du nouveau style.

Il étoit plein d'admiration pour la marine angloise. Il s'est souvent écrié : Si je n'étois zar de Russie, je ne desirerois pas autre chose, que d'être amiral d'Angleterre. Il servit plus d'une fois de pilote à des vaisseaux anglois qui alloient de Pétersbourg à Cronstadt, et recevoit alors le salaire ordinaire en fromage et en argent.

Cette préférence, qu'il donnoit en tout aux étrangers sur ses propres sujets, ne lui a pas toujours réussi. Lorsque sa confiance

étoit trahie, il s'excusoit en disant qu'il avoit ce trait de ressemblance avec son maître Jésus-Christ, qui, sur douze serviteurs, avoit fait un mauvais choix.

Falloit-il de la promptitude dans l'exécution d'un projet, ou de la dextérité dans la conduite d'une affaire; s'agissoit-il de remplir une place dans un de ses colléges, qui exigeât du travail et de l'intelligence; il s'adressoit toujours à des étrangers, et jamais à ses sujets, dont il connoissoit l'insuffisance.

Peu de temps après la prise de Riga, le zar, sur le rapport du Gouverneur, fit demander au Magistrat de cette ville un lac dormant qui, disoit-il, faisoit partie des possessions de la couronne de Suède. Le Gouverneur, qui convoitoit ce lac très-poissonneux, avoit fait un rapport insidieux et faux. Malgré cela la plupart des conseillers de la ville étoient d'avis de déférer au vœu du zar : un seul, nommé

Breveren, s'y opposa. Le zar, dit-il, est trop homme d'honneur pour exiger une chose qui est injuste; ce qu'il prouva dans un mémoire très-bien fait, qu'il présenta lui-même à Pierre; et le conquérant, entraîné par ses raisons et touché de la droiture inflexible de ce membre du Magistrat, se désista sur le champ de sa demande, accorda la noblesse à Breveren, et le nomma vice-président du Collége établi à Saint-Pétersbourg pour les affaires des provinces nouvellement conquises sur la Suède.

Pierre Ier faisoit ses voyages avec beaucoup de célérité, soit en carosse, soit à cheval. Il fit un jour un marché avec un Iswoschik, ou loueur de chevaux, pour le mener à Péterhoff avec la plus grande diligence: prix convenu, il part. Le guide n'allant pas à son gré, il se met lui-même à conduire les chevaux, les aiguillonne, les presse et en crêve un

Le conducteur veut le lui faire payer; Pierre refuse. L'autre le menace d'une plainte. Bon, dit le zar; tenez, voilà un billet; portez-le à Breveren, il jugera l'affaire. Notre homme n'y manque pas. Breveren envoie une citation en forme au zar, qui comparoît en personne. L'arbitre examine le fond du procès, interroge et confronte les parties, et condamne l'Empereur à rembourser le prix du cheval. Pierre souscrit à tout, paie le principal et les frais, et repart satisfait.

Il étoit d'une simplicité qui ne rendoit pas la cour de Russie bien brillante; il n'avoit ni argenterie ni chambellan, ni pages, ni gentilhommes de la chambre. Douze jeunes gentilhommes qui le servoient sous le nom de denschiks (valets), et autant de grenadiers de la garde, composoient sa cour ordinaire et en faisoient les honneurs. Pierre préféroit son uniforme aux habits de cérémonie, qu'il porta

quatre fois dans le cours de son règne. On le vit un jour revêtu d'un habit brodé d'argent; mais ce jour étoit celui du couronnement de l'impératrice Catherine, et cette broderie étoit l'ouvrage de l'impératrice elle-même.

Pierre Ier assistoit régulièrement au Sénat; il y alloit même souvent deux fois par jour: il y restoit alors d'ordinaire jusqu'à la nuit. Il visitoit également tous les colléges. Telle étoit la vivacité de sa conception, qu'il jugeoit en un instant les affaires sur lesquelles les Sénateurs hésitoient pendant plusieurs heures. Il avoit coutume d'écrire en peu de mots sa décision sur un petit morceau de papier, et de la terminer par ces quatre lettres, *Pitr.*, qui étoient sa signature.

Il dit au Général comte de Munich, après avoir signé la paix de Nystadt: Monsieur, je viens de signer la paix. Si

les Suédois m'avoient abandonné la rédaction des articles, elle leur eût été certainement moins désavantageuse; mais je suis plus heureux par les négociations, et je suis forcé de dire que c'est à mes Ministres, et principalement à M. Ostermann, que je suis redevable de toutes les acquisitions que je viens de faire. J'aurois rendu la Livonie et l'Esthonie: je crois même que, si les Suédois eussent insisté, j'aurois cédé tous les autres ports que nous leur avons pris, si le roi d'Angleterre (George Ier que Pierre n'aimoit pas) n'avoit dit que le zar ne peut et ne doit jamais avoir en sa possession la ville de Réval.

Il rendit à la Suède la plus grande partie de la Finnlande, avec les forteresses d'Helsingforst et de Villmanstrandt, dans la conviction où il étoit qu'elles ne pouvoient couvrir Cronstadt et Saint-Pétersbourg. On a remarqué que cette grande partie de la Finnlande, aban-

donnée à la Russie par le traité d'Abo, n'a servi que d'hôpital aux soldats que l'on y a envoyés depuis en garnison, et qui y sont devenus presque tous scorbutiques.

Il paya 2,000,000 rixthalers aux Suédois, et se crut par là en droit de garder la Livonie, quoique par un traité fait avec le roi (Auguste) et la république de Pologne, il se fût engagé solennellement à la restituer après la paix.

Il avoit une estime singulière pour son général et grand amiral le Baron Lefort; il ne se conduisoit en tout que par ses conseils. Son respect et sa déférence pour ce grand homme étoient tels, qu'il le laissoit exercer sur son maître un empire absolu; c'est que le Ministre n'en fit jamais un mauvais usage. Lorsque Pierre se livroit à la fureur de ses emportemens, ou étoit sur le point de commettre quelque injustice, Lefort savoit l'arrêter avec dextérité, ou si la raison

ne pouvoit l'emporter sur l'excès de la passion, il prenoit sur lui de l'enfermer pendant quelques momens, ou usoit de quelqu'autre moyen violent; après quoi il se permettoit une remontrance modérée que Pierre écoutoit toujours avec docilité. Le zar remercioit ensuite son mentor et l'embrassoit. La fermeté du Ministre étoit bien louable; mais sur combien de souverains l'essai ne lui en eût-il pas été funeste? Les rois sont trop heureux, et les peuples encore plus, quand les premiers laissent prendre un tel ascendant sur eux à un homme que ses services, ses talens et un zèle soutenu en ont rendu digne; mais pour que cet ascendant soit stable, il faut que l'amitié lie le sujet et le Monarque, et l'on sent dès-lors que le bonheur des nations et des rois dépend d'une circonstance extrêmement rare. Quoi de plus rare en effet qu'un Roi qui préfere un bon à un mauvais Ministre, qui a l'ame assez élevée pour exécu-

ter le bien que celui-là lui suggère, et n'être pas jaloux de la considération qu'un conseil prudent peut attirer à son auteur? Mais la chose la plus rare, et l'histoire n'en fournit peut être pas beaucoup d'exemples, c'est un despote soumis, non pas à un homme dépravé, à une maîtresse, mais à un intègre et habile Ministre. Par une ordonnance impériale émanée de Pierre Ier, l'aîné de la famille du Baron Lefort devoit être toujours entretenu honorablement à la cour. La volonté de Pierre fut respectée quelque temps encore après sa mort; mais le dernier des Lefort n'ayant pu rendre exactement ses comptes des deniers de la loterie qui lui avoient été confiés, ni se dissimuler la haine violente qu'il portoit au roi de Pologne actuel, fut renvoyé en Pologne, avec une somme de 15,000 roubles. Depuis cette époque les Lefort sont inconnus de la cour et presque oubliés aujourd'hui en Russie.

Weber, envoyé de la cour d'Hanovre auprès de celle de Russie, se trouvoit à St. Pétersbourg dans le temps qu'il s'éleva des différends entre ces deux Puissances. Le comte André-Artemonowitsch Mattweeff, ambassadeur du Zar à Londres, avoit été arrêté (1708) pour dettes, au milieu de la rue, après avoir eu son audience de congé. Weber, qui avoit appris cet événement, et prévoyoit par plusieurs autres causes une rupture prochaine dont il avoit prévenu sa cour, sentant que sa position alloit devenir de plus en plus embarrassante, partit de Saint-Pétersbourg et y laissa son secrétaire pour faire vendre ses meubles. Le secrétaire fut arrêté au milieu de l'opération de la vente, envoyé à Tomsk en Sibirie, et jeté dans un souterrain obscur où on lui faisoit passer sa nourriture sur une planche au travers d'un trou pratiqué de manière à ne lui pas laisser voir celui qui la lui apportoit. La cour d'Angleterre le rede-

manda souvent, mais celle de Russie lui répondit toujours qu'il n'existoit plus. Elisabeth, en montant sur le trône, fit remettre en liberté ceux des prisonniers d'état qui n'avoient pas commis de meurtres. Ils eurent ordre de se présenter au Sénat. L'infortuné secrétaire de Weber, comparut donc comme les autres. Questionné sur son nom, son état, et les raisons de sa détention, il en fit la déclaration que l'on exigeoit par écrit: mais après la lecture, on l'envoya à Selenginsk sur les frontières de la Chine, en lui assignant pourtant une pension de 300 roubles pour son entretien, sous la condition de ne se servir jamais de papier, de plume, ni d'encre; promesse que l'on lui fit faire avec serment. Le professeur Fischer, membre de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, qui le vit dévoré d'ennui, en passant à Selenginsk, et à qui il demanda en grâce un livre, lui fit présent du dictionnaire historique d'Iselin.

Un auditeur général de la maison d'autriche, nomme Creutz, éprouva un pareil sort. La cour de Vienne ne cessoit de le réclamer, et celle de Russie persista toujours à dire qu'il étoit mort.

Les intrigues des cours sont pour les princes des nuages qui interceptent la vérité. Pierre Ier avoit d'abord accordé, à toutes les sectes de son empire, le droit d'avoir des cloches; la cabale des prêtres Russes lui extorqua la révocation de ce privilége. Cette prêtraille tiroit ses argumens de la grande vertu attachée au son des cloches. Pierre lui-même ne rejetoit pas cet article de foi. Ce n'étoit pas l'efficacité du son des cloches qui irritoit le clergé Russe; car s'il se rendoit heureux par le branle de ses propres cloches, pourquoi s'opposer au bonheur des autres, qui ne diminuoit pas le sien? Mais le véritable motif de sa réclamation étoit que les cloches des autres religion-

naires étoient plus grosses, mieux fondues, plus sonores et plus d'accord que les siennes. Ainsi cette jalousie des Popes est cause que les cloches de l'église luthérienne de Saint-Pétersbourg, dédiée à Saint-Pierre, sont encore aujourd'hui dans l'église cathédrale Russe dédiée à la Vierge de Casan.

Entre les préjugés que Pierre Ier eut beaucoup de peine à détruire parmi les Russes, on distingue les suivans : *Voyager en pays étranger est un crime irrémissible*, et si irrémissible que les patriarches le jugeoient digne de mort, même contre le souverain.

Anathême contre les Zars et Princes qui épouseront une princesse étrangère.

L'usage du tabac est une profanation, une habitude de péché mortel. Ce point de foi étoit fondé sur ce que le tabac vient d'une racine amère *que Saint Jacques*

représente comme l'emblème de la colère et de la haine (2). La secte des Roskolnicks y étoit singulièrement attachée.

Après la bataille de Pultawa, Pierre Ier, entendant un de ses officiers parler mal de Charles XII, le frappa rudement. Ne suis-je pas également roi, lui dit-il du ton de l'indignation, et ne pouvois-je pas essuyer le même sort?

Voyant le général Renschild prisonnier et désarmé, il l'aborda et causa familièrement avec lui sur les causes de la défaite de Charles. Renschild les détailla avec l'intelligence d'un homme consommé dans le métier des armes et avec beaucoup de modération. Quoique le roi mon maître, ajouta-t-il en terminant son récit, n'ait

(2) Saint Jacques en effet, dans sa lettre aux Hébreux, chap. XII, v. 15, parle d'une racine amère à laquelle il compare la haine et la colère, et les Russes en ont conclu que l'apôtre avoit défendu l'usage du tabac.

pas jugé à propos de suivre les avis que je lui avois donnés, j'ai cru qu'il n'étoit pas moins de mon devoir de lui obéir et de combattre sous lui en fidèle sujet. Ces dernières paroles, dans lesquelles le zar aperçut l'entier dévouement d'un sujet à son souverain, l'enchantèrent au point qu'il ôta sur le champ son épée et l'attacha lui-même au côté de Renschild.

Pendant une des campagnes de Perse, il rencontra Wolinsky son Ambassadeur en cette cour, le prit pour une autre personne qui avoit commis quelque faute, se jeta sur lui dans le premier mouvement de sa fureur, et le rossa à son ordinaire. Reconnoissant ensuite sa méprise, j'en suis bien fâché, dit-il, mon cher Wolinsky; mais vous mériterez peut-être bientôt cette correction, alors faites-moi souvenir que vous avez du crédit auprès de moi, et nous serons quittes. Le cas prévu

prévu arriva dans la même campagne, et le Zar tint parole.

Il se servoit volontiers en été de simples cabriolets, et en hiver de petits traîneaux, espèces de voitures publiques que l'on trouve dans les rues de Saint-Pétersbourg : lorsqu'il n'avoit pas sur lui de quoi payer les conducteurs, ce qui lui arrivoit fort souvent, il accostoit le premier venu, et le prioit de lui avancer de l'argent.

Pour acquérir des connoissances dans le commerce, il employoit tous les moyens de gagner la confiance des négocians étrangers qui se trouvoient dans la nouvelle capitale. Passer des soirées entières avec eux, manger à leur table, tenir leurs enfans sur les fonds de baptême, accompagner le convoi quand quelqu'un d'eux venoit à mourir; tel étoit le ton de familiarité qui cachoit de si hautes entreprises.

Lorsqu'on l'instruisit de la défaite de son armée à Narva, et des transports de joie insultans de Charles XII: mon frère Charles, dit-il, fait l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius; je sais bien qu'il me battra encore, mais qu'il ne s'en prévale pas, car en me battant il m'apprendra à le battre.

Il avoit donné à un vieux jardinier Suédois l'intendance du jardin impérial qu'il avoit fait faire à Saint-Pétersbourg, et décerné la peine des galères contre celui qui endommageroit un arbre, et la bastonnade contre celui qui cueilleroit une fleur ou un fruit. La princesse Elisabeth et la duchesse de Hollstein y allèrent un jour, accompagnées du chirurgien (depuis Comte) Lestocq, pour y prendre des melons. Le fidèle Suédois, qui les suit de l'œil, jette les hauts cris et les poursuit. Comme elles étoient plus alertes que lui, il ne put les atteindre. Lassé de courir

en vain, il les couvre de terre et de fumier en leur criant : c'est bien beau, celles qui doivent donner l'exemple sont des voleuses.

Pour obvier à la fréquence des incendies à Pétersbourg, Pierre Ier fit publier par le maître de police, le Comte Tolstoi, une ordonnance qui enjoignoit à tous propriétaires de maisons d'adosser sur les toits à chaque tuyau de cheminée un tonneau rempli d'eau, sous des peines très-rigoureuses en cas de contravention, et lui commanda d'y tenir sévérement la main. Tolstoi obéit : passant un jour devant le palais impérial, il s'aperçoit que l'ordre n'est point exécuté ; il fait venir l'intendant du palais, lui reproche sa négligence, et l'avertit du danger qu'il court. Le jour suivant, même indolence, même réprimande, à quoi Tolstoi ajoute une menace des battoges. Enfin le troisième jour, voyant que les paroles ne

faisoient aucune impression sur l'esprit de l'intendant, Tolstoi effectua sa menace Le patient, après avoir subi ce traitement mérité, alla faire au Zar un faux rapport de cette affaire, qui le disposa tellement en sa faveur, qu'il lui promit vengeance. Le lendemain Tolstoi se présente le matin à l'ordinaire chez l'Empereur pour prendre ses ordres. Les Denschiks, en le voyant arriver, rient; il les accoste, leur demande le sujet de leur joie. Eux qui étoient instruits de tout, l'en préviennent. Tu auras, lui disent-ils, immanquablement des coups de canne. Ils n'avoient pas achevé cette phrase, qu'on entend le Zar prendre ses pantouffles. Pour éviter sa première fougue, Tolstoi grimpe dans la cheminée. Pierre arrive, nouveaux ris des Denschiks: il veut savoir pourquoi l'on rit; on le lui explique. Il se fait apporter un bâton, va à la cheminée, appelle Tolstoi, qui ne bouge pas, le somme de nouveau de descendre, sous peine d'encourir sa dis-

grace. Je n'en ferai rien, lui dit fermement Tolstoi. Le Zar entre en conversation, lui reproche d'avoir maltraité injustement l'intendant de son palais, l'accable d'injures, et lui ordonne pour la troisième fois de descendre. C'est justement pour cela, répond Tolstoi, que je ne descendrai pas; car dans votre premier emportement, vous me roueriez de coups, et après que je vous aurois exposé la vérité, vous seriez fâché de m'avoir battu. Eh bien, raconte le fait, repart le Zar. Tolstoi se justifie. Pierre, convaincu de la fausseté du rapport de l'intendant, le prie doucement de descendre, promet de réparer la faute qu'il a commise en le jugeant précipitamment d'après un rapport infidèle, et envoie chercher l'intendant. Tolstoi reparoît avec un masque de suie, et excite de grands éclats de rire. Vient ensuite l'intendant qui est confronté avec lui, et jugé coupable, condamné une seconde fois à la peine des battoges, et ren-

voyé avec l'injonction d'exécuter au plutôt les ordres du maître de police, et la menace d'une plus grièvе peine en cas d'une nouvelle désobéissance.

Artemin Matwejeff, aïeul de la première dame d'honneur de Catherine II, Marie-Andrewna Romanzoff, mère du Feld-maréchal Romanzoff Sadunaisky, étoit Ministre des affaires étrangères sous le règne d'Alexis Michaïlowitsch. Le Zar, contre la coutume de son pays, visitoit souvent son Ministre, et dînoit quelquefois avec lui. Arrivant un soir fort tard, il vit la table et la nappe mises. Cette table, dit-il, semble m'inviter : je contenterai mon envie, Matwejeff, pourvu que je ne gêne personne. Le Ministre répond à ce compliment et fait servir. Sa femme entre ensuite, accompagnée de son fils et d'une demoiselle. On soupe. Alexis arrêtoit souvent ses regards sur cette demoiselle, qui étoit placée vis-à-vis de

lui. J'avois toujours cru, dit-il à son Ministre, que tu n'avois qu'un fils, d'aujourd'hui je sais que tu as une fille; pourquoi me l'avoir cachée jusqu'à ce jour? — Votre Majesté n'étoit pas dans l'erreur, j'ai un fils unique; la personne que vous voyez est fille d'un de mes amis, Cyrille Narischkin, qui vit à la campagne. Ma femme l'a prise chez elle pour l'élever et lui procurer, s'il est possible, un établissement. — Tu as fait une œuvre méritoire. — La table levée, et le monde retiré, le Zar entretint Artemin en particulier. Cette fille, dit-il, me paroît douée d'un excellent caractère; elle est bien faite, et d'âge, ce me semble, à se marier: il faut s'occuper sérieusement de cette affaire. — V. M. a bien raison, Natalie Cyrillowna est remplie de bonnes qualités; mais dans l'indigence où elle est, où lui trouverai-je un mari digne d'elle? car, quoique je me propose de la doter moi-même, ma fortune n'est pas assez consi-

dérable pour lui procurer à cet égard tout ce qu'elle mérite. — Eh bien, il faut chercher un mari riche, qui n'ait pas besoin d'une riche dot. — Mais où trouver cette trempe d'ame? — On la trouvera; réfléchissez-y, j'y penserai de mon côté: une fille aussi accomplie mérite que l'on prenne un tendre intérêt à tout ce qui la regarde. Quelques jours après cette entrevue, le Zar revint chez Matwejeff, l'entretint des affaires de l'empire, et, dans le moment que l'on croyoit qu'il alloit se retirer, se mit à table à sa place accoutumée. Le repas fini, il tire Matwejeff à l'écart. As-tu songé, lui dit-il, à pourvoir Natalie? as-tu jeté les yeux sur quelqu'un? — Non, Sire, quoique je souhaite ardemment de rencontrer celui qui feroit son bonheur. Ma maison est ouverte à un grand nombre de gentilshommes, qui ont eu occasion de la voir: aucun d'eux ne me paroît avoir un commencement de passion pour elle. — Je

t'ai promis de m'en occuper. Je crois avoir trouvé celui que tu cherches, celui qui la rendra heureuse, je le connois; c'est un honnête homme, qui n'est pas sans mérite, opulent, de sorte qu'il peut se contenter de la possession de la jeune personne, sans s'informer de sa fortune. Elle le connoît, il a jusqu'ici renfermé dans un profond secret ses sentimens pour elle; mais je ne crois pas qu'il essuie un refus, lorsqu'il se déclarera. — Sire, le succès de vos soins comble mes vœux par rapport à cette fille infortunée. Oserois-je demander à votre Majesté le nom de ce prétendu? comme je le connois sans doute aussi, je pourrois vous donner quelques lumières sur le sujet. — Je viens de te dire que je le connoissois pour un galant homme, en état de se passer de ce qui manque à Natalie: contente-toi de cet indice, jusqu'à ce que nous sachions si elle n'a pas de répugnance pour le mariage. — Je ne crois pas qu'elle en

ait, surtout quand elle saura que c'est un choix de S. M. Cependant, Sire, la première chose dont elle s'informera, sera le nom du sujet. — Eh bien, sache donc, et dis-lui, que c'est moi-même. Le Zar étoit alors veuf par la mort de la princesse Miloslawsky sa première femme. Matwejeff, étrangement surpris de cette déclaration, se jette à ses pieds et le conjure de se désister de cette résolution, ou de le dispenser du moins de la faire savoir à Natalie. Sire, ajouta-t-il, vous savez combien j'ai d'ennemis parmi les grands de votre cour; vous n'ignorez pas que l'envie me poursuit depuis que vous me prodiguez vos bontés: à quels excès ne se portera-t-elle pas, quand on verra V. M. négliger les filles de tant de grands et riches seigneurs, pour s'unir à une pauvre fille élevée dans ma maison? Chacun s'imaginera que c'est un plan arrangé par moi, pour m'assurer encore plus vos bonnes grâces. — Ne t'en inquiète pas,

ma résolution est prise, je n'en changerai pas. — Si V. M. daignoit se conformer à la coutume de notre pays, et faire venir à sa cour un certain nombre de jeunes filles de la première distinction, parmi lesquelles se trouveroit Cyrillowna, elle me mettroit à couvert des traits de l'envie, par le secret qui couvriroit ses motifs; je ne les communiquerai pas même à Natalie. Alexis agréa cette proposition et usa de la plus grande discrétion pour ne pas compromettre son Ministre. Mais quelques jours après cette dernière conversation, il signifia à son clergé l'intention où il étoit de se remarier, et lui enjoignit de la faire publier dans l'empire, et d'indiquer le jour où toutes les filles nubiles des premières maisons se rassembleroient à la cour. Ce fut au mois de septembre de l'année 1670 que l'on vit arriver, au Kremel de Moscou, soixante jeunes filles, toutes plus belles les unes que les autres, toutes accueillies gracieu-

sement par le Zar, dont le choix tomba sur Natalie Cyrillowna.

Aux fêtes de Noël, les prêtres Russes s'assemblent, et vont de maisons en maisons, à peu près comme les jeunes écoliers d'Allemagne, pour chanter des airs analogues à la solennité du jour. Cette cérémonie, qu'ils appellent *Slawlenie*, se répète consécutivement pendant huit jours et plus. Les prêtres sont d'autant plus attachés à cet usage, qu'il leur rapporte de bons présens en argent. Pierre Ier, dans sa jeunesse, n'avoit pas de plus grand plaisir que d'accompagner les chanteurs dans cette visite générale, qui le mit à portée de se convaincre des mauvaises mœurs, de l'ivrognerie et de l'avanie de son clergé, et lui suggéra l'idée de se substituer aux prêtres et de s'approprier leur casuel. Dans cette vue il conféra à Sotof, son ancien maître d'écriture, la qualité grotesque de Patriarche *in partibus*,

qu'il convertit ensuite en celle de Pape, sur les remontrances de quelques membres du clergé, qui trouvoient que la dignité de Patriarche étoit compromise par la première collation. On créa pour ce nouveau pape un collége de Cardinaux, des Diacres, des maitres de cérémonie, &c. tous gens pris dans la classe de leur chef. Ce fut avec ce cortège qu'il alla à son tour entonner, dans toutes les maisons, les chansons pieuses qui étoient payées en bons ducats; cérémonie qui lui produisit plusieurs milliers de roubles, qui furent employés aux besoins de l'État. Pierre y trouvoit un autre avantage, qui étoit de diminuer la trop grande influence du clergé, et d'augmenter sa propre autorité en même temps que les revenus publics. Après sa mort, le clergé s'est de nouveau emparé de cette branche de commerce.

En 1723 la famine fut telle en Russie,

que le bas peuple mettoit ses enfans en vente sur les différentes places de marché des villes. Cette atrocité révolta Pierre Ier. Mais comme il avoit à l'avance fait les derniers efforts pour faire apporter du bled de tous côtés, ce fléau cessa en peu de temps.

Pendant qu'il faisoit la guerre aux Suédois (1700), la peste se manifesta dans la Livonie, l'Estonie, la Finnlande et plusieurs autres cantons Russes, et y fit tant de ravages qu'il n'y resta presque plus de paysans. La moisson resta long-temps sur pied, et ne fut faite qu'en partie. La contagion épargna le gibier de toute espèce, que l'on vit se multiplier prodigieusement dans les campagnes dépeuplées d'hommes.

A l'âge de 25 ans, Pierre Ier fut atteint d'une maladie grave, qui faillit le mettre au tombeau. La cour étoit consternée,

et les églises retentissoient continuellement des vœux que l'on faisoit pour la convalescence du Zar. Le juge criminel, suivant l'usage du pays, se présenta au palais impérial, pour demander la grâce de neuf assassins qui prieroient Dieu dévotement de conserver les jours de l'Empereur. Pierre, ayant su son arrivée et le sujet de la visite, ordonna qu'on le fît approcher de son lit, pour entendre la lecture des charges du procès. Après cette lecture, recueillant toutes ses forces, » Crois-tu donc, lui dit-il, qu'en accordant la grâce de ces malfaiteurs et en interrompant le cours de la justice, je ferai une œuvre méritoire qui fléchira le ciel en ma faveur, ou que l'oraison de ces assassins sera fort agréable à Dieu et me retirera des portes de la mort? Va sur le champ faire exécuter le jugement sur ces neuf bandits. J'espère que demain le ciel me sera plus favorable par rapport à cette espèce

» de justice, et daignera en cette consi-» dération prolonger ma vie. » Le jugement fut exécuté le lendemain, et il est à remarquer que de ce jour-là le Zar devint convalescent.

Après avoir accordé la paix à la Suède, il ne s'occupoit plus que de sa nouvelle flotte qu'il vouloit rendre formidable sur toute la Baltique. Il veilloit à l'instruction de ses marins et les exerçoit de toutes les manières, dans le port et en pleine mer, où il faisoit faire des évolutions. Ayant indiqué à Menzikoff un jour où il entendoit que toute la flotte fût équippée, il arriva à Cronstadt et trouva les ouvrages si peu avancés, que la flotte ne pouvoit passer en mer de quelques jours. Dans sa fureur, il saisit le prince, le rossa d'importance, et le renvoya à Saint-Pétersbourg, avec défense d'en sortir jusqu'à nouvel ordre. Le retour du favori dans

la

la capitale donna beaucoup d'inquiétude, jusqu'à ce qu'on en eût appris le motif.

Le Knœs Pope Sotof reçut un pareil traitement à l'occasion suivante. Dans le partage des prisonniers Suédois fait par le Zar entre les grands et ses favoris, deux femmes étoient échues à Sotof, qui les retint depuis par force, malgré le traité de paix qui leur accordoit la liberté de retourner dans leur patrie. Ces bonnes femmes allèrent porter leurs plaintes à l'Ambassadeur de Suède, qui les réclama auprès du Zar. « Attendez, dit Pierre, » je vais vous les amener. « Il court aussitôt, muni d'une canne, au palais de Sotof, qui ayant déjà appris la démarche de l'Ambassadeur, venoit de faire donner le fouet à ses deux prisonnières; circonstance qui aggravoit sa faute : aussi le Zar, qui la sut de la bouche de ces femmes même, le roua-t-il de coups, et le vieux libertin en fut retenu pendant quelques

jours au lit. Après cette correction, Pierre ordonna à ces deux infortunées de le suivre, et il les remit entre les mains de l'Ambassadeur de Suède.

J'ai dit plus haut qu'il visitoit souvent les ateliers, les fabriques et les manufactures; il se plaisoit à encourager et égayer les ouvriers. Son goût le portoit à assister fréquemment aux travaux des mines de fer de Werner-Müller, établies à Istia, sur le chemin de Kaluga, à 90 lieues de Moscou. Il s'y arrêta une fois quatre semaines, pendant lesquelles il prit les eaux minérales. Ne perdant jamais de vue l'utilité publique, il s'appliquoit principalement à découvrir tout ce qui étoit nécessaire pour monter, entretenir ou relever l'exploitation d'une mine et l'atelier d'une forge. Il s'amusoit aussi à fondre et à forger des barres de fer. Lorsqu'il se fut bien instruit de cette partie, il forgea, dans une seule journée, dix-huit

pouds pesant de barres, ayant l'attention de marquer chaque barre de son coin. Il est vrai qu'il fut un peu aidé par sa suite, dont les uns lui apportoient des charbons, les autres faisoient aller les soufflets, etc. Quelques jours après ce travail il rendit visite à M. Müller, fit devant lui l'éloge de ses mines et de ses ateliers, et lui demanda, par manière de conversation, ce que la fabrication d'un poud de fer rapportoit à un ouvrier. Trois copèkes, répondit Müller. — Bon, en ce cas j'ai gagné dix-huit altines (3). Müller alla de suite chercher, au lieu de dix-huit altines, dix-huit ducats qu'il remit au Zar, en lui disant qu'à un ouvrier pareil on ne pouvoit pas donner moins. « Reprends tes » ducats, dit le Zar; je n'ai pas travaillé » mieux que les autres, ainsi paye-moi » comme eux. » Il prit ses trois altines, et entra dans la boutique d'un cordon-

(3) Même valeur que 54 copèkes.

nier, où il acheta une paire de souliers dont il avoit grand besoin, ceux qu'il quittoit étant troués. Revenu à Saint-Pétersbourg, il montroit cette paire de souliers aux courtisans en disant : Voilà des souliers que j'ai gagnés par le travail de mes mains. On voit encore, dans les mines d'Istia, une des barres qu'il a forgées. L'Académie des sciences de Saint-Petersbourg en conserve précieusement, dans son cabinet de curiosité, une autre qu'il a forgée à Olonez.

On a dit d'un chanoine Allemand, fin gourmet en vin, qu'il envoyoit devant lui, dans ses voyages, un domestique qui goûtoit le vin des auberges, et indiquoit à son maître celle où il étoit le meilleur, en écrivant au-dessus de la porte ce mot en gros caractères, *est*. Pierre Ier usoit de la même précaution, non pas pour découvrir les bons vins, mais pour éviter les endroits où il y avoit un plus *grand* que

lui : expression par laquelle il désignoit les enfans dont il redoutoit les cris.

Pierre Ier n'avoit que douze ans lorsque Lefort passoit des après-dînées entières à l'entretenir des pays qu'il avoit parcourus, de la forme du gouvernement, des productions et du commerce particulier à chacun d'eux. Ce qu'il lui disoit du militaire enflammoit tellement ce jeune cœur, qu'il vouloit déjà avoir un petit corps de troupes à dresser. Il enrôla donc une compagnie de jeunes Russes, dans laquelle le Zar ne prit que le grade de tambour. Elle fut appelée *Poteschni*, nom de la porte de Moscou devant laquelle elle s'assembloit. Cette compagnie s'accrut en peu de temps, et forma d'abord un bataillon complet, puis deux régimens des gardes nommés *Préobraschenskoi* et *Semenoffskoi*. Ainsi débutoient dans la carrière des armes, les deux créateurs de l'empire et de la puissance Russe.

Pierre Ier étant en Angleterre, alla voir un matin l'hôpital de *Greenwich*, destiné à recevoir les matelots invalides. En dînant, le roi Guillaume lui demanda comment il avoit trouvé cet hôpital. J'en suis si émerveillé, répondit l'auguste voyageur, que je conseillerois à V. M. d'en faire son palais, et d'abandonner le sien aux matelots.

La conversation rouloit un jour à la table de Pierre Ier sur la cour de Vienne; chacun exprimoit librement son sentiment. Le Zar énonça le sien en ces termes: » Je n'ai pas lieu de me plaindre de la » réception que m'a faite l'Empereur » Léopold; mais ce qui m'a impatienté, » a été de ne pouvoir faire un pas dans » son empire sans rencontrer les jésuites » par bandes. J'en étois d'autant plus » étonné, qu'il étoit instruit qu'ils n'y pos- » sédoient pas moins de terres que lui, et » que leur épargne étoit bien mieux four-

» nie que la sienne. Mais j'ai été scandalisé
» au dernier point, en apprenant que dans
» la dernière guerre (contre les Turcs,
» 1683) ils étoient exemps de recrues et
» de toute contribution en argent. »

Le même prince, en allant en Hollande, passa par Waldeck, où il s'arrêta quelques jours pour profiter des bains de Pyrmont. Les Princes, qui n'étoient alors que comtes de Waldeck, vinrent lui faire leur cour et l'inviter à dîner dans leur superbe château d'Arholzen, nouvellement meublé. Le repas fut splendide. Quand on se fut levé de table, on se fit un devoir et encore plus un plaisir de le conduire dans tous les appartemens, et de lui montrer, tant en dedans qu'en dehors, tout ce que le château offroit de beau. On ne lui fit grâce de rien. Au retour, on lui demanda son sentiment. L'intérieur du château, dit-il, est magnifique; le bâtiment est vaste et somp-

tueux : mais on a commis une énorme faute dans la construction. Les Comtes le pressant de la dire : C'est, Messieurs, continua-t-il, que votre cuisine est trop grande.

En 1723, parut à la cour de Russie Ismaël Beg, Ambassadeur de celle de Perse. Le Zar n'oublia rien pour lui faire trouver son séjour agréable. Il le mena à Riga, où il assista à la représentation d'une comédie Allemande. L'arlequin l'égaya beaucoup, et n'amusa pas moins les autres aux dépens des maris qui avoient des femmes galantes. Il s'avisa de dire, entre autres choses : Je gage qu'en jetant ce bâton au hasard dans l'assemblée, j'en frapperois un c... Le chef de cuisine de l'Impératrice, qui étoit au parterre avec sa chère moitié, qui ne passoit pour rien moins que pour cruelle, par un mouvement involontaire de honte et de peur, baissa la tête ; ce qui fit rire aux éclats l'Empe-

reur, l'Ambassadeur et toute la cour. De retour à Saint-Pétersbourg, Pierre manda ce cuisinier. Comme tu t'es, dit-il, publiquement avoué c..., il faut que tu sois comme tel aggrégé et installé avec tous les honneurs d'usage dans la confrérie. Il imagina une mascarade qui devoit escorter, dans les rues, le pauvre diable, déguisé en Samoyède, la tête garnie d'un bois de cerf et la poitrine couverte d'un large cordon jaune, et décorée d'une médaille sur laquelle on lisoit, *Actéon*; le revers étoit orné de quelques bons mots sur la patience des maris malheureux. Le Zar avoit appris, par ses lectures, que l'Empereur Andronic accordoit de grands priviléges aux maris dont les femmes avoient eu quelques complaisances pour lui, et, en signe de sa protection, faisoit placer sur leurs portes des bois de cerf. Ce trait d'histoire, qui a peut-être donné lieu à la plaisanterie de *la corne d'abondance*, fournit à

Pierre Ier le sujet de son divertissement, qui parut réjouir singulièrement l'Ambassadeur de Perse.

Dans son second voyage en Hollande, Pierre Ier arriva un soir à Nimwegen, et entra, avec sa suite peu nombreuse, dans une hôtellerie, où il ne prit que des œufs, du bœurre, du fromage et du pain avec quelques bouteilles de vin rouge. Le lendemain matin Schapeloff, son maréchal des logis, allant demander à l'hôte le compte de la dépense, fut très-étonné d'entendre qu'elle montoit à cent ducats. Tu n'as pas honte, lui dit-il, d'exiger une pareille somme, pour si peu de consommation! L'autre lui répond tranquillement: Vous avez dépensé cent ducats, et vos chevaux ni vous ne sortirez point d'ici que je ne sois remboursé. Aussitôt il fait fermer les portes de sa cour. Le maréchal des logis, n'osant prendre sur lui de passer une aussi forte somme, pré-

vient l'Empereur de la demande exorbitante de l'avaricieux et effronté cabaretier. Pierre, croyant n'être connu de personne, fait semblant d'intervenir à la dispute de l'aubergiste et du maréchal des logis. Comment, dit-il au premier, oses-tu demander cent ducats? Voilà grand'chose, lui repart l'hôtellier, que cent ducats; si j'étois Zar de Russie, j'en donnerois mille de bonne grâce. Là-dessus Pierre fit signe à Schapeloff de payer les cent ducats, et les portes s'ouvrirent. L'hôte rusé souhaita un bon voyage au Zar et à sa compagnie.

Pierre Ier employa une matinée à visiter l'hôtel des monnoies de Paris. Avant d'en sortir, il fut curieux de voir frapper des médailles avec le balancier. L'intendant lui demanda quel timbre il désiroit. Le premier venu, répondit Pierre; et comme il étoit pressé de partir, il voulut regarder le premier l'empreinte. Quel fut son

étonnement de voir d'un côté une renommée avec ses aîles, une rivière et cette légende: *Crescit eundo*, et de l'autre, son buste très-bien fait! On s'étoit hâté de le graver, à la première nouvelle que l'on avoit reçue par la Hollande, de sa prochaine arrivée à Paris. Il s'écria transporté de joie: C'est moi, oui, c'est moi. Il fit voir cette médaille à sa suite, qui en reçut de pareilles, tant en or qu'en argent. Il garda toujours la sienne dans son cabinet; après sa mort elle a été déposée au cabinet des monnoies et médailles de l'académie des sciences.

En sortant de Paris, il remarqua au milieu d'un village un joli jardin et un homme assez bien mis qui y travailloit. Il entre et apprend, de la bouche de cet homme, qu'il est chez le curé du lieu. Il lui demanda pourquoi il se donnoit cette peine lui-même, et ne s'en déchargeoit pas sur quelqu'un de ses paroissiens.

Le pasteur lui répondit : Ils ont assez de leur travail. Ce n'est point une vue parcimonieuse qui me fait vaquer à cette besogne ; je ne manque de rien dans mon ménage. Mon emploi me laisse quelques heures de loisir pendant lesquelles je m'occupe du jardinage ; par mon économie et mon travail, et par un petit commerce de soie que je fais, je bénéficie annuellement de quelques centaines de francs : aussi ai-je planté beaucoup de mûriers dans ma cour et dans mon jardin. Pierre quitta la compagnie de cet honnête curé, enchanté de lui, mit sur ses tablettes son nom et celui de son village, et dit à sa suite, en la rejoignant : Admirez un pasteur industrieux qui gagne son vin, son cidre et de l'argent, sans négliger les devoirs de son état. A mon retour, faites-moi souvenir de cet homme estimable, afin que je le propose pour modèle à mes Popes oisifs, que je veux arracher à leur indolence, et forcer de

gagner leur pain, leur bière et leur quaff.

Rien de plus commun qu'un Souverain qui se vante de n'avoir pas d'intérêts séparés de ceux de son peuple et ne songe qu'aux siens propres. L'amour de la patrie dévoroit l'ame de Pierre. Son dévouement pour sa nation parut d'une manière non équivoque dans la lettre qu'il écrivit, du camp du Pruth, au Sénat en 1711. Son armée étoit alors enveloppée de tous côtés par celle des Turcs. Prête à périr par la famine, il ne lui restoit plus d'autre ressource que de se rendre prisonnière ou d'essayer de se faire jour au travers des nombreux bataillons qui la bloquoient. Ce dernier parti paroissoit impraticable et dénué de toute raison. Dans cette situation désespérée, le Zar chercha un Officier qui voulût se charger de sa lettre. Un Officier se présenta, qui gagna sa confiance par des promesses dans les-

quelles il montroit la plus courageuse résolution. Pierre le baisa sur le front, lui remit la lettre et lui dit : » Pars avec » la grâce de Dieu. » Cet intrépide courier fut assez heureux pour échapper à la vigilance des ennemis, et arriver dans la capitale après neuf jours de marche. Voici le contenu de cette lettre, dont l'original est conservé dans le cabinet de Saint-Pétersbourg : » Je vous donne avis, » par ces présentes, que sans avoir commis aucune faute, ni négligé aucune » des précautions nécessaires, mais sur » de faux avis qui nous ont égarés, je » me trouve, avec toute mon armée, » entouré par une armée turque quatre » fois plus forte que la mienne, privé » de vivres et de provisions de toute » espèce ; de sorte que sans un secours » surnaturel, je ne peux éviter une entière défaite, ou la captivité chez nos » ennemis. Dans ce dernier cas, vous » ne devez plus me regarder comme

» votre Zar et votre maître. Gardez-vous
» d'obéir à aucun ordre qui vous vien-
» droit de ma part, fût-il signé de ma
» propre main, jusqu'à ce que vous
» m'ayez vu en personne. Si je péris, il
» ne vous reste plus qu'une chose à faire.
» Après que ma mort vous aura été
» confirmée, choisissez, pour me succé-
» der, celui que vous en jugerez le plus
» digne. »

Devenu maître de la Livonie, il fit bâtir, vis-à-vis de Réval, capitale de cette province, une maison de plaisance, à laquelle il donna le nom de son épouse Catherine. Le terrain étoit vaste : on y traça un jardin spacieux. Lorsque les constructions furent achevées, il vint à Catharinenthal, accompagné de l'Impératrice. Il s'étonna de ce que la curiosité n'attiroit personne dans le jardin ni dans le château. Le lendemain même solitude. Il en demanda la raison à quelques sentinelles :

tinelles : c'est, lui répondirent les soldats, que nous ne laissons entrer personne. — Comment ! qui sont les balourds qui vous ont fait passer cet ordre ? — Nos Officiers. — Ces imbécilles-là s'imaginent donc que j'ai fait construire tout cela pour moi seul ? Il alla trouver sur le champ les Officiers, à qui il reprocha l'impertinence de la consigne qu'ils avoient donnée à leurs soldats, et fit publier au son du tambour, dans les rues de Réval, que tous ceux qui desiroient voir Catharinenthal, s'y promener, s'y rassembler pour des parties de plaisir, avoient toute liberté de le faire, et que la sentinelle n'y seroit que pour prévenir le gaspillage et le désordre.

Il avoit recueilli de ses voyages, une grande connoissance des mœurs, du caractère et des goûts particuliers de chaque nation qu'il avoit visitée. » A un François, » il avoit coutume de dire, il faut de

» bons appointemens; c'est un homme
» de plaisir, qui consomme dans le pays
» tout ce qu'on lui donne. A un Alle-
» mand, il les faut au moins aussi forts;
» il aime à donner à dîner, et il boit
» plus que les autres. A un Anglois, quel-
» que chose de plus; il dépense large-
» ment, et quelquefois au-delà de ce
» qu'on lui donne. A un Hollandois, il
» faut moins qu'aux autres; à peine
» mange-t-il assez pour se nourrir; il
» économise sur tout. A un Italien, il
» faut les moindres appointemens pos-
» sibles; il est si sobre de sa nature! il
» est accoutumé aux privations; il ne fait
» aucun mystère de l'argent qu'il amasse
» pour aller le dépenser dans son para-
» dis d'Italie, où il est rare. »

Pierre 1er étoit souvent parrain des enfans de ses Officiers, de ses soldats, des artistes, &c. Il ne refusa jamais ces sortes d'invitations. Après la cérémonie, il se

mettoit à table avec ces bonnes gens. Il préféroit un repas frugal aux mets les plus exquis. A l'égard des présens, il étoit chiche. Ayant, suivant l'usage, embrassé l'accouchée, il mettoit un ducat sous son oreiller, si c'étoit la femme d'un Officier : celle d'un soldat n'avoit qu'un rouble.

Il avoit contracté dès l'enfance la fâcheuse habitude de s'effrayer à la vue de l'eau, de la plupart des insectes, et de mille autres objets aussi peu redoutables. Ses convulsions le prenoient quelquefois à l'aspect, ou lorsqu'il entendoit le cri d'une espèce d'escarbot, que l'on appelle en Russie tarracane, et qui fourmille dans presque toutes les maisons. Un de ses Officiers, qu'il aimoit beaucoup, l'invita un jour à dîner dans sa maison de campagne. Pendant le repas, Pierre lui demanda s'il étoit débarrassé de ces maudites tarracanes. A peu près, répondit inconsi-

dérément l'Officier ; mais pour achever de les écarter, j'en ai toujours une clouée toute vive à la muraille. Pour compléter sa gaucherie, il accompagna ces dernières paroles d'un geste qui indiquoit l'endroit où étoit la tarracane vivante. Le Zar, qui avoit suivi involontairement le doigt de son Officier, avant qu'il eût terminé sa phrase, jette les yeux sur l'insecte qui se trouvoit tout près de lui. Il se lève furieux, applique un bon soufflet à son hôte, et décampe : tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil.

En Perse il n'y a point de bourreau en titre d'office ; lorsque l'on en a besoin, on force le premier venu à en faire la fonction. En Russie on force de même les muschicks à porter sur leur dos ceux à qui l'on fait donner le knout.

Les obligations en Perse se souscrivent de la manière suivante : le débiteur & les témoins apposent leurs sceaux tant au

haut qu'au bas d'un morceau de papier. Le premier écrit entre les deux cachets son nom, son surnom, qui est toujours le nom de son père, et la somme dont il se reconnoît redevable. Les autres écrivent leurs noms au bas du sien.

Menzikoff ne faisoit pas autrement ses cédules; mais comme il ne savoit pas signer, il se servoit d'un burin pour graver son nom. C'est peut-être ce burin qui a fourni au duc de Choiseul l'idée de cette griffe dont se servoit le feu Roi Louis XV.

Les grandes plumes noires de héron, (giga) attachées au turban du Schach, sont la marque de la souveraineté. Quelques-uns des plus grands Seigneurs de la Perse en ont aussi, et cette distinction est un témoignage de la plus haute faveur à la Cour. Ce qui distingue le Schach de ses Ministres et autres favoris, c'est

qu'il porte ses plumes à droite, et ceux-ci à gauche.

Lorsque les juifs vinrent supplier le feu Roi de Prusse Frédéric II, de leur permettre de porter l'épée; volontiers, Messieurs, leur dit-il, pourvu que vous la portiez du côté droit et nous autres du côté gauche.

On voit depuis la ville de Derbent jusqu'à la mer Caspienne les ruines d'une grande muraille, qui étoit flanquée par intervalles de hautes tours. Ces tours et la muraille étoient construites avec des pierres et des coquillages veinés, et si bien jointes ensemble, qu'elles semblent ne faire qu'un bloc de marbre. Les rochers autour de la ville sont des mêmes matières. Néanmoins les bords de la mer Caspienne n'offrent nulle part de pareils coquillages. Une tradition constante parmi les Persans attribue à Alexandre le grand la construction de cette fameuse muraille.

Serai, mot persan, qui veut dire grande maison, auberge, a produit le mot russe *sarai*, qui a à peu près la même signification. Ainsi *carawan-serai*, littéralement rendu, ne présente pas d'autre idée que celle d'une *hôtellerie* destinée à recevoir les *marchands* qui voyagent *par troupes*. Les Turcs ont adopté le mot *serai* pour désigner la demeure particulière de leurs femmes, d'où est dérivée chez les François l'expression *sérail* et chez les Italiens celle de *seraglio*.

Basar, grande place de marché. Il est remarquable que ce mot est connu de tout l'Orient, a été introduit dans tous les lieux qu'ont parcourus les Tatares, et signifie partout place de marché.

Ambar, en langue Russe, chambres des vivres ou des provisions. Ce mot est tiré de la langue Tatare, dans laquelle ils signifie fosse profonde et remplie des vivres.

Les Tatares savent si adroitement déguiser l'entrée de ces fosses, qu'il est impossible d'en découvrir la moindre trace.

Jam, en Russie, maison de poste : *jamskoi cancellarie*, chancellerie de la poste aux chevaux. Ceux qui voyagent par ordre de la Cour, sont obligés de prendre dans cette Chancellerie un passeport, sur lequel est fixé le nombre de chevaux que l'on doit leur donner. La même expression, la même signification, et cette manière d'expédier les couriers du Gouvernement, se retrouvent chez les Tatares, qui les avoient empruntées des Chinois.

Les Russes qui voyagent par ordre de la Cour, sur les frontières de la Sibirie, où l'on ne rencontre personne qui sache lire, sont munis d'une espèce de passeport particulière. Ce sont des cordes passées à travers du sceau, et auxquelles on fait des nœuds, de sorte que les maîtres des postes, pour connoître le nombre

de chevaux qu'ils doivent fournir, ne font que compter les cordes et les nœuds.

Baskakoff est aujourd'hui le nom d'une des meilleures familles Russes. La Russie, comme on sait, a été long-temps sous le joug des Tatares; leur Chan envoyoit chaque année dans toutes les provinces, des Baskaks, gens chargés de percevoir sur les sujets Russes le tribut pour le rachat de leurs vies ; d'un de ces percepteurs est issue la maison des Baskakoff, qui n'a fait qu'ajouter une terminaison Russe au nom Tatare.

Les Tatares mahométans en Russie sont adonnés à toutes sortes de pratiques superstitieuses. Ils pendent au cou de leurs enfans la figure d'une main ouverte. La même figure est peinte sur les maisons et les vaisseaux turcs, comme le plus excellent préservatif contre la malignité de l'œil des enchanteurs. Cela vient pro-

bablement de la fatalité malheureuse qu'ils attachent au nombre cinq. Ils emploient l'expression de *cinq doigts* comme une imprécation ou un défi à un ennemi peu redoutable. Ils ont toujours quelques passages de leur coran, fourés sous leurs bonnets, ou placés sur la poitrine, à la manière des phylactères des Juifs. Ils sont si persuadés de la vertu de ces rouleaux de papier contre les sorts, les maladies & toute espèce d'accidens, qu'ils en attachent au cou de leurs chevaux et de leurs bestiaux. Ils font usage d'un grand nombre d'autres amulettes dans leurs maladies, qu'ils ne manquent pas d'attribuer aux magiciens, ou plus souvent aux *Jénounes*, esprits qui tiennent le milieu entre les anges et les diables; ils immolent un coq, un mouton ou une chèvre; ils enterrent la victime après en avoir bu le sang. Quelquefois ils en brûlent les plumes, la laine ou le poil, et jettent les cendres aux vents.

Les Mogols ont une espèce d'amulettes qui est peut-être unique dans le monde; ce sont les excrémens de leur grand Lama, qui, à les entendre, sont doués de la plus grande vertu, pour écarter tous les genres de maux qui affligent l'humanité. Ils les renferment dans des sachets qu'ils suspendent autour de leur cou, comme la plus précieuse relique.

Lorsqu'un mogol meurt, on peint ses esclaves, ses chevaux, son argent et tous les effets qui lui appartenoient, sur un morceau de papier que l'on met avec le cadavre sur le bûcher, et cela afin qu'il jouisse dans l'autre monde de toutes les propriétés qu'il avoit ici-bas.

Pierre Ier se défioit singulièrement des alchymistes et de tous les charlatans. Il examinoit avec la plus scrupuleuse précaution tous les projets qui lui étoient présentés, et appeloit toujours des savans

er des artistes, pour l'aider de leurs lumières. Falloit-il hasarder des épreuves coûteuses, il faisoit les avances. Si les essais étoient jugés bons, il récompensoit l'auteur par un présent magnifique, ou lui offroit une place dans son service; lorsqu'ils ne réussissoient pas, il prenoit volontiers la peine de démontrer l'insuffisance des plans et des projets, et ne laissoit pas de reconnoître la bonne volonté vraie ou supposée de l'auteur par un cadeau, ou si c'étoit un étranger, en lui donnant une somme pour les frais de son retour. Dans une circonstance pareille les grands de la Cour blâmoient sa conduite: c'est peut-être un fort honnête homme, disoit-il, dont l'intention étoit droite, et qui vouloit me rendre un service.

Les Russes avoient conservé sous le règne de Pierre Ier l'usage de se prosterner à l'aspect du Zar. Les rues de la nouvelle capitale n'étant pas encore pavées,

c'étoit une pitié de voir ces malheureux se vautrer dans la boue sous un des climats les plus froids du nord, et en sortir avec des habits couverts de fange et le visage le plus hideux. Il avoit beau leur représenter qu'il n'étoit point flatté de cette marque de leur soumission, leurs vieilles habitudes l'emportoient sur leurs souffrances et la bonté du Prince. A la fin, désespérant de gagner les esprits par ses remontrances et ses instructions, il fit publier une ordonnance qui prononçoit la peine irrémissible du knout contre tous ceux qui se prosterneroient.

Il ne connoissoit pas la rancune, vice des petits esprits : bien différent de ces indolens despotes, dont la faveur et la haine dépendent d'un caprice ou de la séduction de ces lâches tyrans, et qui se font un principe de ne rendre jamais leur intimité à un Ministre disgracié, et de ne point révoquer une sentence in-

juste, dans la crainte de passer pour inconséquens; crainte qu'ils n'auroient pas, s'ils ne se rendoient justice à eux-mêmes. Pierre ne faisoit jamais grâce, mais il savoit apprécier les fautes, et proportionner les peines. Il étoit impassible comme la loi, et comme elle il ne distinguoit plus un homme coupable, mais puni, de celui qui étoit resté innocent. Il étoit extrêmement sévère sur l'article de la police. Allant un jour en chaise avec le comte Dévière, maître de police, au palais du comte Golowin, proche le canal de la Moika, il fut arrêté sur le pont par le dérangement des planches qui obstruoient le passage. Le denschik du Zar descendit pour rassembler les planches; Dévière et le Zar lui-même en firent autant. Celui-ci réprimanda le maître de police sur son manque de surveillance dans la partie des chemins et ponts publics, lui donna une volée de coups de canne, remonta dans sa chaise, et lui

dit : reprends ta place, frère, tout comme s'il ne s'étoit rien passé auparavant entre eux.

Étant un jour à la campagne, il fut invité à la chasse de l'ours par un gentilhomme qui en étoit grand amateur. Allez, lui dit-il, chasser vos ours; pour moi, aussi long-temps que j'aurai à poursuivre mes audacieux ennemis du dehors, et mes sujets sauvages et rébelles, je m'abstiendrai de ce plaisir.

Il avoit amené de Hollande un maréchal, qui excelloit à faire des ancres. Celui-ci, moyennant de gros appointemens, s'étoit engagé à instruire quelques jeunes gens du pays. Un de ses élèves s'étoit tellement appliqué, et avoit fait tant de progrès dans le métier, que le maître le proposa au Zar pour être premier garçon de l'atelier, et demanda pour lui une augmentation de paye. Pour le premier point, soit, dit le Zar; quant

au second, il faudra s'assurer auparavant de ce qu'il sait faire. L'apprenti, ennuyé des retards qu'on lui faisoit éprouver, présente à l'Empereur une requête, dans laquelle il lui expose qu'il possède son métier assez pour l'enseigner aux autres, et tout aussi-bien que le maître, que l'on peut congédier; et qu'en haussant ses appointemens, l'Empereur économisera une forte somme. Pierre, indigné, jeta la requête au nez du jeune suppliant: est-ce là, lui dit-il, la reconnoissance que tu dois à ton maître, à ton bienfaiteur, à celui qui non-seulement t'a donné une bonne instruction, mais qui te recommandoit encore auprès de moi? il n'aura jamais son congé, mais toi, tu n'auras pas de sitôt l'augmentation d'appointemens sur laquelle tu comptois. Et se tournant vers sa suite: que l'on lui donne sur le champ les battoges, et qu'on le transfère dans un autre atelier. La conduite du Zar en cette conjoncture fut sans doute

bien

bien sévère : cette faute du jeune apprenti prenoit sa source moins peut-être dans un fond d'ingratitude, que dans cette jalousie qui anime à un égal degré tous les Russes contre les étrangers. Pierre envenima lui-même cette jalousie par les honneurs et les dons qu'il prodigua à tous ceux qui n'étoient pas ses sujets, tandis que ces derniers n'essuyoient que des refus et des mépris. En modérant la peine qu'il vouloit infliger au jeune maréchal, il devoit encore récompenser son industrie et ranimer son activité. Que sera devenu cet artisan? Esclave dans son pays par les lois civiles, n'osant en sortir par un scrupule religieux, il se sera livré au désespoir et à tous les désordres qui peuvent en être la suite. L'administration en Russie ne se dirige pas aujourd'hui à cet égard sur de meilleurs principes. J'ai vu nombre de Russes désespérés du peu de cas que l'on faisoit de leur talent, et de ce qu'il ne leur procuroit

aucun avancement; je les ai entendus dire dans leur dépit : eh bien, je m'enivrerai jusqu'à ce que la mort m'enlève. Ressource bien triste et bien affligeante pour le Gouvernement.

Dans une autre circonstance Pierre Ier sembla se relâcher de sa sévérité naturelle. *Daas*, capitaine d'un bâtiment Hollandois, le premier qui entra dans Cronstadt, dans le temps que l'on y transféroit le commerce d'Archangel, et où, le double port n'étant pas encore achevé, les vaisseaux de guerre et marchands étoient pressés les uns contre les autres, brisa le fallrip (1) d'une frégate Russe. Le Lieutenant qui se trouvoit avoir le commandement de cette frégate, l'injuria, le mit aux arrêts, lui demanda une forte somme par forme d'amende, et envoya sur son bâtiment des soldats et des matelots Russes. Le Hollandois, qui avoit offert

(1) Espèce d'échelle avec laquelle on monte dans les vaisseaux.

de réparer tout le dommage, sentant que la brutalité du Lieutenant étoit à l'épreuve de toutes les manières polies et soumises, alla se plaindre directement au Zar. Il en reçut le plus obligeant accueil, et Pierre ayant entendu le récit circonstancié du désagrément qu'on lui faisoit éprouver, l'emmena dans sa chaloupe à Cronstadt, où il vérifia son rapport, qui fut trouvé juste dans tous les points. N'as-tu pas honte, dit-il ensuite au Lieutenant, de traiter ainsi des Capitaines étrangers, quand tu vois que je les comble de caresses, et que je n'épargne aucun moyen de les attirer dans mon nouveau port? fais sortir à l'instant les soldats et les matelots Russes du bâtiment Hollandois. Son Capitaine t'offre le remboursement de ce que coûtera la réparation de ton fallrip, et tu as assez peu de pudeur pour exiger dix fois plus! Qu'une pareille injustice me soit dénoncée à l'avenir, tu verras comme je saurai la ré-

primer. Donne actuellement tes ordres pour que le fallrip soit raccommodé, et cela sous trois heures. Pierre, dans l'intervalle, alla visiter différens travaux de Cronstadt et des alentours, et revint exactement trois heures après. Il ne manquoit plus que la couleur au fallrip. Fais le peindre incontinent, dit-il au même officier; mais désormais, si tu ne veux encourir ma disgrace, sois plus équitable et plus gracieux en toute rencontre avec les Capitaines qui portent un autre pavillon que le nôtre, et généralement avec tous les étrangers. Il est probable que ce Lieutenant avoit quelque mérite, et, pour avoir été traité si doucement par l'Empereur, il falloit qu'il lui fût bien nécessaire.

A l'ouest de l'Irtisch et à soixante werstes d'Ust-Kamenno-Gorsk, on rencontre dans le désert de la horde des Cosaques les ruines d'un couvent appelé

Ablai-kit ou *Ablai*, ainsi que le ruisseau qui en est distant d'une werste. Un Prince Kalmak du même nom, et de la tribu des *Coschots*, avoit fait de ce couvent, vers le milieu du dernier siècle, un temple où ses idoles étoient déposées. Il fut chassé de ce territoire par les guerres inteſtines des Kalmaks, vers l'an 1671. Ce couvent consistoit en quatre bâtimens, dans l'un desquels on aperçoit les traces d'un foyer. Autour de ces bâtimens règne une muraille haute de vingt-sept pieds, épaisse de vingt-un, construite avec des éclats de rochers, et interrompue dans un endroit par un rocher qui joint les deux extrémités. Les côtés du sud et de l'est ont chacun une porte. La première conduit à deux bâtimens qui n'ont pas d'autres fondations qu'un roc très-élevé. L'un de ces bâtimens n'offre dans l'intérieur qu'une grande salle, dans laquelle sont deux fourneaux étroits par le haut et par le bas, et ayant

dans la partie inférieure deux ouvertures, l'une desquelles servoit à verser les choses liquides, l'autre recevoit le soufflet. Cette salle, ainsi que l'autre corps de logis, paroissent avoir été destinés à fondre et à forger les métaux dont les mines abondent aux environs et dans toute cette contrée. La montagne de *Ploskaja-Gora*, sur les bords de la rivière d'*Uba*, recèle le plus excellent cuivre. Les mines en sont à découvert. Celles de la montagne de *Pichtowa*, un peu au-delà de la rivière d'*Alci*, produisent le même métal de pareille qualité. Elles s'étendent à une longue distance sans interruption. Leur exploitation rapporte douze pour cent. Plusieurs de ces mines ont été ouvertes par les anciens habitans, qui, par ignorance ou par indifférence, les ont laissées, après en avoir tiré les parties les plus aisées à détacher de la superficie. Plus loin vers le sud-ouest, se trouvent plusieurs autres

montagnes, telles que la *Polywanka*, la *Woskresenskaja-Gora*, la montagne *des Serpens*, remplies du meilleur argent et de cuivre de toute espèce. Toutes ces mines renferment encore beaucoup d'or natif, qui s'étend en veines, et en forme de feuilles épaisses et de grains, dans les intervalles qui les séparent et à la surface. Les autres montagnes que l'on rencontre jusques à la rivière de *Busk-Turma* ne sont pas moins fécondes. Le pays renfermé entre l'Istisch et l'Oby, offre partout des mines très-précieuses, et si considérables, qu'il faudroit plusieurs siècles de la plus active exploitation, pour les épuiser. Tels sont les canaux qui portent en Russie tant de trésors.

Dans ce même couvent d'Ablai on a trouvé une grande armoire ou bibliothèque, avec des tablettes les unes au-dessus des autres. On y serroit probablement les livres Taugutains et Kalmaks, qui sont aujourd'hui dispersés dans les bâtimens.

Les livres en langue Taugutaine sont la plupart de papier bleu poli, avec des caractères blancs ou en or, et tracés comme avec un pinceau. Les caractères Kalmaks sont tout rouge ou noir, et le papier en est blanc et très-épais. Outre ces livres Taugutains et Kalmaks, on en a découvert un grand nombre d'autres petits, avec des morceaux de bois de la forme d'un quarté-long et peints en noir, qui font présumer que ces livres ont été imprimés. On a déposé dans la bibliothèque du Roi à Paris, une de ces planches d'imprimerie. Ce qu'il y a de plus remarquable après les livres, sont les tableaux en détrempe et bien conservés de quelques Saints ou Dieux, qui y sont représentés couchés à la manière des Orientaux, avec une couronne d'or rayonnante autour de la tête. Quoique une grande partie de ces livres et de ces peintures ait été enlevée, ce qui reste feroit encore la charge de vingt chariots.

Pierre Ier reçut un des premiers des échantillons de ces trésors. Il desiroit ardemment de connoître le véritable sens de ces écrits. Il les envoya à l'abbé Bignon, Bibliothécaire du Roi de France, en le priant de les confier à quelque savant qui les interprêteroit. L'abbé Bignon s'adressa à l'interprête du Roi, Fourmont, qui entreprit ce travail. Celui-ci y reconnut le langage Taugutain ou Mandschoure. Il y donna une sérieuse et longue application, dont le fruit fut une traduction, qui ne leva pas tous les doutes du Bibliothécaire, et ne satisfit pas toute la curiosité du Zar. Pierre ne l'en récompensa pas moins généreusement de ses peines, et se consola en disant : Si cette explication n'est pas fidelle, elle est du moins ingénieuse.

Long-temps après la mort de Pierre Ier, et de Fourmont (sous le règne de l'Impératrice Anne), quelques Russes se trouvèrent à Saint-Pétersbourg, qui, après

avoir appris pendant seize ans à Pékin les langues Chinoise et Mandschoure, reconnurent aisément sur les rouleaux du couvent d'Ablai, les caractères et la langue des Mandschoures, et en firent une traduction qui diffère totalement de celle de Fourmont. On les conserve toutes deux dans la bibliothèque de l'académie des sciences de S. Pétersbourg.

Si les successeurs de Pierre Ier avoient eu les mêmes goûts que lui, s'ils l'avoient imité dans la recherche qu'il faisoit des curiosités dans les sciences et en tout genre; on auroit aujourd'hui à Saint-Pétersbourg un immense cabinet de raretés. Après avoir accordé la paix à la Suede en 1722, il tourna ses armes contre la Perse. En passant par Casan, il apprit qu'à 10 ou 12 werstes de là étoient les ruines de l'ancienne Bulgar. Il interrompit l'ordre de sa marche pour les aller voir. On remarqua qu'il ne pouvoit se

laisser de les considérer. Il fit copier exactement et traduire en Russe les différentes inscriptions qui s'y trouvent tant en langue Arménienne qu'en langue Arabe, et le tout fut déposé dans son cabinet à Saint-Pétersbourg. Comme il s'étoit aperçu que les monumens de cette ville célèbre dépérissoient entre les mains des nouveaux Bulgares, qui n'en connoissoient pas le prix, et risquoient d'être incessamment anéantis, il écrivit, en arrivant (juillet 1722) à Astracan, au Gouverneur de Casan, pour lui intimer l'ordre de choisir, sans perte de temps, une quantité suffisante de maçons et autres ouvriers, qu'il pouvoit de tout, et envoyer à Bulgar, pour rétablir et étançonner les ruines. Il le chargeoit de veiller soigneusement à l'exécution des ouvrages, et de les faire visiter tous les ans, pour prévenir le moindre accident.

Sous le règne de l'Impératrice Anne,

le Baron de Korff, Directeur de l'Académie des sciences, le même qui fut depuis Ambassadeur de Russie à la Cour de Dannemarck, avoit rassemblé une bibliothèque immense et assez bien choisie. De concert avec le Duc de Biéron qui étoit alors à la tête des affaires, il avoit fait venir de Leipsik le professeur Kehr, qui étoit versé dans les langues Orientales. Ce savant avoit fait une étude particulière de différentes monnoies des anciens Califes trouvées en Russie, et traduit divers manuscrits Arabes de la bibliothèque de l'Académie. Mais, disgracié de la nature, et déjà valétudinaire lors de son arrivée à Saint-Pétersbourg, il ne put s'attirer toute la considération que méritoient ses talens. Il acheva de se ridiculiser en perdant tout-à-fait de vue l'objet de sa mission, et en se livrant à des projets bizarres plus dignes d'un charlatan que d'un académicien. Plusieurs de ses projets; celui entr'autres de l'expul-

sion des Turcs de l'Europe, lui valurent de l'argent. Un jour, il en présenta un de cette espèce à l'Impératrice, qui en rit aux larmes avec toute sa Cour. Cette Princesse lui dit qu'elle vouloit lui en marquer sa reconnoissance par un présent de 500 roubles en cuivre, à condition qu'il les porteroit le long du jardin jusques au grand chemin; ce qu'il fit au grand étonnement de la Cour, que cette plaisanterie divertit beaucoup.

Après la mort du Baron de Korff, le Grand-duc acheta sa bibliothèque de ses héritiers. C'est la même que l'on appelle aujourd'hui la bibliothèque du Grand-duc.

Le vaste empire de Russie abonde en curiosités naturelles. A trente werstes de Kislar, auprès des montagnes de Czerkassie, se trouve un puits de la profondeur de quatre brasses, duquel sort continuellement une eau bouillante, qui est

reçue dans un bassin de pierre, et de là se décharge dans la rivière de Terek avec assez de force pour faire tourner un moulin. La hauteur de la chute dans la rivière est de trente brasses. Les Tatares, qui attribuent aux bains pris dans cette eau la plus grande efficacité pour toutes sortes de maladies, en détournent une partie par des rigoles qui la conduisent dans des citernes.

Tout près de la colline d'où jaillit cette eau, on voit sept sources de la même espèce. L'alun paroît entrer dans la composition de l'eau de l'une de ces sources, qui est extrêmement âcre et astringente.

Un peu plus loin la terre présente plusieurs ouvertures qui fournissent un sel pur et transparent, lequel fond sur le champ dans la bouche, et y cause un léger picotement.

A une demi-lieue à l'ouest de cette colline sont sept puits de naphta, dans

lesquels les sangliers aiment à se baigner. Les Tatares y puisent de quoi entretenir leurs lampes et graisser les roues de leurs chariots.

Il y a en Sibirie une espèce d'animal qui tient à la fois des brebis, des chèvres, des daims et des chamois sauvages. Les Russes l'appellent *stepennoi-baran* (agneau des déserts). Les anciens l'appeloient *musimon*, et les indigènes lui ont donné le nom d'*argal*, par allusion à ses cornes qui sont aussi recourbées que celles des béliers. Il ne faut pas confondre cet argal avec le même mot usité chez les Mogoles et certains peuples des déserts, où il signifie fiente de cheval (5). Le stepennoi-baran n'a pas de laine, mais des poils, comme les daims. Ces poils pourroient devenir une branche de commerce importante; ils sont propres à faire un excellent camelot. Aucun Russe ne s'est

(5) Ce fumier leur tient lieu de bois à brûler.

encore avisé d'en manufacturer la moindre étoffe; il est vrai que l'on n'a pas en Russie de manufactures de cette espèce. Mais l'exportation de cette matière crue seroit encore un article considérable. A l'égard des cornes, qui lui couvrent presque tout le dos, elles sont creuses, et d'une telle grosseur, qu'un renard y entreroit. Elles ne tombent jamais d'elles-mêmes, comme le bois du cerf. Celles que l'on trouve éparses dans les déserts, attestent seulement la violence des combats que ces animaux se livrent dans la saison où le mâle recherche la femelle. Celle-ci porte le même ornement. Malgré son poids énorme (6), ils sont très-légers à la course. On en rencontre encore dans les déserts des Kalmaks et des Mogols, à la source des rivières d'*Irtisch*, d'*Ob* et de *Jenisey* et vers la jonction de celles de *Schilka* et d'*Argur*.

(6) Le poids ordinaire de ces cornes est de 40 à 60 livres.

Les

Les femmes Tatares se décorent d'une petite boëte d'argent pendue au côté droit, et attachée à une chaîne de même métal, ou à un ruban qui passe en forme de bandoulière par-dessus l'épaule gauche. La boëte s'appelle *aïkal;* la boëte et la chaîne ensemble *aikal-ban.* L'aikal renferme communément des proverbes ou des maximes extraites du Koran. Les Tatares coquettes l'ornent de franges. Les femmes pauvres se contentent de porter de la même manière un sachet qui contient des aiguilles et du fil.

Achun en Bucharie, signifie un lettré de la première classe, c'est-à-dire quelqu'un qui possède parfaitement sa langue maternelle, et a une teinture des langues Arabe et Persane. Telle est l'idée que les Buchariens se forment du mérite et de la perfection littéraires. Leur littérature est très-bornée. Quoi qu'il en soit, les auteurs qui ont cru sur parole que

l'achun étoit le chef du clergé, ou que ce mot désignoit un homme revêtu de quelque dignité ou emploi, ont été induits en erreur. Le premier venu qui sait un peu de Persan ou d'Arabe, prend lui-même cette qualité d'achun. Ceux qui ont confondu les *gazi* avec l'achun, n'ont pas moins erré. Les Tatares appellent gazi ceux d'entre leurs pairs qu'ils ont établis juges au spirituel et au temporel, et encore tous ceux qui ont porté les armes contre les peuples d'une religion différente de la leur; ce que nous nommions autrefois *croisés*.

Les *Jakutes* donnent le nom d'*aiun* à leurs *Schamanes* ou sorciers, et les Abessiniens celui d'*Abuna* à leur Patriarche ou chef spirituel. Je pense que ces mots d'achun et d'agun sont Arabes ou Ethiopiens d'origine.

Un paysan de Saint-Pétersbourg prédit un jour de printemps, qu'au mois de sep-

tembre suivant il y auroit une inondation telle que les eaux surpasseroient la cime d'un vieux chêne qui étoit planté entre la Newa et l'église cathédrale de la forteresse (7). Cette prophétie causoit tant d'épouvante, que chacun songeoit déjà à chercher un asile contre le déluge. Pierre Ier voyoit avec chagrin la plupart des habitans de sa nouvelle capitale, résolus de l'abandonner au premier jour. Il soupçonnoit quelque intrigue parmi les grands de sa cour ou quelques gens du peuple ennuyés de vivre loin de leur patrie. Il voulut remédier au mal dès sa naissance. Le premier expédient dont il s'avisa, fut de faire abattre l'arbre qui rappelloit des idées de torrent et d'inondation. Il crut sans doute que le peuple se figureroit un moindre malheur en n'envisageant plus la hauteur de l'eau

(7) La ville de Saint-Pétersbourg a une autre cathédrale.

178703A

qu'à celle du diamètre d'un tronc d'arbre. Par les interrogatoires qu'il fit subir à plusieurs personnes, il parvint à découvrir l'auteur de la prédiction dans un de ces paysans transférés de l'étranger et répandus dans les villages fennois. Il fit enfermer cet inspiré dans la forteresse. Vers la fin du mois de septembre, ce devin fut amené sur la place où étoit encore le chêne, monta sur un échaffaud dressé exprès, et, en présence de tout le peuple, que le Zar avoit fait assembler, reçut cinquante coups de knout. Cette exécution fut suivie de la lecture d'un discours propre à corriger la pernicieuse crédulité du peuple, et à le prémunir contre les pièges de toutes les espèces de jongleurs. Pierre n'ignoroit pas que l'événement prédit par le paysan étoit dans l'ordre des choses possibles; plusieurs exemples (8) pouvoient le lui

(8) La dernière inondation a été terrible. Elle a duré 24 heures, et les habitans de Saint-Pétersbourg

faire appréhender : mais il étoit loin de croire qu'il fût donné à aucun mortel de le pressentir.

On lui avoit beaucoup vanté un *Strepts-chei* (avocat). C'étoit, lui disoit-on, l'homme le plus savant et le plus intègre de la Russie ; il connoissoit parfaitement les lois et les anciens usages de l'empire ; aucune erreur des juges ne lui échappoit ; il disoit lui-même, ajoutoit-on, qu'il aimoit mieux perdre légalement un procès, que de le gagner injustement, et que, lorsqu'un client lui expliquoit sa cause avec toutes les circonstances, s'il ne la trouvoit pas bonne, il ne s'en chargeoit pas. Pierre le fit venir pour le sonder, et s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui avoit faits. Il lui trouva en effet beaucoup de jugement, un grand sens et des connoissances

---

s'attendoient à chaque instant à voir toutes les maisons s'écrouler.

très-étendues. Bref, il en fut si content, qu'il lui offrit la place de gouverneur de Nowgorod, en lui disant qu'il croyoit faire un cadeau à cette ville, en lui donnant un pareil magistrat. Notre homme répondit à ce compliment, et alla prendre possession de sa nouvelle dignité. Peu d'années s'étoient écoulées depuis sa promotion au gouvernement de Nowgorod, et déjà l'on portoit au Zar des plaintes de ses exactions. Pierre les attribua d'abord à l'envie. A la fin elles furent si multipliées, qu'il crut devoir les vérifier. Après en avoir acquis la conviction, il se transporta chez le gouverneur, et, la canne à la main, lui demanda compte de sa conduite, » Sire, » lui dit-il avec une ingénuité apparente, » mes appointemens sont si modiques » qu'ils ne me suffisent pas pour vivre, » et, malgré les dettes que je contracte, » je suis hors d'état de pourvoir à la » subsistance de ma femme et de mes

» enfans. Cette profonde misère, je vous
» l'avouerai, m'a disposé à recevoir des
» présens. — Quel traitement te faudroit-
» il donc, pour pouvoir te passer de
» présens? — Le double au moins de
» celui que vous m'aviez précédemment
» accordé. — Alors tu ne te livreras
» plus à la concussion? — Je vous le
» promets, Sire, et, si je manque à ma
» parole, je me soumets aux peines les
» plus sévères. — Allons, j'oublie le
» passé. Je double tes appointemens, et
» j'y ajoute encore une moitié. Comporte-
» toi donc mieux à l'avenir. J'en ai ta
» promesse, et tu peux compter que,
» si tu ne la remplis pas fidèlement, je
» te fais pendre. Tiens-toi pour averti.«
Le gouverneur pendant quelques années fut timide; ensuite, s'imaginant que la convention étoit sortie de la mémoire du Zar, il se laissa de nouveau entraîner à l'appât de l'avarice. Les plaintes recommencèrent. Une commission fut nommée

pour les examiner, et les exactions furent prouvées. Pierre lui fit dire que, puisqu'il n'avoit pas gardé sa parole, il se croyoit obligé de tenir la sienne, et il le fit pendre aussitôt.

Pierre Ier, en allant pour la seconde fois en Hollande (1716), arriva vers midi à Wittenberg en Saxe. Voulant mettre à profit le court moment pendant lequel on prépareroit son dîner, il demanda au cabaretier chez lequel il étoit descendu, ce qu'il y avoit de curieux à à voir dans la ville. Celui-ci lui indiqua le vieux château des Électeurs, le tombeau du docteur Martin Luther dans la cathédrale, et sa maison avec son cabinet. » Je » serai charmé, dit le Zar, de visiter » tout ce qui rappelle la mémoire de » cet homme fameux qui a attaqué le » Pape avec autant de courage que de » lumières «. Il admira dans la cathédrale un bas-relief où il est représenté de

grandeur naturelle, et s'écria en sortant, » il a bien mérité cet honneur «. Dans le cabinet de Luther, il considéra longtemps une grande trace d'encre imprimée sur la muraille. Les Wittenbergeois qui l'accompagnoient, lui rapportèrent la tradition aussi respectée qu'ancienne, suivant laquelle le diable apparoissoit à Luther, pour le déconcerter au milieu de son travail, et le docteur se servoit, en forme d'exorciseur, de son encrier qu'il lui jettoit à la tête, d'où provenoit cette trace d'encre qui étoit, ajoutoient-ils, *ineffaçable*. Pierre partit d'un grand éclat de rire, et leur dit ensuite : » Comment le diable peut-il apparoître à un » homme sensé, et surtout à un homme » doué d'une raison aussi sublime »? Ayant remarqué un grand nombre des noms écrits sur le mur avec du crayon, et qu'on lui dit être les noms des curieux qui étoient venus voir le cabinet, il tira de la craie de sa poche, et apposa

aussi sur le mur sa signature *Pitr.* Cette signature *Pitr* a été enchâssée dans un morceau de fer blanc de 7 à 8 pouces de circonférence, enfoncé dans le mur, et recouvert d'une grille, au travers de laquelle on peut la lire.

Cette cathédrale de Wittenberg fut détruite dans la dernière guerre que se firent Fréderic II, Roi de Prusse, et l'Impératrice Marie-Thérese. La ville et l'université manquoient de fonds pour la faire réédifier ; l'Électeur de Saxe ne vouloit point contribuer aux frais de cette reconstruction. Les membres de l'université demandèrent par une requête, à l'Impératrice Cathérine II, la permission de faire une quête dans ses états, et principalement dans les provinces conquises, où la profession de la religion Luthérienne leur faisoit espérer que le produit de cette quête seroit plus considérable.

La requête me fut adressée par leur compatriote M. *Model*, l'un des premiers apothicaires de la cour, avec prière de l'appuyer de tout mon pouvoir. L'Impératrice leur fit délivrer par le Collège de justice une ordonnance conforme à leurs vœux. Elle y ajouta une somme d'argent prise sur sa cassette, que je leur fis passer avec un présent du Grand-duc son fils. Ces Messieurs reconnurent la bienfaisance de Cathérine par un diplôme que je lui remis, et dans lequel ils eurent la galanterie d'instituer cette Princesse *Doctorem atque Magistram Artium liberalium* (docteur et maîtresse des arts libéraux).

Pierre Ier n'aimoit pas à être entouré d'une foule de valets, quand il étoit à table. S'il se trouvoit seul avec son épouse Cathérine Ire, quelques femmes de chambre des plus affidées et un jeune

page faisoient seuls le service. Lorsqu'il admettoit un Ministre ou un Général d'armée, ou un Officier de marine, à l'honneur de manger avec lui, les femmes de chambre étoient remplacées par Velten, premier maître d'hôtel, un Danschik et un ou deux pages de plus. Dans tous les repas, les domestiques, après avoir servi le dessert et placé une bouteille devant chaque convive, se retiroïent. On ne lui vit jamais de laquais que dans les festins publics. » Je hais, » disoit-il un jour au baron de Marde- » felt, ces spectateurs qui m'ôtent toute » liberté quand je me divertis, qui ne » sont bons qu'à épier toutes mes actions » et jusqu'au moindre geste ; qu'à tenir un » catalogue de ce qu'on mange et de ce » qu'on boit ; qu'à écouter en silence et » interprêter faussement tout ce qu'on » dit, et à le rapporter comme ils l'ont » entendu. «

Le Wolga étoit autrefois appelé par les Huns et les Turcs, *Atel*, *Edel*, *Etil*; mots qui dans la langue des Tatares de Casan et des *Tschuwasches*, ne signifient pas autre chose que la grande rivière. Wisla dérive évidemment d'Isla (rivière), nom que les anciens Prussiens donnoient à la Vistule, autrement et mieux appelée Wisla.

Arak, ce sont les premières gouttes d'eau-de-vie que les peuples payens de la Sibirie distillent du lait de leurs jumens. Ce mot vient originairement de l'Inde, où il signifie simplement eau-de-vie de ris. Les Tatares ont une foule d'autres mots qu'ils ont empruntés des Indiens, en même temps que leurs coutumes, leurs dogmes et leur manière de vivre.

Burchan est le nom que les Kalmaks

et les Mogoles donnent d'abord à Dieu, ensuite à toutes les idoles qui, suivant leurs idées, représentent quelque chose de divin. Les Mogoles ont beaucoup de vénération pour un de leurs Burchans composé d'un métal jaune, haut d'un demi-pied, qui porte sur son sein un petit pot plein de pièces du même métal. Celui-là, c'est le fils de Dieu; ce fils chéri, que Dieu lui-même a envoyé chez les humains pour les instruire, et qui est ensuite remonté au Ciel. Le pot, à les entendre encore, est l'emblême de la vie que menoit sur la terre le fils de Dieu, qui ne se substantoit qu'avec ce que les gens charitables et les bonnes femmes lui offroient, et qui a promis abondance et joie complete à tous ceux qui remplissoient son pot. Toutes les religions ont une analogie et des rapports singuliers entre elles. Ces Burchans ont de longs bouts d'oreilles percés, sont revêtus d'habits magnifiques, et renversés

à terre, les jambes écartées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous, à l'exception du Dalai-Lama et de quelques simulacres de prêtres, ont un visage de femme.

Les Burætes ou Bratski en langue Russe, sont cette nation qui habite tout le territoire autour du Baikal et des rivières de l'Angara et de la Léna, depuis *Udinskoi-Ostrog* jusqu'à la ville de *Nertschinsk*.

Leurs prêtres sont institués pour prédire l'avenir, retrouver les choses égarées ou volées, indiquer les voleurs, guérir les malades, régler les offrandes et battre souvent et bien fort leur caisse magique. Ils ne doivent vaquer à leurs mystères qu'une fois par mois; ils choisissent ordinairement le temps de la nouvelle lune. Alors ils vont à la cabane destinée aux fonctions de leur état. Au milieu de cette cabane est une écuelle remplie d'eau, pour

y tremper une herbe avec laquelle ils font leurs aspersions. Ils courent ensuite dans la cabane, portant une certaine herbe dans leurs mains, qu'ils tiennent toujours élevées, et en criant continuellement: *Dshi*, *Ejo*, *Jojo*, avec force grimaces et contorsions, qui aboutissent à de véritables convulsions, que les anciens appelloient inspiration, saint enthousiasme, et à une perte totale de la raison. Voilà le moment de les interroger. Ces peuples ont aussi des prêtresses, qu'ils appellent *Udugun ;* les prêtres se nomment *Bœ*. Cette dénomination semble être la même que celle de *Fœ*, fameux fondateur de la société des Schamans. Car la lettre F n'entre pas dans l'alphabet des Mogoles, des Burætes, ni des Kalmaks. Ils y ont substitué la lettre B dans tous les mots qu'ils ont pris des Indiens.

Ces Burætes appellent les Russes, *Mungut* (de *mongo*, qui dans leur langue signifie argent), et cela parce qu'ils ont vu les

les Russes faire leur commerce avec des roubles et des copèkes.

Ils sont dans la ferme persuasion que le diable est l'auteur du tonnerre, et que les hommes ou les bêtes tués par la foudre sont des victimes qu'il s'est immolées. Lorsque ce malheur arrive parmi eux, ils érigent dans une grande place un échaffaud, sur lequel ils exposent l'homme ou l'animal mort. C'est un avertissement pour les passans de n'y pas toucher; car c'est une chose sacrée ou dévouée aux esprits malins répandus dans les airs. Numa avoit, par une loi expresse, défendu de rendre les derniers honneurs à ceux qui avoient péri par le tonnerre.

Ils rendent un culte à deux divinités, le ciel et le diable. Ils n'ont pas du diable les mêmes idées que les chrétiens, s'il est vrai toutefois que les chrétiens puissent attacher quelque idée au mot *diable*. Les dieux des Burættes sont à proprement parler, le bon et le mauvais principes.

C'est cette religion antique des Indiens, principalement connue en Chine, où ses sectateurs sont nommés Tao-sséé, et dont *Lao-Kiun* passe pour être le fondateur. Les Chinois l'ont transmise aux Mogoles et aux Tatares, et ceux-ci à tous les peuples payens de la Sibirie. Elle s'est répandue en même temps en Egypte et dans la plus grande partie de l'Asie. Les Schamanes ou prêtres des Burættes les instruisent des circonstances dans lesquelles ils doivent rendre leurs hommages, c'est-à-dire, faire leurs offrandes à l'un ou l'autre de leurs dieux. Ces Schamanes ont un petit intérêt dans les offrandes. On n'en fait guère au diable que pour détourner un malheur ou un danger imminent ; toutes les autres s'adressent au Ciel. Celles-ci sont apportées dans une plaine ; on y mange toute la chair de l'animal immolé. Sa peau et ses os sont exposés sur une corde tendue au haut de deux perches plantées sur un échaf-

faud. La même corde reçoit encore d'autres peaux avec du *kitaika*, étoffe Chinoise, et toutes sortes d'étoffes, selon que les Schamanes qui le prescrivent sont plus ou moins avides ce jour-là. En été l'eau-de-vie distillée du lait de jument, est employée dans ces sacrifices. Le Schamane en jette en l'air une foible partie et boit le reste avec ses acolytes. Les offrandes au diable se font toujours dans la jurte ou cabane mystérieuse. Le Schamane y harangue les assistans, le visage tourné vers l'occident; il fait ses aspersions du même côté. On le consulte ensuite. Il détaille les objets que la divinité exige pour calmer sa colère; il met le tout dans un sac, qu'il coud et suspend dans sa jurte. Rien n'est perdu, et comme beaucoup de gens ont souvent besoin d'avoir recours au diable, il a quelquefois en sa possession une vingtaine de pareils sacs.

Les Burættes croient comme article de

foi, que la montagne de *Schamanskoi-Kamen* auprès de la rivière d'*Irkut*, lat. 50 d. 15 l. et toutes celles qui se trouvent entre la ville d'*Irkusk* et *Tungunkskoi-Ostrog*, sont sacrées, et que c'est une profanation d'en approcher de cinquante pas. Celui qui est accusé ou convaincu d'un crime, n'a pas d'autre moyen de repousser l'accusation ou de détruire la preuve, que de monter sur la cime du Schamanskoi-Kamen. S'il l'ose, il est pleinement justifié. Tel est l'effet de la superstition, telles sont les entraves qu'elle donne aux esprits timides. Mais la raison qui est l'ennemie de la superstition, perd difficilement tous ses droits, même chez les peuples les plus barbares; car ce Burætte qui a défié la foudre du Ciel, en profanant la montagne sacrée, et que le Ciel a ainsi innocenté, aucun de ses camarades n'ose plus se fier à lui dans le commerce de la vie.

Pierre Ier se trouvant un jour auprès de la *Dwina* dans le gouvernement d'Archangel, apperçut une grande quantité de barques et d'autres bâtimens légers, qui s'y arrêtoient à une certaine distance. Il en demanda la cause; on lui répondit que c'étoient les paysans de Collmogorod qui apportoient leurs denrées au marché. Il y alla, et visita toutes ces barques qui étoient chargées de poterie. Une planche cassa sous lui. Il ne se fit pas de mal dans sa chute, mais il écrasa quelques pots. Le propriétaire de la baraque l'aborda, les larmes aux yeux. » Batuschka (père), lui dit-il d'un ton hypo» crite, vous êtes cause que je ne rap» porterai pas beaucoup d'argent du mar» ché. — Quel gain aurois-tu donc fait, » lui répondit le Zar, en supposant même » le meilleur débit. Mais, répartit le » marchand, j'aurois bien gagné plus de » 46 altins (environ sept liv. tournois.) » Pierre tira un ducat de sa poche et le

» lui donna. Tiens, lui dit-il, voilà plus
» que tu ne comptois gagner. Je pré-
» sume que tu es content, et moi je suis
» satisfait de m'être mis à l'abri de tout
» reproche sur ton petit trafic. «

Dans une de ces fréquentes visites qu'il faisoit au Sénat, il entendit faire le rapport de tant de vols, qu'il s'écria avec indignation: » Pardieu, je viendrai
» à bout de réprimer toutes ces voleries.
» Ecrivez, dit-il au Procureur-général du
» Sénat, Paul Jwanovitsch Jaguschinsky,
» écrivez en mon nom une ordonnance
» que j'entends être publiée par tout
» l'Empire, laquelle porte que tous
» ceux qui voleront la valeur seulement
» d'une corde, devront être pendus sans
» rémission ni délai. « Jaguschinsky, qui se disposoit à écrire, s'arrête tout court:
» Pierre Alexievitsch, dit-il, avez-vous
» songé aux suites de cette foudroyante
» ordonnance ? — Ecrivez littérale-

» ment ce que je viens de dicter. « L'autre n'en fit rien, mais il répondit en souriant à son maître. » Sire, avez-vous » donc envie d'être Zar sans sujets et sans » un seul domestique ? « Pierre éclata de rire, et il ne fut plus question de l'ordonnance.

Pendant la guerre de Suède, étant à Varsovie, il fit la connoissance d'une dame Starostin, qui étoit encore belle, quoiqu'elle eût passé les plus brillantes années de la jeunesse : elle joignoit à toute l'amabilité que l'on peut rencontrer dans son sexe, beaucoup d'esprit et de jugement, et la conversation la plus agréable. Alliée aux premières maisons de la Pologne, elle avoit la plus grande influence dans les affaires politiques. Pierre passoit souvent les soirées seul avec elle. Dans un de ces tête-à-tête, après s'être entretenus des avantages qu'il avoit remportés sur les Suédois, » je viens,

» dit le Zar, d'ordonner dans mon pays
» une levée de troupes, tant en soldats
» qu'en officiers. Avez-vous aussi pensé,
» répondit la dame, à remplacer les
» officiers étrangers? Non, répartit-il
» brusquement, mes troupes ont si bien
» appris le métier, que je puis me passer
» dorénavant des étrangers. Elle insista :
» c'est trop tôt se flatter, prenez garde
» d'être dupe de la bonne opinion que
» vous avez de vos officiers. Prenez garde
» de perdre avec les Russes, ce que vous
» avez conquis avec l'aide des étrangers.«
La dispute sur ce sujet fut longue et animée. La Princesse la termina par ce trait : » Bon Zar, ressouvenez-vous un
» jour de l'avis que je vous donne au-
» jourd'hui, et que je suis persuadée
» que vous vous repentirez de n'avoir
» pas suivi. Mais alors il sera peut-être
» trop tard. « Quelques jours après cette entrevue, Pierre revint chez madame Starostin, où il resta à souper. Avant de

se mettre à table, il lui dit, » mais, » Madame, qu'est donc devenue votre » chapelle avec vos musiciens? Il y a » un siècle que je ne les ai entendus. « Elle lui repondit que sa musique étoit toujours sur le même pied; qu'elle alloit lui en donner une échantillon, et qu'elle n'avoit pas changé de goût. Elle avoit sur le cœur les contradictions qu'elle avoit éprouvées dans leur dernier entretien, et celui-ci lui fournit alors l'occasion de se venger, et en même temps d'éclairer le Prince. Elle ordonna à son maître-d'hôtel de faire venir sa musique; » mais, » ajouta-t-elle, ne prévenez que les mu- » siciens Polonois, et que cela soit un » secret pour les autres dont je peux » me passer ce soir. « A peine fut-on à table que l'orchestre débuta par un bruit discordant et sans mesure. Comme on étoit accoutumé à entendre de bonne musique, cette cacophonie causa une surprise générale, dont madame Starostin

fit semblant de ne pas s'appercevoir. L'exécution étant la même pendant tout le concert, » Madame, dit le Zar impa- » tienté, votre orchestre ne ressemble » plus à ce que je l'ai vu. Ce n'est plus » là votre orchestre. Quelle pitoyable » musique! Pardonnez-moi, Sire, répon- » dit madame Starostin; ce sont toujours » les mêmes musiciens qui vous ont fait » tant de plaisir par le passé, avec cette » petite différence, qu'il n'y a aujourd'hui » dans l'orchestre, et je n'en sais pas la » raison, que des Polonois, mes chers » compatriotes, et aucun musicien étran- » ger. « Ces paroles furent un trait de lumière pour le Zar, qui resta quelques momens interdit. Il se leva ensuite, et frappant la Princesse sur l'épaule, » Ma- » dame, lui dit-il, je vous entends. « De ce moment il prit la résolution de laisser son armée composée d'un tiers d'officiers étrangers, et rien depuis n'a pu lui faire changer ce plan.

Il étoit encore à Varsovie, lorsque Charles XII quitta la Saxe à la tête d'une armée nouvellement levée et pourvue de tout, traversa la Silésie, et vint fondre sur la Pologne et l'Ukraine. Cette marche inquiéta beaucoup le Zar, qui donna l'ordre de brûler les villages et tout ce qui pourroit approvisionner son rival, et de réduire en déserts tous les lieux par où il devoit passer. L'exécution de cet ordre terrible plongea les Polonois et les Ukrainiens dans la plus profonde douleur. Madame Starostin lui peignoit avec autant de vivacité que de vérité, la longue détresse à laquelle il condamnoit tant de milliers et de Polonois ses bons alliés et de ses propres sujets. Il entendit, sans s'émouvoir, les reproches sanglans qui lui étoient adressés. Lorsqu'elle eut fini ses plaintes amères : » Madame, lui dit-il froidement, » il n'y a pas d'autre » moyen d'arrêter l'ennemi ; je ne puis » gagner du temps qu'en lui coupant

» les vivres : la raison de guerre exige » donc impérieusement de moi le dégât » qui vous effraye. « Outrée de cette morale et surtout du sang-froid avec lequel elle étoit débitée, madame Starostin lui répondit : » Je vois bien que vous » voulez imiter un de nos gentilhommes » Polonois qui, pour se venger de l'in- » fidélité de sa femme, imagina finement » de se couper les g. »

Il écoutoit un jour avec impatience les grands de sa cour, qui tiroient vanité des mémoires Russes que l'on écrivoit tant en Allemagne qu'en France et en Hollande. » Tout cela, dit-il, ne signifie » rien. Que peuvent dire là-dessus des » étrangers faméliques, tandis que nous- » mêmes n'avons encore rien mis en lu- » mière? Peut-être n'est-ce qu'un piège, » pour nous engager à publier ce que » nous savons, et qui seroit plus authen- » tique que des mémoires que je soup-

» çonne n'être en grande partie que le » fruit de leur imagination. Je sais que » les principaux traits de notre histoire » ancienne sont dispersés dans différens » couvens. Il y a long-temps que je me » propose de rassembler ces matériaux, » et de charger quelque écrivain judicieux » d'en composer l'histoire de ma patrie; » mais des affaires importantes m'ont jus- » qu'ici empêché de réaliser mon projet. « Peu après cet entretien, il fit publier une ordonnance (1722), qui enjoignoit aux monastères et particulièrement à ceux de Nowgorod & de Kiow, d'envoyer au Synode de Moscow tous ceux de leurs manuscrits qui contenoient quelques points d'histoire Russe. Une bonne partie de ces manuscrits a été transportée du Synode dans le cabinet du Zar, et de là, après sa mort, dans la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Les autres manuscrits sont encore dans la bibliothèque de l'imprimerie synodale de Moscow.

La Russie a éprouvé une perte irréparable dans l'incendie de la fameuse bibliothèque de Kiow. Pierre Ier, en apprenant ce malheur, ne put retenir ses larmes. Des bibliothèques placées dans les églises de quelques couvens, offrent encore des ressources. J'ai feuilleté dans celle de Saint-Jâques à Waldai, plusieurs manuscrits, qui donneroient beaucoup d'éclaircissemens sur les faux Démétrius et les troubles qu'ils excitèrent. L'antique église de la ville de Wolodimer, en Wolhynie, renferme des monumens précieux. On y voit des traités faits entre les plus anciens Princes Russes, des partages et des morceaux d'histoire écrits en langue Russe ou plutôt Esclavone. Mais malheureusement peu de gens de lettres seroient en état de les comprendre et même de les déchiffrer. Ce seroit une entreprise digne de Catherine II, de les tirer de l'anéantissement dans lequel ils ne peuvent manquer de tomber, si sur-

tout ils restent encore quelque temps entre les mains des moines.

Pierre Ier, après avoir choisi, pour sa nouvelle capitale et son port, un endroit marécageux et dénué de toutes les productions propres à la construction des vaisseaux, entreprit de braver la nature et de forcer tous ses élémens de concourir à l'exécution de son vaste projet. Il s'occupoit singulièrement de la plantation des chênes, quoique le sol parût devoir être rebelle à cette culture. Il attira dans son pays plusieurs de ces Officiers ou Administrateurs que l'on appelle en France maîtres des eaux et forêts, pour examiner les bois autour de Saint-Pétersbourg, et indiquer le meilleur parti que l'on en pourroit tirer. Il vouloit que ses jeunes chênes pussent être employés avant un demi siècle dans l'architecture navale. Quand il en rencontroit un vieux, il le faisoit garnir de tables et de bancs, et c'étoit un ren-

dez-vous, pour venir s'y divertir avec toute sa cour. » Si j'avois, disoit-il un » jour dans une de ces parties de plaisir, » autant de chênes que celui-ci a de » feuilles et de glands! « Il découvrit un bosquet de chênes sur les bords du golfe Fennois, vis-à-vis de Péterhoff; il y fit bâtir sur le champ un petit château, auquel il donna le nom de Dubky (maison des chênes). Il n'omettoit aucune occasion d'indiquer à ses sujets le prix qu'il attachoit à ces arbres, et de les encourager à en planter. Cette passion du Souverain et les récompenses qu'il distribuoit, réveillèrent l'émulation des propriétaires des jardins et des terrains aux environs de Saint-Pétersbourg, qui devinrent ses imitateurs. Quand il apprenoit que quelqu'un d'eux cultivoit un plan de chênes, il ne manquoit pas d'aller lui-même le remercier et l'embrasser. Il avoit consacré hors la ville, sur le chemin de Péterhoff, un emplacement

ment de deux cents pas de long sur cinquante de large, à un plant de chênes, et l'avoit fait entourer d'une haie vive, avec les plus sévères défenses d'y porter le moindre dommage. Lorsque les arbres eurent atteint la hauteur de cinq à six pieds, il lui prit fantaisie de les visiter. Ce fut avec le plus vif chagrin qu'il apperçut à terre des branches et du feuillage, que ni le vent ni les frimats, ne paroissoient pas y avoir jetés. Furieux, il se transporte chez son maître de police, et lui enjoint d'aposter quelques hommes affidés pour découvrir les auteurs du dégât. Quelques jours après, les sentinelles virent quelques domestiques ivres venir, à la faveur de la nuit, escalader la haie et arracher les branches des arbres. Ces lâches coquins reçurent le knout sur toutes les grandes places de Saint-Pétersbourg; et afin que cette punition fût plus exemplaire, le Zar ne s'étoit pas contenté de la faire publier par

toute la ville, il avoit ordonné qu'un homme de chaque hôtel et de chaque maison fût envoyé aux lieux de l'exécution, pour en être le témoin.

Il avoit principalement en vue l'agriculture, qui est le nerf du commerce, lorsqu'il fit creuser les canaux de *Ladoga*, de *Twer* et de *Rzew*, qui joignent le *Volchowa* à la *Newa* et au *Wolga*, et ce dernier fleuve à la *Moskwa* et à l'*Occa*, et procurent aux villes de Saint-Pétersbourg, de Moscow et d'Astracan une communication par eau, et les relations commerciales les plus étendues. Il a laissé à ses successeurs le soin d'en construire un qui seroit aussi important que peu dispendieux ; c'est celui qui joindroit l'Ilawla (9) au Kamychinska (10). L'in-

---

(9) Petite rivière qui se perd dans le Dow.

(10) Rivière un peu plus considérable qui se décharge dans le Wolga.

tervalle de terre qui les sépare, est environ de cinq werstes.

Les paysans de la Sibirie sont rangés en trois classes, qui sont les *Rasnotschinzi* ou *Sorokowie*, les *Paschennie* ou *Chrestiane* et les *Bobili*. Ces derniers sont les plus riches. Chacune de ces classes paie à la Couronne une capitation annuelle de sept griwens ou soixante-dix copèkes. Les deux premières ajoutent à cette somme une certaine quantité de seigle et d'avoine, que la première *révision* (espèce de cadastre ou de rôle d'imposition) a fixée à quatre griwens. La seule différence qu'il y eût entre la taxe des Rasnotschinzi qui sont la classe la plus pauvre, et celle des Paschennie, est que ceux-là paient en argent les quatre griwens d'imposition accessoire, comme la capitation principale de sept griwens, au lieu que ceux-ci ne paient que les sept griwens en argent, et fournissent le surplus en grains.

Les Bobili, indépendamment des sept griwens en argent, apportent dans les magasins de la Couronne dix eads de seigle et d'orge (ce qui revient à trente-six pouds, ou mille quatre cent quarante livres poids de France). Par la première révision le poud de seigle a été évalué à un copèke. La contribution des Bobili ne s'élèveroit pas plus haut que celle des autres paysans, s'ils ne fournissoient des grains que jusqu'à la concurrence de la valeur de trente-six copèkes; mais ils sont tenus de faire transporter tous les ans dans les magasins impériaux les trente six pouds de seigle et d'orge, quel que soit le prix de ces grains; et comme le poud de seigle vaut quelquefois cinquante copèkes, leur taxe est réellement alors de douze griwens ou cent vingt copèkes. Les Bobili sont plus répandus dans les provinces de *Tobolsk* et de *Tara*. Ils portent aussi le nom d'*Otsipnie* (d'*otsip*, qui signifie

semer), parce que la Couronne leur avance leurs semailles.

L'espèce d'herbe appelée *polygonum minus*, abonde dans les déserts de l'Ukraine. Vers la fin du mois de juin, on arrache sa racine couverte de vers qui ont la forme ovale, et s'endurcissent aussitôt qu'ils sont exposés à l'air. On les vend par cuillerées aux marchands. On les pile, et l'eau dans laquelle on les délaie avec un peu d'alun, prend la couleur du plus beau cramoisi. Les femmes des cosaques en teignent leur fil. Les marchands de la grande Russie l'achètent pour peindre les visages des femmes de leurs compatriotes, raffinement de coquetterie, ou plutôt maladresse de coquette entièrement ignorée parmi les femmes de la petite Russie. Les Juifs de la Pologne et les Arméniens en débitent beaucoup aux Turcs, qui en font un grand usage; car elle leur sert à

teindre leurs mouchoirs, leurs soies, leurs marroquins, les queues et les crinières de leurs chevaux, leurs propres cheveux, leur barbe et les ongles. On a donné à ces vers le nom de *Coccus Polonorum*. Dampier, dans son *voyage autour du monde*, en parle en même temps que de la cochenille. Les Russes les appellent *Czerwet*. Par une épreuve que l'on a faite à Moscow, il est résulté qu'une livre de ces vers qui ne coûte qu'un rouble, donne autant de fard qu'une demi-livre de cochenille. Peut-être on parviendroit à n'employer qu'une quantité de *Czerwet* égale à celle de cochenille, si l'on usoit du même procédé que sur celle-ci, qui est d'en laver soigneusement la graisse.

Les *Czuwasches* sont un peuple répandu principalement dans le gouvernement de Casan, sur la rive droite du

Wolga. Il s'étend aujourd'hui jusques à *Ufa*, dans le gouvernement d'Ozenbourg.

Chuwasches est le nom dont ils s'intitulent entre eux. Les Mordwiniens les appellent *Vedkes*, et les Russes, *Tatares des montagnes*, sans doute à cause du grand nombre de mots Tatares qu'ils emploient dans leur langage. Mais comme leur habitation dans ces contrées est d'une époque bien antérieure à l'arrivée des Tatares, et que leur langue est encore composée en partie d'expressions fennoises, je suis porté à croire que le fennois a été anciennement leur langue maternelle.

Ces Chuwasches, qui forment une population de plus de cent mille ames, habitent quelques petites villes et beaucoup de villages. Leurs principales villes sont *Kusmademiansk*, *Tschebaxar*, *Sirilsgorod*, *Swiœschk* et *Kokschaisk*.

Ils n'ont point de temples. Ils vont dans une forêt, pour faire leurs sacrifices

sur une place quarrée, qui est toujours choisie par le *Jumasse* (Prêtre.) Ce Jumasse jouit d'une grande autorité. Dans toutes les maladies et dans presque tous les évènemens de la vie, on le consulte, et c'est lui qui révèle alors l'oblation qu'exige la divinité. Chaque village ou communauté a son Jumasse particulier. Un point de religion qu'ils observoient scrupuleusement autrefois, étoit d'étendre la peau de l'animal immolé sur la place consacrée au sacrifice. Mais ayant remarqué que les Russes venoient régulièrement enlever ces peaux, dont ils faisoient un autre usage que celui de les laisser pourrir à l'air, ils ont pris le parti de les vendre eux-mêmes aux Russes.

Ils ne reconnoissent qu'un seul Dieu, ainsi que les Fennois ; ils le nomment Tor. Ils ont beaucoup de vénération pour le soleil, à qui ils rendent à peu près les mêmes hommages qu'à Tor.

Car il ne faut pas ranger parmi leurs Dieux cette multitude d'idoles et de pagodes qu'ils invoquent de la même manière que les Chrétiens font leurs Saints.

Sans regarder le vendredi comme plus sacré que les autres jours de la semaine, ils l'ont adopté pour le jour du repos. Entre autres usages qu'ils ont empruntés des Tatares, on peut remarquer l'abstinence totale de la chair de porc.

Ils célèbrent tous les ans une fête dont le jour n'est déterminé que par le principal Jumasse. Celui-ci marque dans la forêt la place quarrée, suivant la coutume. On s'y rend avec un grand recueillement, en portant l'agneau qui doit y être égorgé et mangé sur le champ.

Les *Barschkirs* habitoient autrefois les montagnes d'*Ural* (province d'*Isezk*) et les déserts qui se trouvent entre les rivières de *Jaïk*, d'*Ui* et de *Tobol*. Une

très-petite partie de ces peuples demeure aujourd'hui dans les environs du Haut-Jaïk et de la ville d'*Ufa* ; le surplus s'est retiré vers les sources du *Mias* et du *Teischa*. Le gouvernement, pour les surveiller, ne souffre plus qu'ils séjournent sur les montagnes; car ils sont naturellement ennemis du joug et turbulens ; et, quoiqu'ils ne soient pas plus nombreux que les Czuwaches, ils se sont plus d'une fois portés à des révoltes et à des irruptions qui ont donné bien de l'inquiétude à leurs Souverains.

Rubruquis, dans son *Voyage en Tartarie*, fait mention du pays de *Pascatir*, qu'il appelle aussi la grande Hongrie, et de celui des Baschkirs. Il dit que le Jaïk prend sa source dans ce dernier, et que c'est de là que sont sortis les Huns, qui depuis se sont établis en Pannonie sous le nom de Hongrois, et que la langue des Hongrois étoit autrefois la même que celle des Pascaties. Cette hypothèse porte

tous les caractères de la vraisemblance. D'abord l'analogie des mots Pascatir et Baschkir est évidente : il est certain ensuite que le Jaïk sort des frontières des Baschkirs. A ceux qui m'objecteroient que les Hongrois et les Baschkirs forment aujourd'hui deux nations très-distinctes, dont les langues sont absolument différentes, et qui n'ont rien de commun entre elles, je répondrai par un trait d'histoire bien connu et bien avéré. L'invasion des Tatares au treizième siècle a tout bouleversé. Les nations ont, pour ainsi dire, disparu sur leur passage; presque toutes ont reçu, en même temps que leur joug, leur langue et leurs usages. Les Chinois sont peut-être les seuls qui aient eu le privilège d'adoucir les mœurs sauvages de leurs vainqueurs, et de les façonner insensiblement à leur manière de vivre. Il n'est pas étonnant que les Hongrois n'aient plus rien de commun avec les Baschkirs, puisqu'ils n'ont point

banes formées avec des perches plantées en forme de pyramide et couvertes de feuillage; ces cabanes sont leur asyle dans toutes les saisons. Les autres ont deux jurtes ou habitations, l'une pour l'été, l'autre pour l'hiver. Celles d'été ne diffèrent guère des jurtes de feutre que l'on voit chez les Burættes et les Tatares de Krasnojar. Les Braschkirs entretiennent, tout auprès de leurs jurtes, leurs chevaux, leurs troupeaux de bêtes à cornes, et leurs dromadaires, qui se plaisent beaucoup dans ce climat. Depuis qu'ils ont des relations plus fréquentes avec les Russes, ils élèvent des poulets. Avant cette époque, cette volatile domestique, qui est si commune dans toute l'Europe, leur étoit parfaitement inconnue.

Fréderic II, Roi de Prusse, faisoit enfermer dans l'hôpital des fous ceux

qui blasphémoient le nom de Dieu, ou manquoient aux points capitaux de la religion. Pierre Ier, instruit qu'un de ses sujets avoit été arrêté pour avoir tenu publiquement les discours les plus indécens contre Dieu et contre la religion, ordonna qu'on l'enchaînât comme un insensé. » Si cet homme-là, disoit-il, » n'avoit pas l'esprit aliéné, il n'auroit » pas insulté celui qui l'a créé, et qui » peut l'anéantir à chaque instant. « On eut ensuite toutes les peines du monde à lui faire révoquer l'ordre de couper la langue au blasphémateur; et sur ce qu'on alléguoit qu'il étoit ivre, lors qu'il se livroit à ses propos impies, » Mais, » ajoutoit le Zar, pour avoir offensé aussi » grièvement son créateur, et pour s'être » mis volontairement dans un état où » l'on ne se connoît plus soi-même, il » mériteroit une double punition. « Il l'envoya dans un couvent de Sibirie avec ordre de l'employer aux travaux les plus

pénibles, et de le mener de gré ou de force à l'office divin.

Quelque attentive que fût l'économie de ce grand homme dans les moindres détails qui le regardoient personnellement, ses bienfaits n'alloient pas moins chercher tous ceux qui s'étoient rendus utiles à l'Etat. Ses Officiers, dans le civil comme dans le militaire, étrangers ou nationaux, étoient récompensés, soit par des terres distraites de ses conquêtes sur les Suédois, soit par d'autres dons. Leurs enfans et leurs veuves recevoient des pensions, celles-ci pendant toute leur vie, ceux-là jusqu'à leur majorité. Personne n'eut jamais à se plaindre de son ingratitude, si ce n'est un très-petit nombre parmi ceux qui avoient le malheur de déplaire à un Prince Menzikoff, ou à l'Amiral Apraxin, ou à quelque autre Courtisan, qui abusoient de leur faveur au point d'indisposer le Zar par de faux rapports

rapports, d'intercepter les requêtes, & de s'approprier honteusement le fruit du labeur de ces infortunés.

Un homme que la vieillesse réduisoit à l'inaction, demanda son congé après trente ans de service. Le collège auquel il s'adressa, sentoit toute la justice de sa demande, mais il n'osoit pas prendre sur lui de déterminer son traitement. Il s'adressa à Pierre, et lui demanda s'il falloit accorder à ce vétéran, avec son congé, la totalité ou la moitié de ses appointemens pour retraite. L'Empereur courroucé leur répondit : » Pensez-vous que » je doive laisser sans subsistance celui » qui m'a servi fidèlement jusqu'à la fin » de sa carrière? Eh! qui voudroit entrer » à mon service, si l'on savoit que j'ai » réduit à l'aumône, dans sa vieillesse, un » homme qui m'a sacrifié ses beaux jours? » Qu'il touche ses appointemens aussi » long-temps qu'il vivra, et qu'il se retire » du service. Consultez-le cependant dans

» les affaires importantes, et que son ex-
» périence vous serve de guide. «

Auprès de la route de Narva à Réval, à cent werstes environ de cette dernière ville, est la belle église de *Haljal,* nom qu'elle a pris du territoire dans lequel elle est bâtie. On y remarque entre plusieurs tombeaux élevés par les Suédois, celui qui a reçu en l'année 1652 les corps des deux demoiselles *Grot.* Ils sont desséchés, jaunâtres et sans odeur; ils ont conservé leur figure avec tous leurs membres. Leur peau, à la première vue, ressemble assez au cuir de porc préparé et tendu; quand on l'a tirée avec les doigts, elle se replace avec la plus grande élasticité. Les entrailles doivent être entièrement desséchées ou même consumées. Pierre Ier s'étant arrêté pendant quelque temps avec ses troupes autour de Haljal, ne voulut pas ajouter foi au rapport de ce phénomène; mais quand il l'eut vérifié,

il craignit que ses soldats superstitieux ne criassent au miracle, et n'en conçussent quelques alarmes; il prit donc la peine d'en expliquer lui-même les raisons physiques à ses Généraux et à ses Officiers. Ces raisons sont, outre la disposition naturelle des corps, un sable sec et un air vif. La chapelle des Challines dans l'église paroissiale de S. André, à Chartres, construite sur un pont, et l'église des Dominicains de Toulouse, ont également la propriété de conserver les cadavres incorruptibles.

En Sibirie, entre les sources de la *Tura* et de la *Salda*, est l'étonnante montagne de Blagodat. C'est une masse presque toute de fer, dans une hauteur perpendiculaire de cinquante brasses. Les mines de *Demidoff*, voisines de la rivière de *Tagil*, n'approchent pas de celle-ci pour la quantité et la qualité du fer. D'après un essai fait sur toute la monta-

gne, les parties de l'ouest et du sud, à partir de la cime, n'ont que six à sept brasses de fer; mais, un peu plus bas, on a découvert une mine du meilleur cuivre, qui se prolonge jusqu'au pied, et descend encore fort avant dans la terre; on a également rencontré dans quelques endroits de la montagne et principalement tout autour, un peu au-dessous du sommet, et plus bas vers le sud, des rochers d'aimant d'une qualité supérieure. La fonderie est placée à quelques werstes de là, auprès du *Koschwa*, ruisseau qui se jette à quatre ou cinq werstes plus loin dans la Tura. En 1735, on y a commencé la fonte aux frais de la Couronne; quatre ans après, l'exploitation en a été accordée en pur don au Baron de Schomberg, Saxon de nation, qui a fait construire sur la cime une petite maison de brique et de charpente. En creusant les fondemens, on a trouvé une idole de fer, des peuples nommé

Wogules. Elle étoit longue de treize werschoks (près d'une aune), large d'un werschok et demi, et assez ressemblante aux épieux que les Wogules attachoient au haut des pins plantés sur la crête des montagnes, où ils alloient faire leurs cérémonies religieuses. En 1742, la Couronne retira ces mines des mains du Baron de Schomberg, et les fit exploiter pour son propre compte. En 1754, elle en donna la propriété au comte Pierre Iwanowitsch Schuwaloff, qui étoit sénateur, général et chevalier des ordres d'Alexandre Newski et de S. André; après sa mort, elle les a encore reprises pour son compte.

Le Baron de Schomberg étoit très-versé dans la minéralogie. Ses connoissances très-étendues dans cette science, lui avoient valu dans sa patrie la place de Bailli-inspecteur des mines de Saxe. L'Impératrice Anne, attentive à tout ce

qui pouvoit faire fleurir les arts et les sciences chez les Russes, l'avoit fait venir avec cent cinquante autres minéralogistes assez habiles, qu'elle dispersa dans ses différentes provinces, afin de répandre l'instruction sur toutes les parties de l'Empire. Elle nomma le Baron, Directeur-général des mines de Russie, charge qui fut créée pour lui, et lui fit cadeau des mines de Blagodat. Il est reconnu aujourd'hui comme une vérité certaine, qu'il a enseigné aux Russes l'art d'exploiter les mines et de fondre les métaux, et que c'est à son exacte surveillance et à son zèle ardent, qu'ils doivent les progrès que la minéralogie a faits chez eux depuis l'époque de sa direction; mais comme il faisoit bien ses affaires, quoique d'une manière irréprochable, l'envie le poursuivit au milieu de ses succès : il ignoroit l'activité de cette passion chez un peuple à qui les étrangers ont toujours fait ombrage; il ignoroit le grand

moyen de se maintenir en crédit dans un pays où toutes les faveurs et la conservation de toutes les places dépendent du partage que l'on fait du fruit de ses travaux avec les désœuvrés puissans il ne songeoit pas à se mettre en garde contre l'allure tortueuse de l'intrigue et de la calomnie. Sous le règne suivant (1742) le Directoire général des mines fut supprimé, avant qu'il se doutât d'où le coup partoit. On y substitua le Collège des mines, qui fut rétabli sur le même pied que sous Pierre Ier. Au lieu de le congédier, on nomma une commission pour lui faire rendre compte de la manutention des mines. Schomberg, qui avoit l'ame franche, ne s'effraya pas. Pour prouver l'excellence de son administration, il demanda à la Commission la vente des métaux extraits des mines et des mines elles-mêmes, et offrit la comparaison de son compte avec celui des ventes. Il soutint avec la tran-

quillité naturelle à une conscience délicate, que, loin de rien devoir à la Couronne qui l'avoit gratifié des mines de Blagodat, la Couronne au contraire lui avoit des obligations pour la manière dont il les avoit exploitées. Malgré la solidité de ses raisonnemens, les mines et les métaux ne furent point vendus, et telle fut la gaucherie ou la sécurité de ses persécuteurs, qu'ils oublièrent toutes les règles de la prudence, qui exigeoit qu'ils s'attachassent à la vraisemblance dans cette absurde accusation. Ils n'eurent pas honte de rédiger à la hâte un compte, duquel il résultoit que Schomberg étoit redevable d'un reliquat juste de 200,000 roubles. Ses biens furent confisqués, & il resta aux arrêts jusques en l'année 1745, où il n'obtint sa liberté que sous la condition de quitter à l'instant la Russie. Il tint exactement parole.

Werchuoi-Tagilskoi-Sawod est une autre

mine qui n'est pas éloignée de la rivière de *Tagil*. Son premier possesseur a été ce fameux Demidoff qui en fit la découverte vers l'an 1710. On s'en promettoit alors un grand bénéfice; en conséquence on y envoya beaucoup de monde de Catharinenbourg, pour accélérer l'exploitation et en assurer le succès. Elle en auroit eu sans doute, si le linge et les bourses fabriqués avec l'asbeste tiré de cette mine, avoient pu être débités promptement. Le plus fort du travail est au sommet de la montagne; on voit encore au bas un grand nombre de puits qui ont été creusés par les travailleurs de Catharinenbourg. La pierre de cette montagne est molle, comme toutes les espèces d'asbestes, de différentes couleurs, mais plus généralement grise, bleue, verte et noire. Les veines d'asbeste sont répandues par faisceaux de tous côtés; leur épaisseur la plus commune est d'une à deux lignes; en très-peu d'endroits,

elle s'élève jusqu'à douze lignes. Tant qu'on n'y touche pas, elles sont vertes et luisantes; avec un léger frottement, on en sépare une cire aussi douce que la plus fine soie. On rencontre, par intervalles, de ces veines qui ne sont pas parvenues à leur maturité; d'autres qui, de vetusté, tombent en poussière. Indépendamment de cet asbeste, la montagne recèle des morceaux et des veines d'une pierre verdâtre aussi fragile que l'asbeste, mais qui ne se résout pas comme lui en poussière; on trouve aussi des filets tout blancs et couchés horizontalement. Je crois que l'on peut tirer de ce jeu de la nature la théorie suivante: la pierre grise est celle qui commence à se former; avec le temps elle devient verdâtre et se dispose par filets, s'amollit ensuite, et acquiert la maturité de l'asbeste; parvenue à ce degré, elle se détériore et se pulvérise. Les Russes donnent à cette montagne le nom de *Bu-*

maschnaja ou celui de *Schelkovaja-gora*, c'est-à-dire, mont de papier ou mont de soie.

Aux environs de Waldai on trouve beaucoup de petites collines, dont la base est parfaitement arrondie, et a soixante pieds environ de circonférence. Elles sont toutes entourées d'arbres, ce qui produit le plus agréable coup d'œil. Les Russes ont la bonhommie de croire que c'est un jeu de la nature; mais, outre que l'on ne voit point ailleurs de tels jeux, et que la nature est par-tout variée et ennemie du compas, si l'on se rappelle que les anciens Tatares-Mogoles élevoient de pareilles collines en l'honneur de leurs morts, et que ces peuples ont parcouru en conquérans toute la Russie, la Lithuanie, la Pologne et la Hongrie, l'origine de ces tertres est toute trouvée. Les *Sopki* ou *Bujaragi*, noms que les Russes donnent indiffé-

remment aux collines de Waldai, sont exactement pareilles aux collines que l'on rencontre dans les déserts et auprès des rivières de la Sibirie, et plus fréquemment dans le voisinage de celles qui se déchargent dans l'*Irtisch.*

Boyards. Ce mot que l'on rencontre souvent dans l'histoire de la Russie, n'est point, comme quelques auteurs l'ont écrit, la dénomination d'un emploi ou d'une dignité. On appelloit de ce nom ceux qui possédoient de grandes terres ou des fiefs héréditaires qui relevoient du Souverain. Ils étoient convoqués pour délibérer sur les affaires importantes de l'Etat. Leurs assemblées se tenoient dans une plaine; on voit qu'ils ont beaucoup d'affinité avec les anciens Barons (1) ou Leudes de France. Anciennement

(11) Ce fut dans une de ces assemblées de Barons que Louis IX rendit l'ordonnance qui rétablit la

ils prétendoient que le Grand-prince tenoit d'eux sa couronne et toute son autorité. Ils le faisoient trembler sur son trône; il n'auroit pas osé agir en Souverain dans la moindre circonstance sans leur avis. S'il s'élevoit un différend entre un Boyard et lui, les Boyards s'assembloient dans sa cour, et jugeoient le procès; le Grand-prince étoit obligé d'acquiescer à la sentence, ou sa résistance étoit suivie d'une guerre civile, qui étoit rarement heureuse pour lui. Il y a des exemples de Grands-princes assassinés ou bannis par les Boyards. D'après cette vérité historique, comment un Iwan Basilowitchs osoit-il avancer que le pouvoir d'un Grand-prince est illimité? Comment Pierre Ier osoit-il dire aux Russes, dans une ordonnance revêtue de son sceau, que la nomination de son successeur ne devoit

---

jurisdiction temporelle contre les ecclésiastiques, qui ne vouloient être soumis qu'aux juges d'Eglise en toutes matières.

dépendre que de lui? Je borne ici mes réflexions; car il faudroit faire le procès à presque tous ceux qui ont été élus chefs des nations, et qui ont usurpé leur pouvoir.

Après la bataille de Pultawa, Pierre Ier reçut à son service tous les prisonniers Suédois qui voulurent s'y engager, et après leur avoir fait prêter serment de fidélité, il leur accordoit le rang qu'ils avoient dans l'armée de son rival Charles XII. Il est aisé de se figurer la jalousie et les autres passions que cette promotion excita dans l'ame des Russes. Un de ces Suédois, nommé Ostmann, envoyé à Casan en qualité de Colonel, y essuya tous les désagrémens qu'un étranger préféré pouvoit attendre de l'orgueil national blessé. Il faillit d'être la victime, comme beaucoup d'autres, de la méchanceté et de l'audace de ses subalternes. Il avoit un domestique ivrogne et négligent, à qui il fit donner un jour les battoges.

Ce misérable, qui n'ignoroit pas que son maître étoit l'objet de la haine des Russes, l'accusa d'avoir tenu des propos injurieux contre le Zar. Suivant la coutume, ils sont envoyés tous deux à la prison de la Chancellerie privée de Saint-Pétersbourg. Le domestique subit trois fois la torture du knout, ce qui, d'après le texte des terribles lois du pays, est une conviction contre l'accusé, et vaut de sa part un aveu. On porte au Zar les pièces du procès, afin d'appliquer ensuite Ostmann à la question. Pierre, soit qu'il soupçonnât quelque scélératesse, soit qu'il aimât à tout voir par lui-même, se fit amener le Colonel avant de le condamner. Il porta sa première recherche dans les regards de l'accusé; il le fixa attentivement, observa son visage, sa contenance et tous ses mouvemens, pendant qu'il lui lut la déposition de son dénonciateur, et demanda ensuite à entendre sa justification. » Sire, dit Ost-

» mann sans s'émouvoir, avant de me
» porter à de pareils excès contre votre
» Majesté, il a fallu, on doit le supposer
» du moins, que j'aie été mécontent
» d'elle; mais quel sujet de plainte
» puis-je avoir, si vous m'avez comblé
» de biens, si je tiens de votre libéralité
» le même rang au service que mes longs
» travaux m'avoient procuré dans ma
» patrie? Il faudroit encore supposer que
» je sais assez la langue Russe pour avoir
» conversé avec mon domestique, dans
» cette langue; car les propos qu'il m'ac-
» cuse d'avoir tenus, sont rapportés en
» Russe, tandis que je ne lui ai jamais
» parlé qu'en Allemand, tandis qu'il est
» notoire que je n'ai jamais su le Russe,
» et il m'a été bien impossible de l'ap-
» prendre dans le court séjour que j'ai
» fait à Casan. La vérité est, que l'ivro-
» gnerie et la mauvaise conduite de ce
» domestique, lui ont attiré la punition
» des battoges «. Pierre ne jugea pas à

propos

propos de pousser plus loin l'interrogatoire, il fit venir un Pope, homme d'esprit, qu'il chargea d'aller préparer à la mort le domestique, et de tirer adroitement de lui l'aveu de la vérité. Le Pope s'acquitta merveilleusement de sa commission, et le troisième jour le domestique confessa qu'il n'avoit calomnié son maître, que par esprit de vengeance. Il subit le supplice de la roue, et Ostmann retourna à Casan, comblé d'honneur et de présens.

Pierre Ier eut des inquiétudes sur la conservation de l'Ingrie jusques à la bataille de Pultawa. Il agissoit néanmoins comme si cette conquête n'eût jamais pu lui échapper; car tous les travaux que nécessitoit la fondation d'une grande ville et la construction d'un port, ne furent pas un instant interrompus. Il ne tint qu'aux Anglois de faire avorter tous ses projets. Quoique la Suède se trouvât

dans la circonstance la plus critique, si la flotte Angloise eût approché des côtes de l'Ingrie, Charles XII eût pu recouvrer aisément et l'Ingrie et les autres provinces qu'il avoit perdues; mais les Anglois promirent beaucoup aux Suèdois, et ne tinrent rien. Leur flotte se contenta d'une inutile promenade sur la Baltique; et la bataille de Pultawa mit le sceau aux succès du Zar. Le soir de cette fameuse journée, il en écrivit le détail à son Amiral Feodor Mattweitsch Apraxin, par une lettre (12) qui est ainsi terminée: » C'est maintenant que par la grâce » de Dieu, les fondemens de Saint-Pé» tersbourg sont inébranlables. «

Se disposant à faire un voyage en Hollande et en France (1716), il chargea Menzikoff de hâter, en son absence,

(12) Cette lettre se trouve sous le N° 115, dans la liasse des lettres que la famille Apraxin a conservées de cet Empereur.

toutes les constructions, et lui laissa le plan de la partie de la ville, appellée l'île Basile, des canaux et des rues qu'il vouloit faire, suivant le modèle des canaux et des rues d'Amsterdam. A son retour (1718), sa première pensée fut de monter dans une chaloupe et d'aller visiter l'île Basile. Il trouva plusieurs lignes (13) déjà ornées de leurs maisons, et au milieu de la première ligne, le beau palais de Menzikoff, qu'il approuva; mais remarquant le peu d'étendue des canaux et le resserrement des rues, il branla la tête, se doutant que l'on n'avoit pas suivi le modèle d'Amsterdam. Pour sortir d'incertitude, il alla trouver M. *Wilde*, Résident de Hollande en Russie, et le pria de lui dire quelle étoit la largeur des canaux et des rues d'Amsterdam. Celui-ci lui remit le plan de cette ville. Le Zar prit les dimensions, les écrivit sur

(13) Nom que Pierre premier donna aux rues.

sès tablettes, et engagea M. Wilde à l'accompagner dans l'île Basile. Après avoir mésuré et comparé, il entra en fureur, et s'écria : » maudit soit l'entrepre- » neur, tout est manqué. « Toutes les fois qu'il rencontra depuis Menzikoff, il lui reprocha la mauvaise exécution de son plan. Il retourna souvent dans l'île Basile. Il y passoit des heures entières à contempler d'un œil morne les ouvrages mal exécutés, et se retiroit ensuite sans dire un seul mot à personne. Un an après, ayant fait venir à Saint-Pétersbourg *Le Blond*, architecte de Paris, il le mena dans les lignes de l'île Basile, son plan d'Amsterdam à la main, et lui demanda ce qu'il y avoit à faire pour rectifier ce gâchage. » Raser, Sire, dit » Le Blond en haussant les épaules, » raser. Je l'ai toujours cru, répondit le » Zar. « Ils rentrèrent dans la chaloupe. Pierre ne reparla plus des ouvrages de l'île Basile, et chargea Le Blond des su-

perbes bâtimens qu'il projettoit de faire construire à Pétersbourg et ailleurs.

Il conserva toujours une aversion invincible pour tout ce qu'on appelle pompe et étiquette. On lui demandoit à Londres ce qu'il pensoit de cette capitale de l'Angleterre. J'y trouve, répondit-il, beaucoup de choses remarquables : mais ce qui m'en plaît le plus, c'est l'éloignement des Anglois pour le luxe; c'est de voir les plus riches d'entr'eux avec des habits peu coûteux, simples et toujours propres.

Lorsque le premier Roi de Prusse, Fréderic, apprit que le Zar se proposoit de voyager en Hollande et en France, il le fit prier avec instances par son Ministre à la Cour de Saint-Pétersbourg, de diriger sa route par sa résidence de Berlin. Pierre en donna sa promesse, mais sous la condition qu'il seroit reçu incognito et sans cérémonie. Le Roi n'en fit

pas moins d'apprêts pour le recevoir avec tous les honneurs qu'il croyoit dus à un Souverain. Le Zar avoit réglé son voyage de telle sorte, qu'il entra de nuit dans Berlin. Il descendit dans un appartement que lui avoit loué son Ministre. Fréderic, averti de son arrivée, lui envoya son Grand-maître des cérémonies, accompagné de deux autres Seigneurs, pour le complimenter. Pierre leur fit entrevoir qu'il ne resteroit que très-peu de jours à Berlin, et leur demanda s'il pouvoit rendre visite à S. M. Prussienne le lendemain à midi. Dès neuf heures du matin arrivèrent en grand étalage devant la porte du Zar six beaux carosses qui devoient être à sa disposition. Il s'entretenoit alors avec quelques jeunes Russes qui faisoient leurs études à Berlin, tels que le Prince *Kurakin*, depuis son Grand-écuyer, M. de *Bestuscheff*, depuis Comte et Grand-chancelier, et le Comte *Golofkin*, fils du Grand-chancelier de

Russie. Il continua la conversation jusques à onze heures, s'esquiva ensuite avec eux par une porte dérobée, et se présenta à la Cour, où certainement on ne l'attendoit pas dans ce modeste attirail. Le Roi prodigua à l'ordinaire les politesses, et le plaignit beaucoup d'être venu à pied. Le Zar lui répondit qu'il devoit s'y attendre, d'après la prière qu'il lui avoit faite de lui épargner toute espèce de fêtes et de cérémonie. D'ailleurs, continua-t-il, je ne suis pas accoutumé à tant d'ostentation; je ne veux pas que l'on s'apperçoive dans Berlin que j'y suis, et j'ai tellement pris l'habitude de marcher, qu'il m'arrive quelquefois de faire des courses cinquante fois plus longues que celle-ci.

La petite vérole fut inconnue en Russie jusques en 1631. Ce fut pendant l'hiver de cette année qu'elle parut pour la première fois à *Turuchansk*, et em-

porta la plupart des Ostiakes et des Samojèdes. Elle a pénétré aujourd'hui jusqu'au fond de la Sibirie, et même a Kamtschatka. Elle revient périodiquement après dix, douze ou quinze ans; la moitié des personnes de tout âge qui en sont attaquées, en est la victime. Ces peuples la redoutent au point qu'ils s'enfuient tous du moment qu'elle se déclare, abandonnant les malades à eux-mêmes, et vont bâtir des cabanes bien loin des villages où ils ont cru en appercevoir les premiers symptômes. En Russie, elle fait moins de ravages, peut-être à cause de l'usage habituel que l'on y fait des bains chauds, dès le plus bas âge. Les Sibiriens appellent la petite vérole *wospa*, et les Arabes *hasba*. Je conjecture, par le peu de différence qu'il y a entre ces deux mots, que cette maladie a été introduite en Russie et en Sibirie par les Tatares, qui l'avoient prise des Arabes. Cette supposition est d'autant moins vio-

lente, que l'on n'ignore pas que ce sont les Européens qui l'ont portée dans les autres parties du monde. A l'égard de son origine, on croit communément qu'elle vient de Circassie ou de Constantinople ; cette opinion est erronée. Il est constant qu'Alger, Tunis et Tripoli la connoissoient avant Constantinople. La méthode du traitement en est fort simple chez les Arabes et les Maures. Ils tiennent le malade dans une chaleur modérée ; lui font avaler de temps en temps six ou huit grains d'alkermès mêlés dans du miel, pour faciliter l'éruption ; lui frottent continuellement les yeux avec de la mine de plomb, pour empêcher l'éruption sur les yeux, et lui mettent des emplâtres de beurre frais sur les endroits du corps qu'ils veulent préserver des marques qui restent après la guérison. Pour inoculer, ils font une légère ouverture sur la partie charnue entre l'index et le pouce, et y insèrent deux ou trois

grains achetés ordinairement d'une personne saine, moyennant autant de dragées ou de pareilles bagatelles.

Il y a long-temps que l'on communique le virus extérieurement par des piquures et intérieurement par des boissons. Cet usage est ancien à Pama dans le Bengale. En Italie l'inquisition a permis l'inoculation ; en Espagne, elle l'a rigoureusement défendue.

Il y a en Sibirie une espèce de vagabonds que l'on appelle *Gulœschtsckis* ou *Promischlennis*. Ce sont des gens qui ont volé leurs maîtres, ou commis quelque autre crime, ou que leurs maîtres ont chargés de commissions avec des passeports, ou qui ne trouvoient pas de quoi vivre en Russie. Ils sont au nombre de quatre à cinq mille. Quelques-uns prennent du service chez les marchands et les paysans. Ils gagnent, outre la nour-

riture et l'habillement, jusqu'à vingt roubles de gages; d'autres s'établissent dans les villes et les villages, s'y marient et vivent de leur travail ou de leur commerce; d'autres se retirent dans les forêts, et s'occupent à la chasse des martres zibellines et d'autres bêtes sauvages; d'autres enfin font le métier de pêcheurs, et fixent leur séjour auprès des grandes rivières, et sur-tout autour du lac Baikal, d'où ils portent leurs poissons à la ville la plus prochaine. Comme la plupart d'entr'eux se sont évadés contre la loi, et que leurs maîtres ne laissent pas d'être obligés à payer leur capitation, comme s'ils étoient présens, ceux qui les reçoivent chez eux sont punis sévèrement. On fait souvent des recherches de ces fugitifs, principalement dans le temps de la *révision.* Ceux que l'on découvre, sont renvoyés en Russie, munis d'un passe-port. Quelques-uns, à leur retour, trouvent leurs femmes mariées à d'autres;

désordre auquel les lois Russes n'ont pas encore apporté le moindre remède.

Un Seigneur Russe avoit chargé un de ses paysans d'aller recevoir quinze cents roubles pour lui. Cet homme s'enfuit en Sibirie avec la somme, et y commença un petit trafic, dans lequel il prospéra si bien, qu'il devint un gros marchand. Il venoit souvent à Moscow pour faire ses contrats et ses achats. Malheureusement pour lui, ce Seigneur ayant suivi l'Impératrice régnante dans le voyage qu'elle fit à Moscow, pour former la commission qui devoit travailler à la rédaction des nouvelles lois, un autre domestique le reconnut et le dénonça à leur maître. Celui-ci fut assez heureux pour le retrouver après quelques perquisitions; il le fit saisir et mener à la Police, et demanda que son esclave lui fût rendu, aux termes de la loi. Le fuyard fit les plus belles offres à son maître, qui fut

inexorable. Cette affaire ayant fait du bruit dans Moscow, et étant parvenue à la connoissance de l'Impératrice, cette Princesse rendit le jugement suivant : En considération de l'industrie et des travaux du ci-devant paysan de... N. aujourd'hui négociant, il restituera seulement à son Seigneur les quinze cents roubles qu'il a touchés pour lui, avec les intérêts échus jusques aujourd'hui, et après ce remboursement il sera libre de continuer son commerce, sans que..., N. ait à l'avenir aucun droit sur lui.

Un Prince Russe, nommé *Debriskoi*, reçut un jour dans ses terres qui étoient aux environs de Wologda, trois déserteurs ; cette action est formellement réprouvée par les lois du pays. Instruit quelque temps après, que le public en jasoit, il fait venir son Chapelain nommé *Prisgalla*, qui étoit son conseil ordinaire ; ils délibérèrent ensemble sur les suites

de ce recèlement, et leur résolution finale fut de noyer ces trois hommes sous la glace. Ce qui fut exécuté. Cette atrocité fut également divulguée, et le Wojéwode en fit part au Sénat de Saint-Pétersbourg, qui donna l'ordre au Prince de comparoître devant lui à jour fixe. Quoique Debriskoi ne manquât pas d'amis et de créatures dans le Sénat, il ne jugea pas à propos de s'y présenter; mais suivant leur avis et celui de son Chapelain, il contrefit le malade, et fit ensuite courir le bruit de sa mort. On enterra un cercueil vide (dont il avoit lui-même donné les dimensions) avec grande pompe, et en présence de tous les paysans de la contrée que la curiosité y attira. Pour donner plus de vraisemblance à cette comédie, sa femme prit le soin d'administrer ses biens et d'élever leurs enfans. Le Sénat abandonna ses poursuites, et les trois meurtres furent bientôt oubliés. Debriskoi s'étoit

retiré dans celle de ses terres qui étoit la la moins fréquentée, et y vivoit caché depuis dix-huit ans. Après cet espace de temps, il hasarda de quitter sa solitude, donna fréquemment à dîner aux membres de la Chancellerie, et ces Messieurs ne lui témoignèrent en rien le moindre ressouvenir de son ancienne barbarie.

On pouvoit l'épouvanter, mais non le corriger. Croyant avoir à se plaindre des scribes de la Chancellerie, il médita de s'en venger, mais sans éclat, sans se compromettre. Il s'aboucha avec son Prisgalla, et ils convinrent que tous les scribes seroient invités à dîner; que les vins seroient prodigués, le repas prolongé jusques à la nuit, et que les convives seroient retenus de gré ou de force. Tout réussit au-delà de leur souhait, et l'on n'eut besoin de violenter les scribes ni pour les faire boire, ni pour les faire rester. Il y avoit déjà quelque temps que

les flambeaux avoient remplacé le jour. Debriskoi sort de la salle du festin. C'étoit le signal de la vengeance. Les domestiques prévenus éteignent en un moment toutes les lumières, renversent les tables, chargent les convives à coups de poing et s'esquivent. Les convives continuent de s'entrebattre. Leur hôte, épiant le moment où ils seroient fatigués du combat, rentre, gronde ses gens qui ont laissé éteindre les lumières, les fait rallumer, prend lui-même une bougie pour aller examiner les combattans l'un après l'autre, affecte d'être étonné, les interroge sur l'origine de cette querelle, et comme personne ne pouvoit la lui expliquer, il se plaint du tour qu'on lui a joué. Il les rapatria, et leur fit servir à boire de nouveau; mais l'engagement avoit été général et si sanglant, que tous les pauvres scribes furent saignés le lendemain.

Il n'est pas un endroit au monde où l'on se débarrasse d'un ennemi avec plus de facilité et plus d'impunité qu'en Russie. Là, point de ministère public chargé, comme ailleurs, de faire des perquisitions, et de lancer des décrets de prise de corps contre les gens accusés ou soupçonnés d'un meurtre; personne qui se soucie de remplir ces fonctions; personne qui se rende accusateur, si ce n'est celui qui a intérêt de demander la réparation d'une violence. Aussi les dénonciations sont-elles très-rares. Il n'est pas rare au contraire de rencontrer sur les chemins, et même dans les villes, des hommes assassinés, des corps indignement mutilés. Celui qui passe devant un cadavre, quelque laps de temps qui se soit écoulé depuis l'assassinat, est obligé, aux termes de la loi, de le porter à la ville la plus proche qui soit le siège d'une justice, ou d'aller avertir le juge de l'endroit où il est exposé. Après cette

dénonciation; les membres de la justice s'y transportent, examinent le corps de la tête aux pieds, demandent aux assistans s'il est bien mort, et sur leur réponse affirmative, ils se contentent de dire: il faut donc l'enterrer. Toutes les formalités sont remplies par cet ordre, et il n'est pas fait d'autre information.

Quand un gentilhomme Russe tue le paysan d'un autre gentilhomme, la loi l'oblige d'indemniser le propriétaire par le don d'une famille entière. A l'égard des poursuites que pourroit faire la justice pour venger l'ordre public blessé par cette action, il sait les arrêter; il fait imposer silence à la justice et à tous les accusateurs, avec de l'argent et un peu d'intrigue.

Il y avoit anciennement dans le voisinage de l'*Irtisch* et de la petite rivière de *Sibir*, un peuple payen assez nombreux, qui portoit le nom de *Gauschpin*.

eta; mais *Kutschum*, Chan Tatare, chassé de son pays par le fameux *Jermack Timoffejéwitsch*, vint se réfugier dans cette contrée, dont il chassa ou massacra la plupart des habitans. Ce n'est plus qu'aux environs de Tomsk que l'on retrouve encore quelques restes de cette ancienne peuplade. Selon toutes les apparences, les *Gaschpiizi* étoient Kalmaks d'origine.

Tout ce qui étoit analogue aux sciences, avoit de l'attrait pour Pierre Ier. Il portoit toujours avec lui des étuis remplis d'instrumens de mathématiques, de chirurgie et d'anatomie; il aimoit les cours d'épide, et remplissoit quelquefois les fonctions de démonstrateur. Il voulut voir donner la ponction à la femme du négociant Hollandois *Boer*, qui étoit hydropique. Il aida lui-même à l'écoulement des eaux. Cette femme étant morte à la suite de l'opération, il se mit à la tête de

convoi, comme étant au nombre de ceux qui avoient donné leurs soins à la malade.

Une autre fois il tira une dent à la femme de son valet de chambre *Polbojarof*, lequel lui avoit fait accroire qu'elle y avoit mal; mais depuis, ayant su que c'étoit une malice du mari qui suspectoit l'honnêteté de sa femme, il fit venir Polbojarof, lui fit confesser sa ruse, et la lui paya sur le champ avec une volée de coups de canne.

Il reçut en 1719 le plan d'un nouveau règlement pour la douane. Il fit beaucoup de réflexions sur l'article suivant qui s'y trouvoit : » Si quelqu'un fait » une fausse déclaration de sa cargaison, » ou récèle des marchandises qu'il fasse » ensuite entrer en fraude, le vaisseau » et sa cargaison seront confisqués ». Cet article lui parut mal quadrer à ses vues d'aggrandissement pour le commerce. Il

étoit extrêmement attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à le faire fleurir dans ses Etats. » C'est trop tôt, dit-il, beaucoup trop tôt parler sur ce ton. Le » commerce est une pucelle malade qu'il » ne faut tourmenter ni effrayer. Ce n'est » qu'à force de ménagemens, de caresses, que nous pourrons l'attirer. Dans » la supposition de cette confiscation » totale que l'on me propose, les risques du contrebandier sont incomparablement plus forts que ceux de ma » douane. Mais bornons la confiscation à » ce qui sera entré en fraude, nous inspirerons moins de terreur aux étrangers, » et j'y perdrai peu; car voici mon calcul : celui qui aura fraudé la douane » neuf fois de suite, sera découvert à la » dixème fois; la contrebande qui sera » saisie me dédommagera amplement » des droits dont il m'aura précédemment frustré. «

Ce Prince, par le traité de Nystadt, s'étoit engagé de conserver aux provinces conquises sur la Suède, leurs privilèges, leurs coutumes et leurs lois. Jaloux de remplir sa promesse, il établit à Saint-Pétersbourg un Collège de Justice destiné à juger, d'après les lois Suédoises, toutes les affaires qui y seroient portées par appel, des tribunaux de Livonie, d'Esthonie et de Finnlande. Il donna la place de Vice-Président au fils d'un Bourguemestre de Narva, nommé *Sirgmund Wolff*, qui avoit étudié tant en Allemagne qu'en Suède, et lui recommanda expressément de ne pas souffrir qu'on lui citât d'autres lois que celles de Suède, qu'il croyoit d'ailleurs suffisantes pour terminer toutes les sortes d'affaires. » Il me semble, ajouta-t-il, » que si l'on se permet d'avoir recours » à des décisions étrangères, telles que » les codes Romains, on courra le double » danger de prolonger dispendieusement

» les procès, et de jeter de l'obscurité » sur le bon droit. «

Le Collège de Justice pour les affaires de Livonie, d'Esthonie et de Finnland, jouit d'une grande considération à Saint-Pétersbourg. Les Juges inspirent naturellement partout beaucoup de respect à leurs justiciables; les relations très-étendues que ce tribunal a avec ces trois provinces, lui attirent de leur part une vénération qu'il mérite à tous égards. Les Gouverneurs-généraux de Riga, de Réval, de Wibourg, trois personnages qui sont ordinairement de la première distinction, lui sont subordonnés. Plusieurs fois il a ramené ces Gouverneurs à leur devoir, par des corrections sévères. Entre plusieurs exemples que je pourrois en rapporter, je n'en citerai qu'un seul.

Le Feld-maréchal, Prince de *Holstein-Beck*, en sa qualité de Gouverneur-général de Réval, préside le Dicastère,

dans lequel il est assisté de quelques Conseillers et Assesseurs. Ce Dicastère ne peut connoître que des matières sommaires. Ce Prince aimoit une jeune femme de Réval qui vouloit se séparer de son mari. Il lui conseilla de s'adresser au Dicastère; elle lui obéit, et quoique cette affaire excédât la compétence de cette juridiction, il osa, sans examiner l'affaire, sans entendre préalablement aucun témoin, prononcer une sentence qui adjugeoit à cette femme ses conclusions. Le mari en interjeta appel, et présenta sa requête au Collège de Justice de Saint-Pétersbourg, qui, non-seulement cassa la sentence, mais ordonna encore que cette infraction scandaleuse seroit publiée à haute voix dans toutes les rues de Réval par un Secrétaire, accompagné d'un tambour qui battroit la caisse pour attirer le peuple à la lecture. Ce jugement souverain a été ponctuellement exécuté.

On a vu parmi les membres de ce Collège le Conseiller d'Etat *Gluk*. Il étoit fils de Gluk, premier Pasteur de Marienbourg, chez qui se trouva l'Impératrice Catherine II, lorsque cette ville fut prise par les Russes. Il ne manquoit ni de probité ni d'instruction; mais son humeur bizarre et sa morgue écartoient de lui ceux-mêmes qui étoient le plus en état d'apprécier ses excellentes qualités. Son ami *Freitag de Loringhaven*, gentilhomme Livonien, ayant gagné un procès au Collège de Justice, se présenta chez lui pour le remercier, et lui offrit une barique de harengs frais, mets fort estimé en Russie; Gluk étoit absent. *Freitag* laissa les harengs et s'en retourna. Il rencontra sur l'escalier le Conseiller d'Etat, à qui il fit son remercîment. Gluk, en rentrant chez lui, apprend que son ami a déposé un cadeau de harengs; il le rappelle par la fenêtre, et quand il le voit à portée, il l'accable d'injures,

et lui jetta la barique sur la tête, peu s'en fallut que Freytag ne fût assommé de la chûte.

Ce pauvre Gluk avoit la vue basse, marchoit toujours à pas comptés, et les regards fixés vers le Ciel. Rien n'étoit capable de déconcerter sa gravité.

Il lui arriva souvent de heurter dans sa marche les premiers Seigneurs de la Cour, et de tomber avec eux dans la boue; ce qui lui attira dans le commencement des propos fort durs et quelquefois des coups. Il se relevoit alors tranquillement, reprenoit son attitude ordinaire et continuoit sa route. Il étoit le jouet des enfans dans les rues, et lorsqu'on entendoit les cris de quelques polissons, on présumoit que Gluk n'étoit pas loin. Ses amis qui partageoient quelquefois ces aubaines, et qui lui avoient fait les plus vaines remontrances à ce sujet, étoient enfin convenus de ne plus le fréquenter. *Görz*, le plus enjoué d'en-

t'eux, leur dit qu'avant d'en venir à cette extrémité, il falloit tenter une dernière épreuve. La maison de Gluk étoit contiguë à la boutique d'un cordonnier qui étoit toujours assis sur le seuil de sa porte. On convint de faire entrer Gluk dans cette boutique le lendemain, au retour d'une promenade, en lui faisant accroire que c'étoit sa maison. Il ne falloit pas beaucoup d'apprêts pour cela ; on se contenta de se détourner, comme si l'on fût rentré chez lui. Il passe au milieu de ses amis, trouve quelque résistance en entrant, ne daigne pas baisser les yeux, poursuit son chemin, renverse le maître avec quelques garçons, et tombe avec eux. Jusques-là son sang-froid ne l'avoit pas encore abandonné. Il se relevoit majestueusement, et faisoit mille excuses au cordonnier, en cherchant sa canne et sa perruque. Celui-ci qui le connoissoit, partit à la fin d'un grand éclat de rire, ce qui décontenança,

de son Secrétaire de guerre, de son Lieutenant et des trente anciens, sans l'avis desquels il ne peut rien entreprendre.

En 1772, *Jemelka Pugatschew*, Cosaque du Don, entraîna ses compatriotes dans une rébellion qui a fixé pendant quelque temps les regards de toute l'Europe. Il avoit fait ses premières armes dans la dernière guerre que la Russie eut avec la Prusse. Il avoit depuis fait plusieurs campagnes dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs. Il étoit dans l'armée qui couvroit le blocus de Bender. Après la prise de cette ville, il demanda son congé, qui lui fut refusé. Dominé par la fougue de ses passions, il déserta et se retira en Pologne, où il se trouva bientôt réduit à mendier son pain. Ce genre de vie ne pouvoit pas convenir longtemps à un homme qui avoit fait quelque séjour à la Cour, où pourtant il n'avoit guère joué que le rôle de fou; il étoit néanmoins honoré de l'amitié du

Prince Grégoire Grégoriwitsch Orloff, qui s'amusoit beaucoup aux mascarades de sa danse cosaque. J'ai quelquefois pris ma part du plaisir qu'il procuroit de cette maniére aux courtisans Russes. L'ennui de sa triste existence en Pologne, loin d'abattre son courage, ne fit que l'échauffer. Il en sortit pour aller soulever les Cosaques du Jaïk, que les torts du Gouverment n'avoient déjà que trop disposés à la révolte. Il les engagea à le suivre au Cuban. Là il déclara qu'il étoit l'Empereur Pierre III, que l'on avoit cru assassiné par son épouse. Son début de Souverain ne fut pas heureux. Il fut pris presque aussitôt, envoyé à Simbirsk et de là à Casan. Il trouva moyen de s'évader de sa prison et de rejoindre ses camarades. En peu de temps sa troupe fut augmentée, et il se crut assez fort pour former une entreprise contre la ville de Jaïk. Il envoya sous le nom de Pierre III un manifeste au Commandant, qui n'y

répondit que par un ordre donné à un détachement de la garnison de poursuivre ce misérable. Pugatschew opposa une courte résistance, lâcha pied, et dirigea sa marche vers Orenbourg. Sur sa route il prit plusieurs petits forts, tant par la négligence de quelques Commandans, que par l'insuffisance de la plupart des garnisons. Il arriva aux portes d'Orenbourg, avant que l'on eût à Saint-Pétersbourg aucunes nouvelles de la révolte des Cosaques.

En 1773, le Gouvernement envoya contre lui le Général Bibikoff, qui périt misérablement quelques jours après que le Prince Golitzin eut battu le rébelle auprès de la forteresse de *Catischewa*. Pugatschew reçut ensuite un renfort considérable de Baschkirs, déserteurs Russes, à qui la mémoire de Pierre III étoit encore chère, et de paysans des mines. Il fut encore vaincu par le même Prince Golitzin. Ces défaites n'empêchèrent

chèrent pas l'intrépide Pugatschew, qui étoit maître des mines d'Orenbourg, de fondre des canons de tout calibre, et de se remettre en état de défense. L'habile colonel Michelson remporta sur lui plusieurs victoires aussi infructueuses. Pugatschew forma un autre dessein; il marcha vers Casan, prenant, chemin faisant, plusieurs villages et forts de peu de conséquence. Le Général Potemkin, le voyant près de Casan, se comporta comme son oncle dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs (14), s'enfuit dans le fort de Casan, le laissa pénétrer dans les fauxbourgs, où il mit tout à feu et à sang, et n'en sortit qu'après l'arrivée de Michelson, qui obligea le rébelle d'abandonner la ville, et de se sauver dans les champs. Michelson l'y poursuivit et le

(14) Dans cette guerre il se tint constamment renfermé dans le fort Sainte-Elisabeth, pendant que les Tatares faisoient sous ses yeux des milliers d'esclaves Russes.

battit encore trois fois. Pugatschew, voyant ses troupes considérablement affoiblies, prit le parti de passer le Wolga. Il se retira à la hâte à Alatir, détruisant tout ce qui se trouvoit sur son passage.

Potemkin, pour déguiser ses fautes aux yeux de la Cour, les attribua au général Brand, Gouverneur de Casan, l'homme le plus intègre et le plus brave guerrier de la Russie. Il le fit garotter et mener à Saint-Pétersbourg, où il fut dégradé et mourut bientôt après de chagrin.

Pierre Iwanowitsch Panin (frère du comte Nikita Iwanowitsch Panin, qui avoit élevé l'héritier du trône) haï du général Potemkin, qui redoutant ses talens, le laissoit sans commandement, vint demander à sa Souveraine des troupes contre le rébelle. L'Impératrice le nomma général de l'armée, qu'elle fit renforcer de trois régimens.

Celle de Pugatschew grossissoit tous les jours; quoique harcelé continuelle-

ment par Michelson, il parvint à s'emparer de Saratoff, dont le Commandant échappa à sa cruauté avec la garnison composée de cinquante hommes, qui se firent jour à travers les assiégeans victorieux. Le pillage et le carnage firent de Saratoff un théâtre d'horreur. Les habitans de cette malheureuse ville, de tout âge et de tout sexe, qui furent rencontrés par le vainqueur, furent massacrés. Pugatschew approcha ensuite de Czaritzin; mais la résistance qu'il y éprouva, lui en fit enfin lever le siège. En fuyant vers Astrakan, il fut de nouveau attaqué par Michelson; son armée fut taillée en pièces; avec une poignée de monde échappée au fer des Russes, il repassa le Wolga, et s'enfonça dans les déserts situés entre ce fleuve et la rivière de Jaïk. Ce fut là le terme de sa royauté, ou plutôt de son brigandage. A la suite d'un complot tramé entre ses plus chers confidens *Tworogoff*, Cosaque, d'*Ilezk*, *Tschuma-*

koff et *Teduleff*, il fut enchaîné et mené dans la ville de Jaïk, d'où le général Samaroff le fit transférer à Simbirsk. De là le comte Panin le fit conduire à Moscow, enfermé dans une cage de fer. La commission qui fut chargée avec tout le corps du Sénat de lui faire son procès, après lui avoir arraché l'aveu de ses crimes, le condamna à être écartelé. Sa tête devoit être mise sur une poutre, les quatre membres attachés chacun à une roue, et exposés sur les murailles de Moscow aux quatre vents cardinaux. L'Impératrice lui fit grâce du crime de lèze-majesté, et voulut adoucir la rigueur de son supplice, en lui épargnant l'écartellement. Seulement sa tête, ses mains et ses pieds furent coupés et exposés.

La même commission prononça la peine de mort contre la plupart de ses complices. *Partilieff*, de Jaïk, fut décapité; *Tschik* ou *Sarubin*, aussi de Jaïk, qui avoit usurpé le nom et la qualité

de comte de *Tschernischeff*, eut la tête tranchée à *Ufa*, et son corps fut ensuite brûlé avec l'échaffaud. *Platnikoff*, *Demiskarawieff*, *Sakladnoff*, *Isajeff* et le marchand *Dolgopoloff*, qui avoient proclamé Pugatschew Empereur sous le nom de Pierre III; *Potschitalin*, *Gorschkoff* et *Ulijanoff*, qui avoient publié ses ordonnances comme des ordonnances impériales, et dix autres Cosaques qui les avoient colportées, reçurent le knout, eurent les narrines arrachées, furent marqués d'un fer chaud et envoyés en Sibirie. Toutes ces exécutions furent faites à Moscow le 23 janvier 1775, après avoir excommunié les coupables dans les formes. *Sophia* et *Ustinia*, femmes du rébelles, et ses trois enfans, furent renvoyés sans punition, comme n'ayant point participé à son crime. Les Cosaques qui l'avoient livré, et le paysan *Philipoff* qui avoit donné le premier avis de la rébellion, furent récompensés par le Sénat.

La commission congédia *Galoff*, fourrier de la garde. Le lieutenant *Schanowitz*, qui, en se soumettant au rébelle, avoit préféré une vie honteuse à la mort, fut dégradé de noblesse, privé de ses charges, déclaré infâme, et eut l'épée cassée au-dessus de la tête. L'enseigne *Jumatoff*, qui avoit aussi montré de la lâcheté, en considération de son grand âge, ne fut que renvoyé du service.

Il seroit difficile de calculer les pertes en tout genre que la Russie a éprouvées par la rébellion de Pugatschew. Les villes et villages saccagés, quantité de mines détruites, plusieurs milliers de prisonniers, parmi lesquels se trouvoient des personnes de la première distinction, tous exécutés de la manière la plus atroce; voilà les traces que Pugatschew a laissées sur son passage (15). Il avoit

(15) On a regretté surtout le professeur Lowiz, envoyé à Saratoff pour faire des recherches dans les trois règnes. Pugatschew le fit empaler.

saisi la circonstance la plus favorable pour soulever les Cosaques et étendre ses ravages au loin. La Russie étoit alors en guerre avec les Turcs. Il put parcourir sans obstacle, et ravager impunément pendant quelque temps une étendue immense de pays : triste fruit de presque toutes les guerres que la Russie a faites aux Turcs, dont l'issue a été ou une révolte ou une peste, fléau plus destructeur encore que la révolte. Cet Empire, qui avoit besoin d'une longue paix dans l'état de dépopulation où il étoit alors, se ressentira pendant plus de cent ans peut-être des pertes qu'il a essuyées par le soulèvement des Cosaques. On a porté à quelques centaines de milliers le nombre de ceux qui ont péri ou dans les supplices, ou dans les combats livrés aux Turcs et à Pugatschew.

Catherine II, pour effacer ces malheurs des fastes de son règne, a rendu une ordonnance qui abolit le nom de la ri-

vière de Jaïk, qui prend sa source dans les montagnes de l'*Urall*; elle lui a donné celui d'*Uralscaja-Reka* (rivière d'Urall). Elle a voulu que la ville de Jaïk ne portât plus à l'avenir que le nom d'Uralsk, et que les Cosaques du Jaïk ne s'appelassent plus que les Cosaques Uralskiens.

Les vaches des environs des villes d'Archangel et de Wologda, sont monstrueuses pour la grandeur. Elles proviennent d'une race Hollandoise de la grande espèce. Celles des autres parties de la Russie sont beaucoup plus petites. Le lait de ces dernières est plus gras, le beurre en est meilleur et se conserve mieux, de sorte qu'elles ne sont inférieures aux autres qu'en ce qu'elles offrent un aspect moins imposant.

Les prairies d'Archangel et de Wologda sont excellentes; elles ont l'avantage particulier d'être salées. Ce fait est cons-

taté par des expériences répétées depuis plus de cent ans, sans que les Russes en aient pu découvrir la cause naturelle.

Je ne puis m'étonner assez de ce que le beurre qui provient des pâturages salés d'Archangel et de Wologda, se gâte plutôt que celui du reste de la Russie, où l'on manufacture le plus mauvais sel, et où les pâturages sont d'une qualité bien inférieure à ceux d'Archangel. La viande et les poissons salés en Russie se corrompent promptement. Tous les comestibles destinés pour la flotte sont salés avec du sel d'Espagne (16).

Je crois qu'il faut attribuer la cause de cette infériorité du beurre d'Archangel et de Wologda, au climat, qui n'est

(16) L'importation du sel étranger est défendue dans toutes les provinces Russes. Narva est seul excepté de la prohibition.

Je pense que les Russes parviendroient aisément à avoir de meilleur sel, s'ils se donnoient la peine d'apprendre à le préparer.

pas favorable aux vaches Hollandoises, et à d'autres propriétés de l'air.

Parmi cette foule d'ouvriers et d'artistes que Pierre Ier avoit attirés de tous les pays pour enseigner à ses sujets les arts et métiers, étoit un fabriquant de cuir, Anglois, qu'il envoya à Casan, dont les environs sont renommés pour la beauté du bétail. Ce fabriquant établit son attelier, et commença à préparer le cuir *à une livre*, comme en Angleterre. Ses essais n'ayant pas réussi, il crut d'abord que ses apprentis lui faisoient des espiègleries; il prit la précaution de marquer les cuirs, de manière qu'ils ne pussent s'en appercevoir. Il surveilla le travail, et malgré l'attention la plus exacte, et l'application la mieux soutenue pour conserver la méthode Angloise, il ne put jamais parvenir à fabriquer des cuirs qui approchassent de ceux d'Angleterre. Il fit le rapport de ses efforts

infructueux au Zar, qui compara les cuirs Anglois et ceux de Casan, remarqua leur prodigieuse différence, et en demanda les raisons au fabriquant. Celui-ci lui dit, qu'il présumoit que l'excellence des cuirs Anglois venoit, de ce que les bestiaux étoient d'une plus grande espèce dans son pays; qu'ils y étoient employés à des travaux qui, en les rendant plus robustes, donnoient plus de consistance aux peaux: que les herbes étoient assez hautes pour que les troupeaux pussent paître en marchant, au lieu que les herbes peu élevées autour de Casan astreignoient les bestiaux à brouter la tête penchée jusqu'à terre, et à rester dans cette attitude sans mouvement toute la journée. » Voilà, » Sire, ajouta-t-il, entr'autres raisons, » les principales qui me portent à croire » que vos sujets ne prépareront jamais » d'aussi bon cuir que mes compatriotes. «

Sur la grande place des magasins de

la douane de Saint-Pétersbourg (17) est une grande poutre, à laquelle doivent être pendus tous ceux des juges qui reçoivent des présens des parties. Malgré cette poutre, les plaideurs n'en sont pas moins à plaindre, et s'ils ne trouvent pas moyen de gagner les juges, ils éprouvent des délais interminables; pour couvrir cette prévarication et obtenir audience, il faut s'adresser aux magistrats. Il y a une dernière ressource, qui est de présenter une requête à S. M.; mais elle est bien dangereuse; car les Ministres du cabinet, qui ont ordre de rapporter sur le champ ces requêtes à l'Impératrice, ont en même temps celui de s'assurer des personnes qui les présentent, et le succès dépend alors des insinuations des Ministres du cabinet.

(17) Ces bâtimens, qui sont aujourd'hui des magasins, étoient autrefois le siège des Collèges, qui depuis ont été transférés dans de beaux hôtels bâtis exprès, vis-à-vis le Palais impérial.

Les frais de la procédure Russe, et les dépenses inutiles que l'on fait faire à la Couronne, sont immenses. Toute l'instruction se fait sur du papier timbré. Les obligations et tous les contrats ne sont valables que sur ce papier. Le droit du timbre varie et augmente en raison de la quotité des sommes contenues dans les cédules. Ce papier très-épais et mal apprêté sort des fabriques des environs de Saint-Pétersbourg. Le Collège de Manufacture de cette ville le reçoit par paquets, qu'il défait avant de les envoyer au Collège de Justice, qui les refait ensuite, et les fait passer dans des caisses à Moscow : là le timbre est imprimé sur un nombre effrayant de papiers, pour la fourniture de tous les Collèges et de tous les Tribunaux.

On barbouille peut-être plus de papier en Russie que dans le reste de l'Europe. Les plus petites affaires exigent une foule de procès-verbaux transcrits

sur des protocoles d'une longueur insoutenable. Tous les Dicastères sont remplis d'écrivains, qui n'ont pas d'autre mérite que celui de copiste, et sont au surplus des fainéans et d'assez mauvais sujets.

Ces Dicastères ne peuvent employer d'autre papier que celui de la fabrique du Comte de Sivers, Grand-maréchal de la Cour, qui a obtenu ce criant privilège de l'Impératrice Elisabeth. Il est inconcevable que l'ordonnance qui le lui a accordé, n'ait pas encore été révoquée.

Le Comte de Sivers a été le muchik ou l'esclave du baron de Thiesenhausen, dont la famille possède encore aujourd'hui le bourg de Wesenberg qui étoit anciennement une petite ville. En passant par Réval, j'allai voir la veuve de ce Baron, qui me retint à dîner. Elle me dit pendant le repas : » Monsieur,

» vous occupez la place de feu mon mari.
» J'ai vu long-temps derrière lui le Comte
» de Sivers qui le servoit; il étoit alors
» notre paysan. Croiriez-vous bien que cet
» homme, qui n'a d'autre reproche à me
» faire que d'avoir été mon paysan, me sus-
» cite persécutions sur persécutions? qu'il
» me fait dépenser des sommes immenses
» par les avocats et autres gens de justice,
» à la merci desquels se trouvent souvent
» les veuves et les orphelins? qu'il cher-
» che à soulever mes sujets contre moi?
» à leur faire accroire qu'ils ont des
» droits et des privilèges de ville, qu'ils
» ne sont point mes sujets mais des gens
» libres? Croiriez-vous enfin que par ses
» intrigues et ses machinations, ma vie
» n'est pas en sûreté au milieu de mes
» possessions? C'est un fuyard qui s'est
» évadé de Wesenberg, ma terre. Il est
» allé à Saint-Pétersbourg où il s'est en-
» gagé au service de l'Impératrice Elisa-
» beth. Voici le commencement et le

» progrès de sa fortune. Il a d'abord été » employé subalterne dans la cuisine. » Comme il a bonne mine et est assez » robuste, de grade en grade, il est » devenu domestique de la Cour, servant » à la table impériale, inspecteur de » quelques domestiques, Gentilhomme » de la chambre, Chambellan, et enfin » Grand-maréchal de la Cour. A l'avé- » ment de Catherine II au trône, il a eu » sa retraite, et vit aujourd'hui dans ses » magnifiques terres comme l'un des » premiers Seigneurs de la Russie. «

A Wologda un prêtre ivre renversa le calice, en disant la messe. Ses ouailles scandalisées en portèrent des plaintes à l'Evêque, qui le manda, le tança et le fit rosser d'importance, et l'obligea ensuite de permuter.

La Russie est infectée d'escrocs, de filoux et de brigands. Un nommé *Zemnoi* y a rendu son nom aussi fameux que celui

celui de Cartouche en France. Un Wojéwode, dans le voisinage duquel il se trouvoit un jour, en prévint le Colonel qui étoit en quartier dans sa Wojéwodie. Le Colonel dépêcha aussitôt un enseigne avec quelques soldats pour le saisir. Zemnoi, instruit de ces démarches, se transporte sur le chemin par où l'enseigne doit passer, et fait dresser quelques tentes. En voyant arriver la troupe, il va au-devant, aborde l'enseigne, lui fait mille politesses, et l'invite à se rafraîchir. L'enseigne qui le prend pour un grand Seigneur qui voyage, accepte l'invitation, ordonne à ses soldats de continuer leur route, et leur promet de les rejoindre après qu'il aura pris son repas. Zemnoi, après l'avoir fait boire largement, lui décline son nom en lui riant au nez, et lui fait donner les battoges. Le pauvre enseigne, à son retour, fut dégradé. Ses soldats même furent punis.

Les soldats de la garde de Saint-Pétersbourg sont encore dans l'usage de prier l'Impératrice d'être marraine de leurs enfans. Cet usage a été introduit par Pierre Ier, grand amateur de ces sortes de cérémonies. C'est une corvée qu'il a transmise à ses successeurs, et qui sera héréditaire, jusqu'à ce que quelqu'un d'eux ose s'en affranchir. Catherine II ne vas pas tenir elle-même sur les fonds. Elle envoie sa procuration avec cinq roubles aux soldats, et trois cents ducats aux personnes de distinction, ou quelque cadeau équivalent à cette somme quand elles l'aiment mieux. Elisabeth étoit plus libérale avec les grands de sa Cour; elle donnoit cinq cents ducats, et quelquefois plus. On doit croire que l'honneur de ce compérage est très-subordonné à l'avidité de ceux qui le recherchent, et que c'est une honnête manière de mendier un présent.

Après la mort des Souverains et des Grands en Russie, on embaume leurs corps à l'exception de la tête. Ce seroit, suivant les principes de la religion du pays, une grande profanation d'embaumer la tête qui a reçu le sacrement de l'extrême-onction.

Il existe en Russie un abus politique d'autant plus difficile à réprimer, qu'il a sa source dans la religion. Les Souverains Russes cherchent à favoriser la population dans leur Empire, et un étranger a beaucoup de peine à s'y procurer une nourrice. La superstition persuade au peuple, que c'est offenser Dieu très-grièvement que de nourrir un enfant dont le père ne suit pas le rite grec. En conséquence la nourrice, après le sèvrement, est obligée de faire une pénitence publique dans l'église. Autre cause de difficulté. L'ancienne loi qui défend aux Russes de sortir de leur pays, est encore sacrée pour

la plupart d'entr'eux. Cette loi purement humaine, ils ne peuvent s'empêcher de la regarder comme divine. Ils croient que Pierre Ier. a excédé les bornes de son autorité, et a voulu lutter contre Dieu en la révoquant. Les femmes surtout s'obstinent à la respecter, et croiroient s'expatrier en s'éloignant de quelques werstes de leurs demeures habituelles ou de leurs maris. Lors donc qu'un étranger veut avoir une nourrice, il faut qu'il s'adresse à quelque Seigneur qui force une de ses esclaves à se charger de l'enfant; mais quels soins, quels bons traitemens peut-on attendre d'une femme qui n'agit que par contrainte?

Les Prêtres Russes ont en une telle vénération les jeûnes et les carêmes, que c'est un principe reçu dans leur Eglise, qu'il vaudroit mieux permettre tout autre péché, quelque grave qu'il fût, que celui de rompre le plus légère-

ment l'abstinence. Aussi celui qui avoueroit à confesse avoir mangé le plus petit morceau de viande dans un temps défendu, seroit-il sûr de ne pas obtenir du Pope la rémission de son péché; mais celui qui ne s'accusera que d'un assassinat, pourvu qu'il ait observé religieusement les temps du jeûne, verra seulement le Pope hausser les épaules, et lui entendra dire : „ Nous sommes tous de „ pauvres pécheurs devant Dieu, “ et cette exclamation sera suivie aussitôt de l'absolution.

Suivant une tradition sur laquelle les Russes (18) ne se permettent pas d'élever le moindre doute, quatre nations, qui sont les Turcs et les Tatares, les Russes, les Polonois, et les Allemands, envoyèrent d'un commun accord leurs Ambas-

(18) On comprend aisément que je parle des Russes en général, et qu'il faut admettre quelques exceptions; mais je puis assurer que le nombre des privilégiés en fait de bon sens est infiniment petit.

sadeurs à Jérusalem avant le crucifiement de Jésus-Christ, pour protester contre l'irrégularité de la procédure et l'infame conduite des Juifs, et pour sauver la vie au fils de Dieu.

Tous les Saints du Paradis ont beaucoup d'occupation en Russie. Les bêtes à cornes sont recommandées à la protection de S. George. Les autres bestiaux ont S. Blaise pour patron et interprète auprès de Dieu. Les chevaux ont aussi le leur. S. Aitippe est invoqué pour le mal de dents. Le jour de l'Epiphanie, les chevaux et tous les troupeaux sont abreuvés avec de l'eau bénite.

J'ai entendu un jour la dispute d'un entrepreneur de bâtimens et d'un domestique du conseiller privé de Munich sur cette question : „ lequel est le plus „ grand prophête, de Jésus-Christ ou „ d'Elie. « Chacun soutenoit vivement son opinion. Enfin le charpentier l'emporta en faveur d'Elie, en prouvant qu'il

étoit le maître du tonnerre, météore sur lequel Jésus-Christ n'a aucune puissance.

Les Dames d'honneur de l'Impératrice n'ont pas d'appointemens ; mais elles reçoivent de S. M. des présens considérables. Elles portent sur la poitrine le portrait de leur Souveraine, et ont ainsi que les *Demoiselles* de la Cour le pas, dans les cérémonies, sur les Feld-maréchaux. Celles-ci jouissent du logement, de la table, de l'habillement et d'un traitement de six cents roubles, et conservent leur rang en se mariant à des Officiers sans naissance ; la dot qui leur est fournie par l'Impératrice est de six mille roubles. Catherine II a imaginé de leur faire porter sur la poitrine, à la manière Danoise, un cadre au milieu duquel son nom est écrit, et qui est garni de diamans. Même après un mariage disproportionné pour la naissance, elles restent décorées de cette marque d'hon-

neur. La veille de leurs nôces, pour veiller à ce qu'elles ne mangent pas trop, on les fait souper dans le cabinet à coucher de l'Impératrice. Sous le règne d'Elisabeth les fiancés mangeoient sur des tables séparées, avec quelques convives. Aujourd'hui ils sont à la même table, et après le souper, un piquet de la garde à cheval les reconduit à leur appartement. Le lendemain les nouveaux mariés viennent remercier l'Impératrice de ses bontés; et le soir, il y a bal à la Cour.

Les autres femmes dont l'emploi est de servir l'Impératrice, sont prises dans toutes les classes. Elles n'ont aucun rang ni aucune distinction particulière, mais ordinairement beaucoup de hauteur. Elles se marient quelquefois à des Officiers, soit militaires, soit de justice, ou autres. Elles ont, outre le logement et la nourriture, quatre cents roubles de gages, et reçoivent leur habillement de la

garde-robe de l'Impératrice. Le nombre des Dames d'honneur et de toutes ces femmes employées au service de la Souveraine n'est point fixé.

Pierre Ier qui avoit toujours parlé de Charles XII avec beaucoup de respect, ne changea pas de langage après avoir terrassé ce rival dont il n'avoit plus à redouter les talens militaires. Il dit en signant la paix de Nystadt. » J'ai » offert deux fois la paix à *mon frère* » Charles; ma première proposition étoit » dictée par la nécessité, et la seconde, » j'ose le dire, par la générosité. Il les » a rejetées toutes les deux, et les Sué- » dois signent aujourd'hui avec moi une » paix honteuse, à laquelle leurs revers, » multipliés et leur obstination les for- » cent de souscrire. «

En apprenant la mort du Roi de Suède, tué devant Fridericshall (1718), il versa des larmes, et se détourna pour

n'être pas apperçu de sa suite. Quelque temps après on l'entendit s'écrier : » Ah, » frère Charles, que je plains ton malheur. « Cette conduite est bien différente de celle de César après la bataille de Pharsale. L'Empereur Russe pleuroit sincèrement un ennemi qui emportoit son estime, et les larmes du vainqueur de Pompée ne purent déguiser à ses amis la joie secrète qu'il ressentoit d'être débarrassé du seul obstacle qui retardoit son élévation à la dignité impériale.

Lorsque *Schrœder*, jardinier Suédois, eut achevé le jardin du palais d'été de Saint-Pétersbourg, Pierre Ier vint l'examiner. Le Prince remarqua dans le parc de derrière deux quarrés longs, parallèles et couverts de gazon, qui ne lui parurent propres qu'à recevoir des bancs et à servir de délassement. » Je suis très- » content du plan et de l'exécution, » dit-il, au jardinier ; mais je desirerois

» que vous eussiez imaginé, à la place
» de ces gazons insignifians, quelque
» chose de plus instructif : qu'en pensez-
» vous? Ma foi, lui répondit le jardinier,
» je ne saurois imaginer autre chose que
» de mettre des livres sur les bancs; nous
» songerons ensuite au moyen de les
» garantir de l'humidité. Attendez, ré-
» partit le Zar, qui rioit de la plaisanterie,
» il me vient une idée; si l'on distri-
» buoit, à l'imitation de ce que j'ai vu
» dans le parc de Versailles, des statues
» de plomb, creuses, dont les sujets
» seroient pris, par exemple, dans les
» fables d'Esope! Ces statues seroient
» dorées et jetteroient de l'eau, chacune
» dans son attitude. Celle du fabuliste
» seroit placée à l'entrée. «

Schrœder se chargea d'exécuter cette idée, et réussit à la grande satisfaction du Zar, qui fit de ce jardin sa promenade favorite. Ce Prince, se doutant que cet ouvrage étoit au-dessus de l'intelli-

gence des promeneurs Russes, fit dresser au devant de chaque statue un poteau, au haut duquel étoit clouée une plaque de fer-blanc qui en expliquoit le sujet. Un ouragan accompagné d'une inondation, a renversé en 1777 les arbres, les statues et les autres ornemens de ce beau jardin, qui a été détruit, sans que l'on se soit soucié jusques à ce jour de rétablir ce monument de Pierre Ier.

Ce Prince ne connoissoit guère d'autre jeu que le *gravias* Hollandois; encore y jouoit-il très-rarement: il préféroit à ce frivole amusement la conversation d'un charpentier de vaisseau ou d'un négociant. Aussi le jeu n'eut pas de vogue sous son règne. Dans ses armées et sur sa flotte il n'étoit pas défendu de jouer, mais on n'osoit pas risquer plus d'un rouble dans toute une soirée; celui qui perdoit davantage, n'étoit point obligé de s'acquitter, d'après un règlement militaire, et les con-

trevenans qui s'étoient exposés à perdre au-delà d'un rouble, lorsque ce fait venoit à la connoissance du Zar, étoient sans rémission livrés à un conseil de guerre, et punis. Il portoit ce jugement des joueurs : » ces gens-là ne savent » pas s'occuper de choses utiles, ou » cherchent à s'approprier la bourse d'au» trui. «

Dworœnin ou noble. C'étoit, avant le règne d'Iwan Basilowitsch et la création des Strelzis, une noblesse inférieure des villes, qui remplissoit, en temps de guerre, les fonctions de simples soldats. Ils recevoient une paie en argent et une portion de terre appelée *Pomestie*, d'où est venu le nom de *Pomestnik* (gentilhomme campagnard). Dworœnin en Sibirie a une toute autre signification. C'est un stipendié de la Couronne, qui est obligé de s'acquitter de toutes sortes de services. Par cette raison, on le re-

garde comme faisant partie de la classe des *Schluschiwis*, ou simples soldats, quoique sa solde soit un peu plus forte (elle est de 17 à 18 roubles). Sa prérogative ne passe point à ses enfans, qui ne sont, après sa mort, que de simples paysans, inscrits sur le *Poduschnoi-oklad* (registre de la population des Muschiks). Il dépend des gouverneurs de toutes les parties de la Sibirie de faire autant de Dworœnins qu'ils veulent.

Dieti Bojarskies (enfans des Boyards), ainsi appelés, non pas qu'ils soient fils de Boyards, mais parce qu'ils vont à la guerre sous leur conduite, comme leurs enfans. Ils ne possèdent pas de biens, ce qui les différencie des Dworœnins Russes, et les rapproche davantage des Dworœnins Sibiriens, un peu plus considérés que les soldats, et recevant une plus forte paie (9 roubles). Ils forment avec les Dworœnins de Sibirie les deux dernières classes de nobles où

privilégiés. On les prend dans la lie du peuple; on les emploie aux plus viles fonctions. La plupart d'entre eux restent toute leur vie dans cette caste; peu entrent dans celle des Dworœnins Russes, et n'y parviennent qu'après des services signalés. Les enfans de Dicti Bojarskies, comme ceux des Dworœnins Sibiriens; sont Muschiks. Ces deux espèces de nobles se rencontrent plus fréquemment dans les villes voisines du Wolga en-deçà de Casan et par toute la Sibirie.

On divise les terres en Russie par *désætina*. C'est une mesure de terre de 4800 toises quarrées.

Dalai-Lama, patriarche ou chef des Prêtres parmi les *Tangutes*, les *Mogols* et les *Kalmaks*, Lama, dans la langue Mogole, signifie un prêtre, et Dalai une mer, ou figurément une étendue sans bornes. C'est de là que l'on appelle *Dalai-*

argun, le lac d'où sort la rivière d'*Argun*, et Dalai-chan, celui qui préside à l'administration publique. *Dalai-lama* signifie donc un Prêtre dont l'autorité est illimitée. Elle l'est en effet, tant au temporel qu'au spirituel. Cette expression fastueuse est la même que celles de Catholique, d'œcuménique, noms trop connus dans l'Histoire Ecclésiastique. D'après les témoignages divers des pélerins et des députés des Kalmaks, pour les affaires spirituelles, la résidence du Dalai-lama s'appelle *Baraun-tala* ou *Pontal*, ou *Batalai-Lassai*. Son palais ou monastère, dont l'accès est interdit aux femmes, est situé sur la cime d'une montagne très-élevée, divisée par le milieu, et tellement creusée, qu'une rivière y passe. On compte dans ce palais plus de sept cents Chapelles, toutes ornées de pagodes. Ce Patriarche a la tête ornée d'un bonnet pointu, et attaché par derrière au haut de son habit, comme

comme les capuchons des moines Romains. Ses habits sont jaunes (le jaune et le rouge sont des couleurs sacrées parmi ces peuples). Il est révéré comme un Dieu, ou tout au moins comme le représentant de Dieu sur la terre. Il passe même pour être immortel, grace à la doctrine de la métempsycose, doctrine reçue chez les Indiens, les Tangutes, les Avanes, les Péguanes, les Siamois et tous les peuples Orientaux qui ne suivent pas la religion de Mahomet; et voici comme ils expliquent cette transmigration de l'amé : L'ame une fois créée, ne périt plus; elle est toujours active. Lorsque le corps auquel elle est attachée, meurt, elle va sur le champ animer un autre corps; mais comme différentes ames ont quelquefois le malheur de se trouver unies à des corps qui n'ont pas mérité de leur servir de demeure, et qu'un Dalai-Lama doit être saint et sans aucune tache, son ame ne peut honorablement

transmigrer que chez son successeur. Pour répondre à l'objection que le successeur n'est pas né au moment même où le prédécesseur expire, qu'il a déjà par conséquent son ame particulière ; on distingue l'ame vitale, l'ame qui meut tous nos ressorts purement physiques, et cette autre ame douée de facultés intellectuelles et capable des vertus morales. C'est cette dernière ame qui, à la mort d'un Dalai-Lama, passe chez son successeur. C'est ainsi qu'Elisée hérita de l'esprit comme du manteau d'Elie, & que Saül, après son sacre, devint un autre homme, un être plus rapproché de la Divinité. L'objection ne seroit pas pleinement résolue, à moins qu'on ne supposât que l'ame intellectuelle peut bien ne pas se trouver chez tous les hommes. Sans cette hypothèse il seroit impossible aux Tangutes d'admettre le passage de l'ame intelligente de leur Patriarche dans le corps de son successeur qui seroit déjà pourvu de

la sienne. Mais pourquoi être si rigide contre la raison Tangutaine, lorsque des peuples beaucoup plus civilisés, beaucoup plus savans, n'ont pas encore purgé leurs dogmes de ces abus et de cette méthaphysique absurde, qui révoltent ceux qui ont le courage d'y porter un œil scrutateur et impartial? La mort du Dalai-Lama n'est jamais sûe que de son conclave. Cela laisse moins de prise aux réflexions. Ce secret entretient l'indifférence à l'examen de ce que l'on croit déjà, et l'imagination est froide, quand elle ne s'exerce pas sur des objets sensibles. Par ce que je viens de rapporter, on a dû appercevoir quelque analogie entre la religion Mogole et la religion Romaine : voici des rapports plus identiques. Les cérémonies des deux religions sont presque les mêmes, ainsi que l'habillement sacerdotal; une foule de prêtres, des sonnettes, des lampes, des encensoirs, etc. prier Dieu en remuant

les lèvres, sans parler, et un chapelet à la main; un grand nombre de monastères des deux sexes, beaucoup de vœux de chasteté, le célibat en recommandation : toutes ces choses communes aux deux religions ont fait croire à quelques historiens, et répéter ensuite par tous les autres, que cette identité dans le culte extérieur étoit due à des Nestoriens très-zélés pour le Christianisme, qui s'étoient établis dans ces contrées vers le VIIIe siècle, et que la religion des Tangutes n'étoit qu'un mélange de paganisme et de Christianisme, accommodé aux goûts et aux mœurs de ce peuple. Il est certain qu'outre les cérémonies de l'Eglise, le dogme rapproche encore davantage les religions Romaines et Tangutaines entre elles; car Fo, fondateur de celle-ci, y a admis une Trinité, un Dieu descendu du ciel en terre, un Sauveur, l'adoration des images, les prières pour les morts, la confession auriculaire, les

indulgences, beaucoup d'exercices de pénitence, les miracles, un Pape, des Moines mendians, etc. On ne peut s'empêcher de reconnoître à cette description, qu'une des deux églises a été modelée sur l'autre; mais laquelle a servi de type? Cette question est fort embarrassante; car l'histoire de la Chine, appuyée de monumens authentiques et d'une suite nombreuse de registres précieusement conservées, atteste que la religion de Fo existoit mille ans avant Jésus-Christ.

D'après les observations que les Russes ont faites sur la mer glaciale, il paroît que cette mer se retire d'année en année. Les Jukagires, peuple qui habite la contrée qui se trouve entre les rivières de *Léna* et de *Kowyma*, et auprès de celle de *Kara-Ura* (rivière noire), rapportent que leur pays étoit anciennement couvert par l'eau de la mer. Ce qui rend

cette opinion vraisemblable, c'est que leur sol est une argile parfaitement semblable à celle qui couvre le fond de la mer glaciale : il n'y croît aucune espèce de bois dans une space de quatre mille werstes quarrées. Le rivage est couvert d'une grande quantité de bois que les flots y ont apporté et amoncelé d'une façon étonnante en certains endroits. Ce bois flotté consiste en mélèse, cèdre et sapin. Celui qui est le plus éloigné des bords, placé à une distance où l'eau n'arrive plus, est déjà sec, et commence à se pourrir. Ce terrain argileux et cet amas de bois flotté, observés par les Russes, formoient déjà une grande présomption en faveur du rapport des Jukagires. Par des observations postérieures, on s'est convaincu que les bords méridionaux de la mer reçoivent journellement une plus grande largeur, et deviennent plus bas vers la mer.

Cette mer glaciale a aussi son flux et son reflux, qui se font sentir dans les rivières qui s'y jettent, mais peu au-dessus de leurs embouchures. Ils ont lieu deux fois par jour. Leur plus grande force arrive dans le temps de la pleine lune; alors la mer s'élève de quatre pieds environ.

Ce fut en 1715 que Pierre Ier exécuta le projet qu'il avoit formé depuis long-temps de fonder un Hôpital-général pour les troupes de terre et de mer auprès de la Néwa. Il voulut que l'inauguration s'en fît avec le plus grand appareil et en présence de toute la Cour. Le clergé vint en faire la dédicace, qui fut accompagnée et suivie de plusieurs décharges de tous les canons de la forteresse et des vaisseaux qui étoient sur le fleuve. Après la cérémonie, le Zar harangua l'assemblée en ces termes: » C'est » ici que les braves guerriers trouveront

» dorénavant les secours et les consola-
» tions qui leur ont manqué jusqu'ici.
» Dieu veuille que peu d'entre eux en
» aient besoin. « Il fit choix des Médecins et des Chirurgiens les plus expérimentés, qu'il attacha au service de cet Hôpital. Il rendit une ordonnance qui fixoit leur nombre à l'avenir, et leur prescrivoit de se faire assister d'élèves qu'ils instruiroient dans l'anatomie et la physiologie, dans toutes les parties de la médecine et les opérations chirurgicales. Cette école devoit toujours être composée de quelques jeunes Russes. Il attribua au Collège de l'Amirauté l'administration de la partie de l'Hôpital destinée aux marins, et au Commissariat général de la guerre, celle des troupes de terre. Un Général de chacun de ces deux départemens fut chargé d'une inspection spéciale sur la partie qui concernoit son service. Tels furent les soins qu'il prit pour rendre cet établissement

stable et de l'utilité la plus étendue. Cet Hôpital général en forme réellement deux, qui sont séparés par une superbe église; ils ont chacun leur amphithéâtre, où se font les cours d'étude.

L'unique chaussure de tous les paysans Russes, et même d'une bonne partie des marchands qui jouissent d'une certaine aisance, est une ridicule espèce de souliers, ou plutôt de bottes, sans semelles, faites avec de l'écorce de tilleul, et qui recouvrent le gros drap dont ils s'enveloppent la jambe et une partie du pied. Cette masse dégoûtante de linges, d'étoffes et d'écorce, dérobe entièrement aux yeux la forme des jambes; et c'est le moindre inconvénient de cette chaussure. La plante des pieds qui est nue, exhale, par un temps humide, la plus insupportable odeur. Ces bottes, que l'on appelle *labti*, sont plus mal faites encore en Finnland qu'en Russie. Lors-

que Pierre Ier reprocha aux Finnlandois leur maladresse, ils lui répondirent qu'ils ne pouvoient pas mieux faire. Il donna des ordres aux Gouverneurs de Nowgorod et de Casan, d'où les Finnlandois faisoient venir annuellement plus de cent mille paires de bottes Russes, d'envoyer à celui de Wibourg six bons faiseurs, chargés d'y enseigner leur méthode, moyennant un rouble de gratification par semaine pour chacun de ces maîtres, outre ce qu'ils retireroient de leur travail. Ils furent aussi-tôt dispersés dans les différentes parties du Gouvernement de Wibourg, et les Pasteurs eurent la commission de surveiller cet enseignement public, et de faire leur rapport au Gouverneur du progrès des paysans Finnlandois dans l'art de fabriquer des souliers. En peu de temps ils eurent le secret d'être aussi bien chaussés que les Russes. Le Zar qui a fait tant de réformes et de suppressions utiles dans son pays, eût rendu un plus

grand servic eaux paysans de Finnlande en leur interdisant la plus mal-saine comme la plus sale des chaussures, au lieu de s'amuser à leur en indiquer la meilleure façon. L'entreprise n'étoit pas plus difficile ni moins nécessaire que celle de couper les barbes et de rogner les habits; il eût donné un débouché au cuir qui abonde en Russie et est toujours à bon marché, et eût conservé un grand nombre de beaux arbres que l'on abat tous les ans pour la fabrication des bottes, et qui pourroient recevoir une meilleure destination.

Dans tous les états bien policés, le respect extérieur pour tout ce qui a rapport à la religion, est surveillé avec sévérité par la police; il n'est peut-être pas de pays où la décence à cet égard soit poussée à une aussi grande rigueur qu'en Suède. Pendant le service il n'est permis à personne de paroître dans les rues. Les

Médecins, les Chirurgiens et les Sage-femmes sont exceptés de cette défense. Pierre Ier, dont la vie n'a été qu'une lutte perpétuelle contre la superstition, étoit pour ses peuples un modèle de piété. Il assistoit avec exactitude aux prières publiques. Il ne souffroit pas que l'on travaillât les dimanches dans le moment même où il avoit le plus besoin d'une flotte en mer; il ne permit aux ouvriers de travailler sur le chantier qu'après que le service divin étoit achevé. On lui a entendu répéter plusieurs fois cette maxime : » Celui qui oublie son » Dieu, ou n'obéit pas à ses préceptes, » a beau s'évertuer au travail, il ac- » querra peu de chose, car la bénédiction » du Ciel lui manque. «

On sait que pour se mettre au fait du dogme particulier à chaque religion, il fréquentoit toutes les églises, et avoit souvent des conférences avec les Pasteurs catholiques, réformés et autres. Il incli-

noit secrétement pour la religion protestante. Il aimoit à entendre les sermons des Ministres luthériens. Il y assistoit avec un recueillement exemplaire. Il se plaignoit de ne pouvoir faire adopter à ses Prêtres la morale simple et à la portée de tout le monde, qui faisoit le fond des instructions des Luthériens.

Il envoya un jour demander au Ministre de l'Eglise protestante de Moscow le jour où il devoit célébrer la cène. Il arriva au milieu du sermon, fit signe que personne n'eût à bouger de sa place, alla s'asseoir auprès de l'autel, et écouta attentivement le reste du sermon. Lorsque l'on entonna un cantique relatif à la communion qui alloit se faire, il demanda un livre noté. Les deux Prêtres étant montés sur l'autel, pour distribuer la communion, il se rapprocha pour mieux entendre leurs prières. Après les cérémonies, il eut une longue conversation avec les deux Ministres, à qui il

témoigna la satisfaction qu'ils lui avoient donnée, et les assura de sa protection.

Il exigeoit la plus grande décence dans les églises Russes. Il souffroit impatiemment que l'on y causât. Dans toutes celles qu'il fréquentoit, comme la chapelle de la Cour, l'église de la Trinité, etc. il avoit fait placer des troncs destinés à recevoir les amendes de ceux qui jasoient, applicables aux pauvres. Il avoit des gens affidés qu'il chargeoit de les remarquer et de les lui dénoncer. Les Grands qui commettoient la faute, étoient condamnés à verser sur le champ un rouble dans un des troncs. A l'égard des gens du peuple, il les rossoit lui-même, en sortant, à coups de canne. On voit encore dans l'église du couvent de S. Alexandre Nevsky une de ces boites qui ont été attachées à la muraille sous son règne. Elle est revêtue d'un collier de fer, auquel on enchaînoit, pendant le service et à la vue de tout

le monde, ceux qui récidivoient ou commettoient de plus grands désordres dans le lieu saint.

Il y a beaucoup d'édredon en Russie; la plus grande partie vient d'Archangel. C'est un duvet fort doux qu'une espèce d'oie, assez commune en Islande, perd, quand elle mue; elle se frotte alors dans son nid, et cette plume légère s'y attache. Quand le temps de la mue est passé, les paysans viennent prendre les nids, les enferment dans de grandes machines de fer retrécies par le haut et couvertes d'un grillage à très-petits carreaux. Après avoir fait sécher les nids au soleil, ils les brisent à coups de bâtons dans la cage, et le duvet dégagé de la terre à laquelle il étoit collé, s'élève par son extrême légèreté et va s'attacher au grillage. On la rassemble, et on en compose des lits de plume tels que la mollesse du plus difficile Sybarite peut s'en

contenter. Edredon vient du mot Allemand *eyder-dunen; dunen* signifie plume douce. *Eyder* est à peu près le même mot qu'*ader*, nom que les Irlandois donnent à l'oie qui fournit l'édredon.

La Finnlande est presque aussi étendue que la France. Les productions de la nature sont plus hâtives dans la partie qui est couverte de forêts que sur les bords de la mer et dans les îles. On y respire aussi un air plus salubre. Il n'y meurt guère annuellement que la soixantième partie des habitans, au lieu que dans les villes maritimes ce calcul s'élève jusques à $\frac{1}{40}$ ou $\frac{1}{43}$. On compte en Finnlande environ treize cents espèces de plantes différentes, outre un grand nombre d'herbes propres à divers usages. On y recueille plusieurs sortes de blés. L'intervalle des semailles à la moisson est de dix à douze semaines. La culture du tabac y a singulièrement prospéré.

prospère. Le mûrier n'y dure pas plus de six ou sept ans, et n'est en rapport que dans quelques îles. Le cerisier, comme les autres arbres fruitiers, périt, quand l'hiver est plus rigoureux qu'à l'ordinaire. Il ne croît pas de chêne au-delà du 62me degré, ni de frêne au-delà du 60me.

Les Fennois et les Lapons, autant qu'on peut le conjecturer d'après les Annales Russes, doivent avoir habité l'Ukraine. Il y a tout lieu de croire qu'ils sont une colonie de Huns, qui, après avoir passé le Danube, se sont dispersés dans cette partie du nord, et cela, long-temps avant la naissance de Jésus-Christ. Cette colonie, dit-on, a conservé pendant plus de deux mille ans, sa langue maternelle, sans aucun mêlange.

Les Fennois et les Lapons appellent l'Amérique, Winland (terre à vin). Ceux des Huns qui se retirèrent en Laponie, appelloient cette contrée un beau pays,

sans doute à cause des fleuves qui le coupent ; et de quelques villes qui n'ofrent plus aujourd'hui que des glaçons éternels.

Alfred qui vivoit au dixième siècle, rassembla un jour un Lapon, un Finnois et un Norwégien pour les interroger ensemble sur la route de l'Inde par le nord. Pythéas, dit Strabon, fait présumer qu'elle étoit fréquentée. C'est dommage que ces preuves soient enchantées par le merveilleux dont il orne son récit. Je ne pense pas que cette route pût être autre que la traverse du golfe de Bassora, et le trajet par terre du fond de ce golfe à Venise. Voilà sans doute ce qui a rendu anciennement cette ville aussi florissante. Il y a différentes traditions sur cette route. Pythéas la parcourut avec un vaisseau Phénicien. Elle est entièrement négligée, inconnue même, depuis que Colomb a découvert l'Amérique.

Les Tatares ont fait disparoître et comme englouti quantité de nations belliqueuses dont il nous reste à peine les noms. Parmi les Tatares du district de Krasnojar on retrouve encore quelques foibles restes des plus anciens habitans connus de la Russie, tels que les *Arines*, les *Kotowes* et les *Kamasches*. Leurs noms Russes sont *Arinzi*, *Katowzi* et *Kamaschinzi*. Les premiers, qui formoient autrefois une des plus considérables provinces de Russie, ne font aujourd'hui qu'une tribu d'environ dix personne, qui ont totalement oublié leur langue. Les débris des Kotowes habitent les environs d'Abakansk et de Kansk; et ceux des Kamasches sont répandus autour de la rivière de *Mana* et à l'embouchure de celle de *Kan*.

Les Mogoles et les Burattes font usage d'une boisson, à laquelle ils donnent le nom de *Saturan*, et dont voici la prépa-

ration. Ils font cuire du thé dans de l'eau; dans le même temps ils font frire avec du beurre quelques cuillerées de farine d'orge, d'avoine ou de seigle, qu'ils jettent ensuite dans l'eau au thé. Le tout bout ensemble; on y mêle encore du lait et du sel; et la liqueur devient aussi épaisse que le chocolat. Les Russes en Sibirie trouvent cette boisson excellente, et en prennent même en carême; mais alors ils remplacent le beurre par l'huile de lin, et le lait par le suc exprimé de la graine de chanvre ou de lin.

Un jour que j'allois faire ma cour à l'Impératrice, je fis la rencontre imprévue d'un *Noyon* ou Prince Tatare, qui me fit goûter de son saturan; je trouvai que c'étoit une pañade détestable. Le Prince et sa suite ne pouvoient s'en rassasier; ils le préféroient aux plus délicieuses liqueurs que leur envoyoit l'Impératrice qui les défrayoit.

Les Russes appellent *Inosemzi* (étranger ou Barbares) généralement tous ceux qui ne sont pas nés Russes, ou qui ne parlent pas la langue de leur pays, ou qui n'en professent pas la religion, mais particulièrement les peuples sauvages qui ne sont pas sous la domination Russe, tels que les Czéréminses, les Samoyèdes, les Ostiakes, etc. Je crois que ce mot d'Inosemez (19) signifie plutôt barbare qu'étranger; car les Russes qui résident chez ces peuples sauvages, les désignent encore par ce nom odieux. C'est ainsi que les Grecs appelloient Barbare tout ce qui n'étoit pas Grec, et les Romains ensuite tout ce qui n'étoit pas Romain ou Grec. Voilà la seule ressemblance entre les Russes, et les Grecs et les Romains; car lorsque ces derniers eurent la fatuité de donner aux étrangers l'insultante dénomination de barbare (qui par son extrême ridicule, cessa d'être

(19) Singulier d'Inosémzi.

odieuse, et ne signifie bientôt plus qu'étranger), ils avoient répandu par toute la terre, comme la gloire de leurs armes, leur idiôme et leur littérature. Les Russes commencent par où les Grecs et les Romains ont fini.

Ir, mot Russe, *calamus aromaticus*, ou *acorus*; plante remarquable par son amertume et sa salubrité. Ordinairement on la saupoudre de sucre. Les Tatares s'en servent pour distiller l'eau-de-vie. Ils la regardent comme un merveilleux spécifique pour rétablir les forces des personnes lasses ou convalescentes.

Les Russes ont l'habitude très-ancienne d'écrire sur leurs genoux; ils ont vraisemblablement emprunté cette méthode des Grecs. Plusieurs figures antiques attestent par leur attitude, cette coutume des Grecs. Galien va jusqu'à dire que le créateur n'a donné les genoux à

l'homme que pour cet usage. De cette croyance est peut-être venu ce proverbe, *Etre au-dessus de ses affaires*.

Les Perses ont la coutume beaucoup plus singulière, d'écrire sur leur main gauche élevée verticalement. Quelques-uns d'entre eux mettent leur papier sur un porte-feuille de cuir, afin qu'il soit moins vacillant; mais la plupart ne donnent pas d'autre support que leur main à la feuille de papier.

Les mines de *Kolivan* ont été découvertes l'an 1725, par *Fabin Nikitisch Demidoff*, marchand de Moscow. On a vu plus haut quelques anecdotes concernant ce personnage. Des Russes fugitifs, établis aux environs de la rivière d'*Obi*, en chassant des bêtes sauvages, trouvèrent des traces de mines, en prirent quelques échantillons, qu'ils portèrent à ce Demidoff, avec la description de l'endroit d'où ils les avoient tirés. Celui

ci, après avoir vérifié le fait sur les lieux, revint solliciter auprès du Collége des Mines, des lettres-patentes portant permission d'établir une fonderie auprès de la montagne. Les lettres-patentes obtenues (1726), il se livra à plus de recherches, sonda le terrain, et établit en 1727 une fonderie sur la montagne de Kolivan; ne la trouvant pas assez commodement située, il la transporta deux ans après sur la montagne de *Pietrowaia*, où depuis on l'a entourée d'un fossé et d'un rempart de terre flanqué de quatre bastions. Au sud-ouest de cette fortification est une *slabode* (village), et au nord-est se trouvent des huttes. Comme ces mines de Kolivan étoient beaucoup plus considérables que l'on ne s'y étoit attendu, la couronne s'en est emparée, et les a fait exploiter pour son propre compte. Elles ont rapporté, depuis l'année 1728 jusques en 1741, dix mille pouds d'argent et trois cent dix-huit pouds d'or.

Slaboda : on entend par ce mot en Russie une habitation, sans remparts, ou bien ouverte aux gens libres ou affranchis de toute capitation ou redevance annuelle. Le Fauxbourg de Moscow où sont retirés les étrangers ; et principalement ceux qui sont négocians, s'appelle *Nemezkaja Slaboda* (fauxbourg des Allemands) ; on n'y rencontre guère que des étrangers qui ne sont inscrits ni à l'hôtel-de-ville, ni dans aucune tribu sujette à la capitation. *Ostrog*, l'opposé de Slaboda, est un endroit fermé, un fort. Il ne faut pas confondre avec les fortifications Françoises celles de Russie, qui ne consistent guère qu'en quelques palissades. Chaque Ostrog a un Commissaire de la Cour et une Chancellerie.

La ville de *Krasnojar* a été bâtie auprès de la rivière de *Jenisei*, pour servir de boulevard contre les incursions des *Tatares Kirgises*. Ces peuples qui habi-

soient le canton de *Kusnezk*, s'apperçevant que les précautions des Russes annonçoient quelque projet ultérieur qui ne pouvoit être dirigé que contre eux, se sont rapprochés des frontières des Kalmaks, sous la protection desquels ils vivent encore. Krasnojar se trouve aujourd'hui au milieu des vastes déserts dans lesquels on a compté onze cent soixante-quatorze personnes, qui paient un tribut annuel de 5 à 6 martres zibelines. La plus basse taxe individuelle est d'une martre, et la plus haute de six. Ceux qui ne peuvent pas payer leur part du tribut en nature, en donnent l'équivalent en argent. La martre zibeline est évaluée à un rouble.

Pierre Ier étoit convaincu que l'économie et l'ordre dans les dépenses étoient le nerf de l'administration. Après sa mort on trouva dans la caisse plusieurs millions de roubles. L'événement

remarquable dans un Prince qui avoit soutenu une guerre de vingt ans contre la Suède (il est vrai que la Pologne, Dantzik, Hambourg, la Suède, son Clergé et ses grands en avoient payé une partie de frais), une autre guerre contre la Perse, et une troisième contre les Turcs, dont l'issue ne fut rien moins qu'heureuse. Nouveau Colbert, il établit un grand nombre de fabriques et de manufactures dans son pays; nouvel Alexandre, il a bâti plus de villes et de forteresses qu'il n'en avoit détruit; il a construit des ports et des canaux bien dispendieux, mais plus utiles encore. Ces immenses entreprises, qui auroient endetté tout autre Souverain et épuisé son peuple, n'ont fait qu'enrichir l'Empire Russe et le rendre plus florissant. Cette énigme est aisée à expliquer. Pierre se comporta comme un sage père de famille, comme tout administrateur doit faire: il point de luxe, point de profusion, la dépense

de la Cour étoit bornée à une somme fixe. Tous les revenus étoient divisés en fonds particuliers, pour l'armée, pour la flotte, pour les manufactures et autres entreprises, etc. A la fin de l'année il restoit toujours un excédant de recette sur chaque fonds. Les malversations, par la vigilance qu'il apportoit à tout, ne tardoient pas à être découvertes et punies avec sévérité, de telle sorte qu'elles tournoient le plus souvent au profit du trésor Impérial. En tenant un état exact de sa recette et de sa dépense, il se vit encore en état de récompenser le mérite et d'encourager les talens et les arts. On peut dire qu'il distribuoit ses grâces avec choix. Jamais Prince ne fut plus en garde contre les recommandations et les intrigues, quoiqu'il ait été souvent trompé; mais quel homme ne l'est pas, surtout avec le détail prodigieux d'affaires dont il n'osoit confier la direction à personne. Au milieu d'une nation aussi bar-

bare ? Il n'entretenoit point la mollesse des courtisans par des pensions ; il ne se débarrassoit pas de l'importunité des mendians décorés, par des gratifications. Les terres de la Livonie, de l'Estonie et de la Finnlande étoient ravagées et dépeuplées par la guerre et la peste : il trouva le moyen de les repeupler et de les remettre en valeur sans imposer de nouvelles taxes ; ce fut de les donner à ceux de qui il avoit reçu des services importans.

Il ne se soucioit pas de titres, comme cela se pratique dans beaucoup d'Etats, ceux qui faisoient auprès de lui les fonctions de domestiques. Son cocher et ses laquais n'étoient point Colonels, et quand ils l'avoient servi un certain nombre d'années, il n'en faisoit point des Wojéwodes ; persuadé qu'un Souverain ne peut pas conférer les qualités nécessaires pour le Gouvernement à ceux qui n'y sont point appellés, encore

mois que son choix peut tenir liés ou
ses qualités aigres des administrés. Pour
procurer un certain bénéfice à son chef
de cuisine. Jean Lefèvre, il proposoit des
pique-niques aux Grands de la Cour. Le
dîner durait jusqu'à quatre heures après
midi. Il prenoit en entrant, pour dépôt qui
étoit d'un écu; chacun de ses convives
prenoit de plus, ou étoient des Ministres,
des Généraux, des Officiers; on faisoit
amende, et le vieux cuisinier recueilloit
ainsi chaque fois douze à quinze ducats.
De même Nelson le précédent gardien
d'un de ses fils. Le Zaïre vint donner l'ac-
colade avec un ducat à l'accouchée, et lui
remit entre les mains l'acte d'une dona-
tion, en faveur de son filleul, d'une
petite habitation Fermine composée de
six paysans.

Sa libéralité disposoit quelquefois
ceux qui étoient à son service, à user
à son égard d'une liberté qui passoit les
bienséances; il les corrigeoit alors, sans

leur ôter le degré de confiance qu'il croyoit qu'ils méritoient d'ailleurs. Velten, par sa négligence et ses manières libres, s'attira souvent des coups de la canne impériale. Le Zar mangeoit ordinairement, à son dessert, du beurre et du fromage. Il avoit un goût particulier pour le fromage de Limbourg. Un jour son cuisinier lui en servit un excellent; son repas fini, il tira de sa poche un étui d'instrumens de mathématiques, qu'il portoit toujours avec lui, mesura ce qui restoit du fromage, en fit une note sur ses tablettes, et appella Velten. » Ce » fromage, lui dit-il, est le meilleur que » j'aie goûté de ma vie; serrez-le, et » n'en donnez à personne, car je le ré» serve pour moi seul. « Le lendemain le fromage est rapporté. Le Zar est étonné d'abord d'une diminution apparente; ensuite il mesure, et trouve qu'on en a avalé la moitié. Il vérifie le fait en prenant ses tablettes, et fait venir Velten.

» Comment, lui dit-il, ce fromage que » je t'avois chargé de me conserver, est-» il depuis hier diminué de moitié? « L'autre, qui ignoroit les précautions que Pierre avoit prises, répondit qu'il n'en savoit rien, et assura qu'il n'en avoit point mangé. Pierre, avant de le punir, lui prouva par ses tablettes que les dimensions qu'il avoit prises la veille, ne se retrouvoient plus; cette démonstration faite, il le prit par le collet de son habit, et le chargea à coups de canne, qu'il compta.

Schumacher, qui étoit inspecteur du cabinet et de la bibliothèque de l'Académie des Sciences, reçut un jour la visite de Velten, son beau-père, à qui il fit voir différentes curiosités, et entr'autres le portrait du Zar en habit de cérémonie. Velten, remarquant la canne que le peintre n'avoit pas oubliée, » mon cher fils, » dit il à Schumacher, ne pourroit-on » pas lui enlever des mains ce vilain meuble?

» meuble ? Il rappelle à ceux qui en ont
» senti l'élasticité, des souvenirs désa-
» gréables, et renouvelle la douleur des
» coups, comme je l'éprouve en ce
» moment. «

Pierre Ier aimoit les femmes ; il abusa quelquefois de ce tempéramment vigoureux qu'il avoit reçu de la nature. Une tête couronnée trouve rarement de la résistance dans ses fantaisies amoureuses ; les siennes étoient celles du papillon. Il dut cette légéreté dans ses goûts aux premiers favoris auxquels il s'attacha, et qui n'ambitionnoient que la conquête du beau sexe, sans se passionner. Il se seroit peut-être fixé, sans la vigilance de Menzikoff, qui avoit trop à cœur les intérêts de Catherine Ire, qu'il regardoit comme les siens, et qui noircissoit dans l'esprit du Zar toutes ses maîtresses, quand il les avoit gardées un peu de temps. Peu s'en fallut que la Dame

Mons ne parvînt au plus haut degré de splendeur. Elle avoit déjà une très-belle maison superbement meublée, des bijoux, le portrait de l'Empereur; mais celui-ci, grâce aux intrigues et calomnies de Menzikoff, la congédia bientôt de la manière la plus ignominieuse, et en usant d'un procédé dont auroit rougi le moins riche particulier de ses États, il lui reprit tout ce qu'il lui avoit donné. Mademoiselle Hamilton et Mademoiselle Cramer, connue depuis sous le nom d'Anne Iwanowna, ne furent que des amours de passade. La Princesse Cantemir avoit fait sur lui la plus vive impression, et il fallut, pour l'écarter, toutes les ruses de Menzikoff, et l'infame moyen qu'il mit en usage. Je crois que les passions de Pierre furent toujours subordonnées à l'envie de se donner un successeur au trône. On sait les transports de joie qu'il fit éclater, lorsque Catherine accoucha d'un fils, et la mélancolie dans

laquelle la mort de ce fils le jeta. Il désespéroit d'avoir d'autres héritiers de Catherine. Si la Princesse Cantemir lui eût alors donné un fils, il est à croire qu'elle auroit captivé le Zar, et que ce fils seroit monté sur le trône; mais on vint à bout de faire faire une fausse couche à cette tendre amie de Pierre. Quoique ce Prince ait, en mille circonstances, témoigné un souverain mépris pour les Russes, il n'a jamais affiché ce mépris jusqu'à créer une maîtresse en titre, et à les forcer de venir ramper aux pieds d'une prostituée.

Malheur aux États dominés par un despote civil en concurrence avec le despote spirituel! chacun d'eux ne songe qu'à conserver sa portion d'autorité, ou même à empiéter sur celle de son rival; cet ordre de choses produit infailliblement une négligence extrême dans toutes les parties de l'administration. La principale

et l'unique affaire est d'affermir sa domination. Tel Monarque étoit capable de rendre ses peuples heureux, s'il eût joui d'une puissance absolue, qui n'a laissé qu'une mémoire odieuse, parce que l'anarchie a été la suite de ses dissentions avec son Clergé. Bien des Rois n'aiment pas les prêtres; ceux-ci imposent toujours par leur caractère sacré, et finissent par subjuguer les esprits. Ces Rois ne les tolèrent donc, ou ne les protègent, que lorsqu'ils en ont besoin. Il intervient alors entre la couronne et la thiare une convention tacite, dont le résultat est d'accabler les peuples de taxes, et de les humilier sous la verge des prêtres. Il arrive quelquefois que le Gouvernement réduit le Clergé à ce qu'il doit être; mais rarement les sujets en sont-ils plus heureux. Abrutis par un double esclavage, leur position reste à peu près la même; le joug, pour n'être plus divisé, n'en est pas moins lourd. C'est ce

qui est arrivé en Russie. Pierre Ier savoit que la rivalité des Zars et des Patriarches avoit été une source continuelle de dissentions dont sa patrie avoit été la proie. Il avoit encore présens à l'esprit les embarras que *Nicon*, l'un de ces Patriarches, avoit suscités à son père; aussi ne se pressoit-il pas de donner un successeur à Adrien. Plus d'une fois son Clergé lui fit les plus vives instances pour qu'il donnât un chef à l'église Grecque. Il s'excusoit toujours sur ses guerres et la multiplicité d'affaires de la plus grande importance qui l'empêchoient d'y songer. Il usa de cette défaite jusqu'à ce que l'Archevêque de Nowgorod, Théophane Procopowitsch, qui lui étoit tout dévoué, eût achevé le réglement pour le Saint Synode dirigeant, ou Collège ecclésiastique, et le cathéchisme qu'il l'avoit chargé de rédiger. Théophane mit la dernière main à ces deux ouvrages en 1721. Le Zar, aussitôt

après érigea ce Collége, et crut être débarrassé pour toujours des importunités du Clergé. Il se trompoit. Un jour qu'il siégeoit dans le Synode, auquel il étoit assidu, il trouva sur sa table une requête, par laquelle les gens d'Eglise renouvelloient leurs plaintes à l'occasion de la vacance du Siége patriarchal; après qu'il en eut fait la lecture, on vit tout les traits de son visage s'altérer. Il s'écria avec une colère terrible, en tirant son sabre d'une main, et de l'autre se frappant la poitrine: „ Venez, et voyez votre Patriarche. « Depuis ce moment il n'entendit plus parler de Patriarche, et il travailla à loisir et de concert avec son cher Théophane à l'organisation de son Clergé, qui jusques sous son régne avoit croupi dans l'ignorance même de l'écriture sainte.

Lorsqu'il eut ordonné des fêtes à

l'occasion de la paix faite avec la Suède en 1721, il y eut une illumination générale dans Moscow, et l'on chercha à enchérir les uns sur les autres pour imaginer des allégories à son honneur. Le Duc de Hollstein, qui dans la suite devint son gendre, signala son attachement pour lui. Il fit figurer devant son hôtel, d'un côté Pierre Ier au milieu de ses triomphes, et de l'autre Iwan Basilowits, occupé à réunir les parties divisées d'une grande Monarchie. La Russie étoit représentée sur un char de triomphe, qui occupoit un espace sur lequel étoient placées les armes des différentes Principautés Russes qu'Iwan réunit sous son sceptre. Pierre marchoit également sur les armes et les chiffres des villes et des pays qu'il avoit conquis. Ces tableaux ne plurent pas à tout le monde, surtout celui, d'Iwan, dont le nom est encore en exécration chez le peuple Russe. Pierre au contraire fut enchanté de cette déco-

ration. Il descendit exprès de sa voiture pour l'examiner plus commodément. Le Duc, qui se trouvoit là, lui fit des excuses de ce que l'intempérie de la saison n'avoit pas permis de faire une illumination plus brillante. » J'en suis » enchanté, lui dit le Zar, en l'embras- » sant; à merveille. Voilà la représenta- » tion de la meilleure espèce que j'aie » vue dans toute la ville de Moscow. » Le Zar Iwan, mon prédécesseur, que » ces gens-là ne savent pas apprécier, » n'en est pas moins un modèle de sa- » gesse et de valeur à proposer à tous » les Souverains. Je me suis efforcé de » marcher sur ses traces, et je sens à » quelle distance je suis encore de lui; » il n'est qualifié de tyran, que par ces » têtes lourdes qui ne savent pas plus » considérer l'époque où il vivoit, et la » barbarie du siècle et particulièrement » de la nation, que démêler son carac- » tère et ses grands talens pour le gou-

» vernement.« Après cet entretien, Pierre remonta en voiture avec le Duc de Hollstein. Ils vidèrent plusieurs bocaux jusqu'au milieu de la nuit, en l'honneur d'Iwan Basilowitsch.

Après la conclusion de la paix en 1721, il destina à l'ambassade de Suède, Michel Pétrowitsch Bestuscheff, qui fut créé depuis Comte et Grand-Maréchal de la Cour sous le règne d'Élisabeth. Il lui indiqua pour le lendemain, à quatre heures du matin, une conférence dans laquelle il lui donneroit ses derniers ordres, et lui recommanda d'aller trouver auparavant André Iwanowitsch Ostermann, de qui il recevroit des instructions, et qu'il amèneroit au rendez-vous du lendemain. La lecture des instructions ayant duré une partie de la nuit, Ostermann dit à Bestuscheff : » il est trop » tard pour hasarder de dormir; allons » souper ensemble et nous divertir jus-

» qu'à l'heure qui nous est indiquée. « A trois heures et demie ils étoient dans l'antichambre du Zar; ils n'y trouvèrent qu'un Denschik, qu'ils prièrent de les annoncer. Celui-ci leur répondit, que l'Empereur se promenoit depuis une demi-heure dans sa chambre, mais qu'il n'osoit prendre sur lui de les présenter avant l'heure prescrite. Quatre heures sonnent. Ils entrent; ils trouvèrent leur maître en robe de chambre courte, avec un gros bonnet de nuit (20) et des bas qui tomboient sur ses pantouffles. » Bon » jour, dit-il, en les voyant, quelle heure » est-il? — Quatre heures. Avez-vous, dit- » il ensuite à Ostermann, parcouru, avec » M. de Bestuscheff, les instructions qu'il » faut lui donner? — Oui, Sire. « Puis s'adressant à Bestuscheff. » Les avez-vous » parcourues en votre particulier? en » comprenez-vous toute la teneur? —

(20) Ce bonnet étoit toujours garni de linges en-dedans, parce que le Zar suoit beaucoup.

» Oui, Sire.—N'avez-vous point trouvé de
» l'obscurité sur quelques points? n'avez-
» vous aucune question à me faire? —
» Non, Sire. « D'après ces réponses aux-
quelles il n'ajoutoit pas une foi aveugle,
Pierre lui fit des questions, sur lesquelles
Ostermann le satisfit pleinement. » Vous
» savez actuellement, ajoûta-t-il, ce que
» vous avez à faire pour le bien de mon
» Empire. Prenez vos tablettes, afin que
» je vous dicte ce que vous ferez parti-
» culièrement pour moi; n'oubliez rien
» de ce que je vais vous dire. Comme
» le climat de Stockholm est à peu-près
» le même que celui de Saint-Péters-
» bourg, je desirerois que vous enga-
» geassiez à mon service des jardiniers,
» des gens expérimentés dans l'agricul-
» ture, dans l'économie, et dans l'entre-
» tien des forêts; des charpentiers, des
» maçons, d'habiles serruriers, des armu-
» riers, principalement de ceux qui ex-
» cellent à faire des chiens de fusil, des

» fondeurs de laiton, des fabricans en » acier, etc. « Lorsqu'il eut achevé de dicter, il lui fit lire le tout, pour voir s'il n'avoit rien oublié. » Pour tout ce » qui regarde, lui dit-il, l'instruction du » Collége des affaires étrangères, vous » pouvez répondre directement à ce Col- » lége : quant à mes commissions, vous » entretiendrez une correspondance avec » moi. Laissez de côté les vaines cérémo- » nies et la folle étiquette, et ne m'écri- » vez précisément que ce dont j'ai besoin, » à l'adresse de Pierre Alexiowitsch. « (Bestuscheff conserva précieusement, tant qu'il vécut, la liasse des lettres qu'il avoit reçues de Pierre Ier dans le temps de son ambassade en Suède.) Il le congédia en lui souhaitant un heureux voyage, et termina ainsi la conversation. » Comportez-vous avec exactitude et fi- » délité dans le poste délicat où je vous » envoie; je ne doute pas que vous ne » remplissiez mon attente, et alors c'est

» à moi d'avoir soin de votre fortune à » l'avenir : mais si mon espérance étoit » frustrée, vous auriez en moi un ennemi » aussi implacable que je suis aujourd'hui » votre bienveillant ami. Allez donc; » (il l'embrassa sur le front suivant sa » coutume) partez avec Dieu. «

Il étoit curieux de savoir ce que les étrangers disoient de lui. Peu de temps avant la signature de la paix avec la Suède, un de ses Ambassadeurs, dont la mission étoit terminée, se présenta à lui : il lui ordonna de revenir à midi, heure à laquelle il avoit fini ses visites dans les Collèges. L'Ambassadeur fut ponctuel. Pierre, qui vouloit causer longtemps et librement, le retint à dîner. Il lui fit beaucoup de questions sur la situation géographique et politique du pays dont il sortoit. Sur la fin du repas, moment d'épanchement, élevant la voix, il lui demanda ce qu'on y pen-

soit de lui. » Beaucoup de bien, répon-
» dit l'Ambassadeur, tout le bien ima-
» ginable. On admire la profondeur de
» votre jugement et la hardiesse dans
» l'exécution de toutes vos entreprises.
» Votre Majesté inspire la plus grande
» vénération. — Oui! voilà ce que la
» flatterie ne manque pas de dire en fa-
» veur de tous les Souverains, surtout
» quand elle soupçonne que ces propos
» leur seront rapportés. Au surplus c'est
» m'envisager du bon côté. Mais, en re-
» tournant la médaille, car le plus sage
» a son foible et ses défauts, quels sont
» ceux que l'on me reproche? Je vais
» voir si vous êtes assez franc pour énon-
» cer la vérité que d'autres m'ont quel-
» quefois fait entendre. — Puisque vous
» me le permettez, je prendrai la liberté
» de vous confier tout ce qu'on publie de
» vous. On vous reproche de traiter vos
» sujets durement, de punir arbitraire-
» ment, d'ignorer ce que c'est que de

» pardonner. — Tranche le mot : je suis » cruel, je suis un tyran ; voilà les expres- » sions que l'on me prodigue hors de » la Russie. Mais quelle est cette classe » d'hommes qui a cette idée de moi ? » des gens qui ne connoissent pas les » circonstances dans lesquelles je me » suis trouvé au commencement de mon » règne, ni les indignes obstacles que » j'ai éprouvés en travaillant au bonheur » de ma patrie ; obstacles qui m'ont » forcé d'agir avec sévérité et contre mon » caractère et mon penchant, mais sans » cruauté, j'ose le dire, et sans tyrannie. » Avec tout cela, je n'ai pas manqué de » sujets fidèles et vertueux, qui ont re- » connu la pureté de mes vues et mon » amour pour mon pays, qui m'ont » assisté avec droiture et fermeté, et » dont la loyauté n'est pas restée sans » récompense. «

L'Impératrice Elisabeth, s'étant choisi

le Duc de Schleswig-Hollstein, fils de sa sœur, pour son successeur à l'Empire, lui nomma des Gouverneurs et différens maîtres pour soigner son éducation. Elle venoit souvent en déshabillé assister aux leçons, et y restoit des heures entières. » C'étoit, disoit-elle, un plaisir bien » doux pour feu mon père, de venir » dans l'appartement où j'étois avec ma » sœur (21), pour voir de quoi nous » nous occupions. Il ne nous quittoit » jamais sans nous donner quelques sa- » ges avis. Il nous faisoit rendre compte » de ce que nous avions appris dans la » journée. Il étoit si charmé de la répé- » tition de nos leçons, qu'il nous em- » brassoit et nous faisoit quelquefois de » jolis cadeaux. «

Elisabeth visita un jour son neveu, dans le moment où il traçoit une forteresse dans le goût *Cœhorn.* » Vous pou-

(21) Anne Feudowna, sœur d'Elisabeth

» vez sentir actuellement, lui dit-elle,
» quelles ressources on trouve en soi,
» quand on est instruit. Je me souviens
» que mon père me disoit souvent, qu'il
» donneroit à l'instant un de ses doigts,
» pour pouvoir recommencer l'éducation
» de son enfance. Il avoit tous les jours
» l'occasion d'appercevoir combien elle
» avoit été négligée. Il nous surprit un
» jour ma sœur et moi, traduisant une
» page de François en Russe. Que vous
» êtes heureuses, s'écria-t-il, de recevoir
» dans votre jeunesse toutes ces instruc-
» tions qui me manquent! «

Si Pierre Ier, pouvoit-on répondre à Élisabeth, sentoit à ce degré l'utilité d'instruire l'enfance, que n'en faisoit-il l'épreuve sur son malheureux fils Alexis?

Lorsque les jeunes Russes que Pierre Ier avoit envoyés chez l'étranger pour s'instruire, étoient de retour, il les interrogeoit lui-même, pour s'assurer des

progrès qu'ils avoient pu faire dans la partie des sciences et des arts, à laquelle ils avoient dû s'appliquer. Ceux qui s'étoient rendus dignes du soin qu'il en avoit pris, il les présentoit à la Cour, et faisoit publiquement leur éloge. (Quelques-uns d'entr'eux furent chargés par lui de traduire en langue Russe des livres étrangers). Il présentoit de même à sa Cour ceux qui n'avoient pas répondu à son attente, mais en leur reprochant leur inapplication et leur indolence. Il leur donnoit ensuite les emplois les plus bas, tels que ceux de chauffeurs des appartemens, de valets de chiens, ou même de bouffons pour lui servir de risée. Quelques-uns de ces derniers faisoient encore ce honteux métier sous le bouffon général *Pédrillo*, du temps de l'Impératrice Anne. Pierre le Grand a du moins été plus heureux que Catherine II, qui avoit envoyé un grand nombre de jeunes gens à Oxfort & à Gœttingue, pour y appren-

dre la théologie. Aucun d'eux ne s'avisa au retour, de demander les places destinées aux Popes; mais tous en briguoient dans les Collèges ou dans les Chancelleries.

Il avoit chargé un moine Russe de traduire l'ouvrage de Puffendorff, intitulé *Histoire des États de l'Europe.* Le moine, après avoir fait son travail, vint le présenter au Zar; mais il avoit altéré le sens en beaucoup d'endroits; et il croyoit avoir bien fait sa cour, en adoucissant les expressions fortes de l'original dans les passages où il étoit parlé de la Russie, et en supprimant le chapitre du caractère national des Russes. Il s'applaudissoit de cette idée, et sa joie étoit peinte sur son visage. Le Zar feuillète le livre, et paroît mécontent. Cherchant ensuite le chapitre du caractère national Russe, et ne le trouvant point, il entra en fureur: » Qu'est-ce que je t'ai or-

» donné, lui dit-il? de traduire cet ou-
» vrage; l'as-tu fait? Va-t-en vîte, et
» rapporte-moi une interprétation littéra-
» le, sans rien omettre et sans énerver
» le sens et les expressions de l'auteur. «
D'après cet ordre du Zar, parut en 1723 l'Histoire des Etats de l'Europe, exactement conforme à l'original, avec une dédicace à l'Empereur de toutes les Russies; 1 vol. in-8°. Mais depuis quelques années l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg en a donné une seconde édition conforme aux idées du moine adulateur; 2 vol. in-8°.

La naissance de Pierre Petrowitsch avoit comblé de joie le Zar son père, qui écrivit de sa propre main au Feld-Maréchal Scheremetoff une lettre (22), par laquelle il l'instruisoit, que *Dieu venoit de lui faire présent d'un jeune recrue*, et

(22) 29 octobre 1715.

le prioit d'annoncer solennellement cette nouvelle à toute l'armée. Mais la tristesse du Monarque ne fut pas moindre, lorsqu'il vint à perdre ce cher fils deux ans après. Il tomba dans une mélancolie qui fit craindre pour ses jours. Il s'enferma dans son cabinet, et parut ne vouloir plus en sortir. Son épouse Catherine se présenta plusieurs fois, frappa à la porte de son cabinet, l'appela, sans qu'il daignât lui répondre. Les affaires languissoient; le Sénat, l'Amirauté et le Collège de la guerre avoient interrompu leurs travaux. L'Impératrice s'adressa au Sénateur Dolgoruki, pour tirer son auguste époux de sa léthargie. Elle connoissoit son crédit et sa hardiesse auprès du Zar. Elle l'envoya chercher au milieu de la troisième nuit, depuis que le Zar s'étoit enfermé, et lui représenta le danger dont l'Empire étoit menacé, s'il n'imaginoit pas un moyen de faire sortir l'Empereur de sa retraite. Le Sénateur,

à dîner, et parut aussi consolé que la circonstance pouvoit le permettre. On vit dès ce moment sa tristesse diminuer par degrés. Il se remit au courant de ses affaires, et le lendemain, comme il l'avoit promis, il se rendit au Sénat et même à l'Amirauté.

Casan, nom de la ville capitale du royaume de même nom, située auprès de la rivière de Kasanka. Ce mot est tiré, je crois, de *Kaschan* qui, dans la langue des Mandschoux, veut dire une petite ville, ainsi que l'on peut s'en convaincre par l'inspection des cartes, imprimées en Chine, des provinces situées en-deçà de la grande muraille, ou de *Kazan*, qui dans la langue des Turcs et des Tatares signifie un grand chaudron. Démétrie Cantemir, Prince de Moldavie, dans ses remarques sur les *Decrementa aulæ Ottomanniæ*, I, III, C. I, observe que *Kasan* ou mieux *Kasagan* est un grand

chaudron, autour duquel plusieurs peuvent manger. Les *Murses* ou Princes Tatares de la Crimée et les *Buziaks* appellent ainsi une famille. Lorsqu'ils vont à la guerre, leurs chefs demandent tant d'hommes par Kasan. Lorsqu'un homme veut se marier à une veuve, les deux Casans n'en forment plus qu'un; mais chaque fils de famille, qui se marie, devient aussi-tôt chef d'un nouveau casan. Il paroîtra moins étonnant que le principal ustensile de cuisine soit synonime de caste ou famille, dans un pays où l'on n'a que des idées extrêmement bornées, quand on se rappellera que chez nous le mot *feu* est devenu synonime de ménage.

La plupart des auteurs font dériver le nom *Kalmack* du mot Russe Kalpack, qui signifie un bonnet surmonté de deux longues pointes qui sortent des deux côtés. Les Kalmaks en portent de

pareils. Ce nom leur a été probablement donné par les Tatares Mahométans, qui sont dans l'usage de désigner les nations par la forme de leurs chapeaux, ou de ce qui en tient lieu; ainsi ils appellent Kalmaks leurs voisins les *Eleutes*, dont la langue, la religion, les mœurs et les habitudes ne ressemblent en aucune façon à celles des Kalmaks, mais seulement parce que leurs bonnets sont pareils. Ils ont étendu cette dénomination aux *Manhattes*, qui professent la même croyance que les Eleutes; mais ils les distinguent par la couleur particulière de leurs bonnets, qui est noire : Kara-kalpaks (bonnets noirs). Les Mogoles qui ont des bonnets grisâtres et le visage noir, sont aussi appelés Kara-Kalmaks; et les Persans qui en ont de rouges, Késil-Bashi.

Les Kalmaks et les Mogoles ont des *Geluns* (espèce de Prêtres), qui sont distribués dans les différentes parties de la

horde. Le Gouvernement spirituel de chaque gelun s'étend sur 150 à 200 tentes; aucun d'eux n'a de propriétés. Ils ne vivent que des offrandes qui leur sont faites par leurs Communautés les jours de fête. Aussi sont-ils exempts de toute espèce de contribution. Ils n'ont point d'uniforme qui les distingue des autres Kalmaks, si ce n'est que leur tête est rasée. Le seul compliment ou la seule politesse qu'ils font à leur Prince, quand il se présentent devant lui, est de se retrousser la barbe. Ils peuvent s'adjoindre au *Gadsull* (vicaire) parmi leurs *Mandshi* (cathécumènes). Ces Mandshi qui ne sont pas des initiés, ne prononcent aucuns vœux; ils peuvent se retirer avec la permission de leurs Supérieurs et se marier. Toute la Hiérarchie Sacerdotale fait vœu de chasteté et d'abstinence. On n'est promu à la qualité de Gelun qu'en se présentant au camp d'un Lama, qui ne procède à cette cérémonie

qu'avec le plus grand appareil. Les Mandshi conservent toujours un toupet de cheveux sur le front. On le leur rase le jour qu'ils deviennent Geluns. Les Geluns leur enseignent la langue Tangutaine, le chant sacré, tout ce qui concerne le culte, et à jouer de leurs instrumens.

La dignité ecclésiastique intermédiaire entre les Lamas et les simples Geluns, est celle des *Zodshis*, qui sont des espèces d'Evêques. Leur habillement est jaune ou rouge indifféremment; ils sont, ainsi que les Lamas, décorés d'une écharpe rouge. Tous ces divers Ecclésiastiques ne font aucun usage de culottes, pour une raison dont on ne se douteroit pas; c'est qu'en se passant de ce vêtement, on se préserve plus aisément des attouchemens sur son propre corps, ce qui le conserve, ainsi que l'ame, pur et sans tache.

Lama dérive de *La*, qui est à peu-

près la même Divinité que les Chinois adorent sous le nom de Fo. Ces Lamas n'ont été institués que vers la fin du XII.e siècle. Auparavant les Kalmaks se contentoient de leurs Schamans, espèce de charlatans qui ne savoient pas lire, et qui, n'ayant aucune idée du culte, s'efforçoient de gagner les bonnes grâces des Grands, sans tourmenter personne pour le fait de la religion. Les Lamas les remplacèrent, se poussèrent à la Cour et auprès des femmes. Ils jouissoient déjà d'une grande autorité sous Kajuk-Chan, fils d'Ogdai et petit-fils de Gengis-Kan. Mengko-Chan, successeur de Kajuk, les emmena en Chine; ce qui y fit naître deux sectes, dont l'une adressoit ses hommages à *Tao*, et l'autre à *Fo*. La discorde se mit entre elles deux. Ceux qui étoient attachés à l'ancienne croyance, se plaignoient de voir au milieu d'eux les sectateurs d'une religion étrangère. Ils les traitèrent de barbares, d'hérétiques,

d'idolâtres, ect. comme s'ils eussent eu une croyance bien plus raisonnable. Les deux sectes se déchirèrent mutuellement par la suite, excitèrent l'une après l'autre des troubles, des émeutes et des révoltes. Elles s'attaquèrent souvent aux Empereurs de la Dynastie de *Tsien*, laquelle, par sa trop grande condescendance pour ces brouillons, vit passer le sceptre dans une autre Dynastie. Malgré ces révolutions, les Lamas se sont maintenus dans la Chine jusques aujourd'hui, et l'Empereur *Kam-Hi*, en flattant et en caressant les deux sectes, est parvenu à rétablir la paix entre elles, et à contenter tout le monde, sans laisser à personne la moindre portion de son autorité.

Les Kalmaks et les Thibétains croient qu'au commencement du monde les hommes vivoient 80,000 ans; qu'alors remplis de sainteté, ils étoient comblés de grâces ineffables et doués d'une force

miraculeuse, et telle qu'ils pouvoient s'élever jusqu'au Ciel. Ce temps heureux a été remplacé par une période désastreuse. La terre a produit une plante douce (Schime), qui avoit l'odeur du miel. Un homme vorace en a goûté et a excité les autres à l'imiter : de là, la déchéance de toute sainteté et du don de monter au Ciel. La stature gigantesque des hommes s'est raccourcie, la vie humaine a été bornée à un petit nombre d'années; les ténèbres ont long-temps couvert le globe, jusqu'à la naissance tardive du soleil et des astres; la force physique des humains s'est considérablement diminuée; toutes les vertus ont insensiblement disparu. A leur place sont venus l'adultère, les meurtres et tous les autres crimes : la terre ne produisant plus rien d'elle-même pour la nourriture des hommes, ils ont été obligés de labourer : chacun craignant que son voisin n'attentât à sa vie, on a élu un Gouver-

neur qui a fait le partage du territoire et de tous les biens de la nation entre ses membres ; ce chef a pris le titre de Chan. Au milieu de cette confusion on a vu différens Burchans, entr'autres *Enedkek*, envoyés pour corriger les hommes. Enfin est apparu le grand Burchan et le fondateur de la religion des Lamas, *Dshakdshimmuni*, qui a prêché la vérité aux soixante et une nation répandues sur la face de la terre. Mais sa doctrine entendue par des organes vicieux et dans un autre sens que celui qu'il y attachoit, et qui étoit le véritable, n'a pas fructifié également partout. De cette déplorable cause sont nées autant de religions et de langues qu'il y avoit de nations. On voit que cette tradition est un mêlange des rêveries poëtiques sur l'âge d'or, et des principaux faits consignés dans la bible, qui sont l'innocence primitive, la curiosité et la chûte de nos premiers parens, le décroissement de l'âge, et les autres

maux

maux physiques qui en ont résulté, la dépravation du genre humain, la confusion des langues, l'inspiration des prophètes, l'institution des Rois, etc.

Lorsqu'une Kalmake accouche, on appelle un Prêtre qui récite auprès de la tente, les prières anguitaines usitées en cette occasion : le mari tend un filet autour de la tente et saute continuellement par-dessus, armé d'un gros bâton et en criant : *va-t'en diable!* Ceci s'adresse au messager que le diable a déchaîné contre l'accouchée. Il ne cesse ses sauts qu'après que l'enfant est né. Lorsque l'accouchée est une femme riche ou de distinction, on fait venir un grand nombre de Prêtres, pour arrêter les efforts des malins esprits. Les Kalmakes ne gardent pas long-temps le lit après leurs couches ; souvent dès le deuxième jour, on les voit à cheval ou occupées des soins du ménage. Cependant elles ne sortent de chez elles que couvertes d'un

voile, et elles n'assistent aux prières publiques que quarante jours après leur délivrance. L'enfant reçoit ordinairement le nom d'une personne ou d'un animal, ou de tout autre objet, qui le premier s'offre aux yeux du père, au moment de sa naissance. C'étoit une coutume des anciens Mogols. C'est ainsi que le fils aîné de Gengis-Kan fut appelé *Tschutschi* (convive, en langue Mogole) : sa mère sortoit de captivité, et revenoit avec ce nouveau né, et le père la salua en ces termes : » grâces à Dieu, te voilà de » retour avec un Tschutschi. « Ce nom est resté à ce fils. Le second fut nommé *Tolai* (lièvre), parce qu'au moment de l'accouchement, Gengis-Kan apperçut un lièvre.

La forme de prêter serment est telle : on applique le bout d'un fusil sur la bouche, ou quand on n'a pas de fusil, on place d'abord une flèche sur sa langue, et on en dirige ensuite la

pointe contre la tête. Dans les affaires de conséquence, on se sert de l'épreuve du feu en cette sorte. On fait rougir une hache ou un fer quelconque, que l'accusé est obligé de porter à quelques toises sur le bout des doigts. Il court, et change de doigts avec une vîtesse extrême. Ils sont tous si adroits à cet exercice, qu'ils ne se brûlent jamais. Cela suffit pour prouver l'innocence.

Ils sont divisés par tribus; chaque tribu est gouvernée par un *Noyon* (Prince), qui a sous ses ordres des *Aimaks*, campés les uns à côté des autres, des *Saissangs* et d'autres préposés. Les terres sont partagées par tribus. Chaque Aimak en fait une subdivision par kasan. Le kasan est un arrondissement composé de dix à douze tentes, qui ont un inspecteur commun. Tous les Noyons reconnoissent le Chan pour leur chef, mais ne lui obéissent que quand cela leur plaît.

Je dois dire un mot de ce Prêtre Jean,

dont les Portugais ont fait un si grand récit, après avoir passé les premiers dans l'Inde. Ils en ont même fait un Prince chrétien d'Abyssinie. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Abyssiniens n'en ont jamais entendu parler. Les anciens voyageurs tels que Rubruquis, Marcus, Paulus, etc. le placent non pas en Afrique, mais à l'extrémité de l'Inde, dans le voisinage de la Chine, là même où siége le Dalai-Lama. Ce dernier, qui est réputé idolâtre par tous les Chrétiens, n'a pu être la même personne que le Prêtre Jean. Ce dernier est unique comme le Phénix; car on ne parle ni de ses prédécesseurs, ni de ses successeurs. Quantité d'écrivains en ont parlé magnifiquement; mais il suffit d'un voyageur crédule ou amoureux du merveilleux, pour induire en erreur mille personnes de la meilleure foi.

Au surplus ce qu'en ont dit ces Auteurs, donne assez mauvaise idée de son caractère; ce qu'on peut recueillir de

leurs narrations, c'est qu'il étoit ignorant, rusé, crédule et intriguant : tributaire des Empereurs de la Chine de la Dynastie de Kin, il entraîna les peuples de la contrée qu'il habitoit dans des guerres continuelles, dont les succès furent variés. Mais cette bonne ou mauvaise réputation du Prêtre Jean n'est fondée que sur des oui-dires. Son existence même est encore un problême. Peut-être n'est-elle que le fruit de l'ardente imagination des Nestoriens, qui couroient le monde pour le convertir au christianisme, et qui se donnoient une peine inutile, car partout ils trouvoient des Chrétiens.

Un courtisan Russe avoit commis une faute qui le fit enfermer dans la forteresse. Pierre I.er s'étoit expliqué, et entendoit qu'il n'en sortît que pour recevoir le knout sur la place du marché.

L'Impératrice et tous les Grands qui s'intéressoient à son sort, allèrent demander sa grâce. Le Zar, plus aigri par ces prières, défendit qu'on sollicitât son pardon, sous peine d'encourir sa disgrâce. Les courtisans ne se rebutant pas, imaginèrent la ruse suivante. Le Zar avoit une levrette qu'il aimoit beaucoup, et qui lui étoit singulièrement attachée. En son absence ils rédigèrent un placet bien motivé, et le fourèrent dans le collier de cette chienne. Lorsque Pierre rentra dans son appartement, elle vint, à son ordinaire, le caresser, et lui sauta au cou. Remarquant ce papier, il le tire, le déroule, lit, et se met à rire. » Et vous aussi, » Lisette, dit-il, vous vous avisez de me » présenter des requêtes? Comme c'est » la première, je veux vous être favo» rable. « Il envoya aussitôt un exprès à la forteresse, pour annoncer au prisonnier qu'il lui pardonnoit.

Cette Lisette, après sa mort, a été in-

jettée, et déposée dans le cabinet d'Histoire naturelle de l'Académie des Sciences.

Menzikoff conservoit de la rancune contre Le Blond, parce que cet Architecte avoit dit au Zar que les lignes établies dans l'île Saint-Basile étoient mal exécutées, et qu'il falloit les raser. Pierre, avant de partir pour *Olonez*, avoit chargé Le Blond de la construction de *Peterhoff*, et recommandé à Menzikoff de lui fournir sur le champ tout ce qu'il lui demanderoit. Quelques jours après son départ, Le Blond s'adresse à Menzikoff, pour avoir quelques ouvriers de plus dans le jardin d'en bas, dont il alignoit et taillait les arbres, qui présentèrent ensuite le plus beau coup d'œil à ceux qui se promenoient dans le haut jardin. Menzikoff les lui accorde, et écrit secrètement au Zar, que Le Blond fait arracher tous ses

[illegible] il n'ignoroit pas qu'il [illegible] y attachoit. Pierre, après la lecture de la lettre, revient en hâte à Peterhoff, fixe d'un œil furieux les échaffaudages et les ouvriers qui tailloient les arbres, et du plus loin qu'il apperçoit Le Blond, lui crie d'interrompre ses travaux. Celui-ci l'aborde sans défiance, le salue, et reçoit une terrible volée de coups de canne. Il n'étoit point habitué, comme les Russes, à de pareilles corrections. Aussi fut-il saisi d'une fièvre chaude dont il ne put guérir parfaitement; car il mourut l'année suivante des suites de la bastonade. Le Zar, après avoir déchargé sa colère sur les reins de Le Blond, parcourut le jardin, et ne voyant pas un seul arbre arraché, entra dans un profond chagrin, et envoya chez Le Blond pour lui demander pardon de son emportement. En même temps il courut au Sénat, où il trouva Menzikoff, qu'il prit au collet, et le jeta à différentes re-

prises contre la muraille, en lui criant : « c'est toi, misérable, c'est toi qui es » la cause de mon erreur, c'est toi qui » me fais commettre de pareilles injus- » tices ! » Quelques temps après il rencontra Menzikoff qui se paroit et jouoit le protecteur. « Alexandre ! lui dit-il, » Alexandre ! n'oublie donc pas ton » rang, et ce que tu étois, lorsque je te jetai » les yeux sur toi. »

Un jour que l'on parloit d'économie à la table de Pierre Ier, il fit parade de ses bas, qui étoient rapetassés en vingt endroits (22). Un des convives osa en marquer son étonnement. « Votre Ma- » jesté, dit-il, a pourtant le moyen

(22) On voit encore une paire de pareils bas avec le reste de l'habillement qui leur quadroit, dans le cabinet des curiosités de l'Académie des Sciences.

» d'avoir des bas qui ne soient pas re-
» cousus. — Pourquoi cela? pourquoi
» jeter des bas que je puis porter encore
» pendant un an, en les recousant? —
» Afin que vos fabriquans de bas de laine
» (reprit-il *en riant*) gagnent quelque
» chose avec vous. — Non, non, ils ne
» travaillent pas assez pour fournir Saint-
» Pétersbourg, même sans me compren-
» dre. Les étrangers nous approvision-
» nent plus que nos ouvriers, et quand
» ceux-ci fabriqueroient le double de ce
» qu'il nous faut, nous ne manquerions
» pas d'occasions pour nous décharger
» de notre superflu sur les étrangers, qui
» nous donneroient en échange et avec
» moins de perte pour nous, les articles
» dont nous ne pouvons pas nous passer.
» Tant que nous conserverons l'habitude
» de ne manufacturer que ce qui nous est
» strictement nécessaire, notre pays res-
» semblera à une petite ville impériale,
» où les habitans travaillent indolem-

» ment les uns pour les autres, et entre
» eux seulement, sans s'embarrasser d'a-
» voir des pratiques au-dehors, et où
» tous restent pauvres sans pouvoir con-
» tribuer à la prospérité commune, ni
» augmenter leur aisance. «

Autant qu'il étoit inexorable pour punir les crimes capitaux, qui troublent l'ordre et la sécurité publics, tels que le vol de grand chemin, l'assassinat, etc. autant il étoit indulgent pour les extravagances de la jeunesse, et les fautes que l'amour fait commettre. Est-il rien en effet de plus excusable, qu'un moment d'égarement dans deux jeunes êtres, que la nature semble avoir formés l'un pour l'autre, et que la barbare loi des lois civiles empêche de s'unir? Ce moment d'égarement, dans certains Etats, appelle toute la sévérité de la justice contre des malheureux qui n'ont

été que foibles, ou quelquefois qui n'ont qu'obéi au vœu impérieux de la nature. Qu'en résulte-t-il ? des crimes de plus. Peut-on sans frémir, songer aux précautions que les filles prennent, soit pendant leur grossesse, soit immédiatement après leurs couches, pour dérober aux yeux du public ce que les absurdes lois de son pays qualifient de crimes. Pierre avoit plus d'humanité et de meilleurs calculs politiques. Il éclata de rire un jour à table où quelqu'un rappella une disposition du code criminel de l'Empereur Charles V, qui prononce la peine de mort pour le fait d'adultère juridiquement prouvé. « Mon Dieu ! s'écria-t-il, la chose est-elle possible ? J'aurois » soupçonné plus de pénétration et d'es» prit à ce grand Empereur. Il falloit » nécessairement qu'il eût trouvé dans » ses Etats une superfétation de crapeaux » dans hommes. Je suis bien aise de ne » pas m'appeler Charles, afin de n'avoir

» pire. Il faut sans doute sévir contre le » crime; mais la vie des sujets est à » ménager. «

Un autre jour qu'il se trouvoit à *Wischniewolotschok* (Gouvernement de Novogorod), les habitans des deux sexes s'assemblèrent dans le corridor de la maison où il avoit couché, pour jouir du plaisir de le voir. Suivant sa coutume, il vint causer familièrement avec eux. Pendant cet entretien, il observoit au fond du corridor une jeune paysanne fraîche et bien faite, qui se détournoit chaque fois qu'il la fixoit. Il la fit approcher. Elle arriva lentement, en mettant une main sur son visage. Il fut charmé de cette pudeur, et chercha à la rassurer, en lui disant, qu'elle étoit une jolie fille, qu'il falloit bientôt la marier, et beaucoup d'autres douceurs. De jeunes filles qui l'entouroient, éclatèrent de rire. La jeune paysanne se mit à pleurer. » Sottes que » vous êtes, leur dit Pierre, en serrant

» tournant vers elles, vous vous moquez
» de cette fille, parce qu'elle a plus de
» pudeur que vous. « Les éclats de rire
devinrent plus forts. Il appella un paysan
pour savoir la cause de ces ris. » Est-ce
» qu'elles sont jalouses, dit-il, de ce que
» je lui parle, et de ce que celle-ci me
» plaît plus qu'elles? Non, répondit le
» paysan. Mais de quoi rient-elles enfin,
» reprit le Monarque? C'est, répartit le
» paysan, que Votre Majesté l'appelle
» fille, tandis qu'elle ne l'est plus. —
» Elle est donc mariée? — Non. C'est
» ma voisine; elle est réellement gen-
» tille et bien laborieuse: mais elle s'est
» laissé débaucher, il y a quelques an-
» nées, par un de vos Officiers qui étoit
» en quartier chez nous, et qui lui a fait
» un enfant. — N'est-ce que cela? Si
» elle n'a pas commis d'autre faute, je
» ne vois pas qu'il y ait tant de sujet
» de se moquer d'elle. Je n'entends pas
» qu'on la rende la risée du pays; je

» veux au-contraire qu'elle soit admise » dans toutes vos sociétés, et qu'elle n'y » soit exposée à aucun reproche. « Il la prit ensuite par la main, s'efforça de la consoler, fit même venir l'enfant, qui étoit un garçon de deux ans. » Voilà, » dit-il, un fort joli poupon; ce sera un » jour un bon soldat. Ayez soin de lui; » veillez à son éducation. Toutes les » fois que je viendrai ici, vous aurez » l'attention de m'en donner des nou- » velles. « Il embrassa ensuite la mère, et la congédia avec une poignée de roubles.

Ce même Empereur, ayant manqué d'être assassiné par un Roskoltschik, toute la secte fut enveloppée dans l'accusation. *Serdjukoff*, qui n'en étoit pas, faillit à en être la victime. Cet homme avoit été choisi par le Zar pour l'entreprise des canaux et des écluses de Wisch-